

POUVOIRS
OBSCURS
L'ÉVEIL

KELLEY ARMSTRONG

Kelley Armstrong

Pouvoirs Obscurs

L'éveil - Tome 2

Traduit de l'anglais (canada)
par Olivia Bazin



CASTELMORE

Kelley Armstrong, née en 1968, est canadienne. Elle a déjà publié plus d'une dizaine de romans, la plupart situés dans l'univers que les lecteurs ont découvert avec *Morsure*, qui remportent un succès étourdissant aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Sans surnaturel, point de roman : telle pourrait être sa devise.

Titre original : *The Awakening*
Copyright 2009 © KLA Fricke Inc.

© Bragelonne 2011, pour la présente traduction

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Illustration de couverture :
© 2008 by Carrie Schechter

Dépôt légal : mars 2011
ISBN : 978-2-8205-0168-4

Castelmore
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris
E-mail : info@castelmore.fr
Site Internet : www.castelmore.fr

Chapitre premier

Quand j’entendis la porte de ma cellule s’ouvrir, mon esprit embrumé s’imagina tout d’abord que Liz avait changé d’avis et qu’elle était revenue. Mais les fantômes n’ouvrent pas les portes. Ils peuvent parfois me demander d’en ouvrir une, pour que je ressuscite et interroge les corps de surnaturels tués par un scientifique fou ; mais eux-mêmes n’ont jamais besoin qu’une porte soit ouverte.

Je me redressai dans le lit, frottai mes yeux vitreux et cillai pour chasser le brouillard persistant provoqué par le sédatif. Pendant un instant, le battant resta juste entrebâillé. Me glissant hors du lit, je traversai sur la pointe des pieds ma fausse chambre d’hôtel à l’épaisse moquette. Je priai pour que la personne qui se trouvait de l’autre côté ait été appelée ailleurs et que je puisse m’échapper avant que ces gens commencent je ne sais quelle expérience pour laquelle ils m’avaient...

— Bonjour, Chloé.

Le docteur Davidoff ouvrit la porte en grand et m’adressa son plus beau sourire de vieux monsieur bienveillant. Il n’était pas si âgé que ça, peut-être cinquante ans, mais dans un film, je lui aurais fait incarner le scientifique distrait et gâteux. J’étais sûre qu’il avait travaillé ce rôle jusqu’à le maîtriser parfaitement.

La femme derrière lui avait des cheveux blonds élégamment coiffés et portait un tailleur chic. Je l’aurais engagée pour jouer la mère de la fille la plus méchante de la classe. Ce qui était de la triche, car cela correspondait tout à fait à la réalité. Elle était la mère de Victoria Enright, *alias* Tori, la seule de nos camarades de Lyle House exclue de nos plans lorsque nous avons fugué ; et pour cause, elle était l’une des raisons pour lesquelles j’avais dû m’enfuir.

Mme Enright portait un sac de chez Macy’s^[1], comme si elle venait conclure sa séance de shopping par quelques atroces expériences avant d’aller déjeuner.

— Je sais que tu as beaucoup de questions, Chloé, commença le docteur Davidoff pendant que je m’asseyais sur le bord du lit. Nous sommes ici pour y répondre. Nous avons simplement besoin que tu nous aides un peu d’abord.

— Simon et Derek, dit Mme Enright. Où sont-ils ?

J’observai la mère de Tori, puis le docteur Davidoff, qui me sourit et hocha la tête en signe d’encouragement, comme s’il espérait vraiment que je trahisse mes amis.

Je n’avais jamais été une enfant colérique. Je n’avais jamais fugué. Je n’avais jamais tapé du pied en hurlant que la vie était injuste et que j’aurais préféré ne jamais naître. Chaque fois que mon père me disait que nous déménagions encore et que j’allais devoir

changer d'école, j'émettais un larmoyant « Mais je viens de me faire des amis », puis hochais la tête et lui assurais que je comprenais.

Accepte ton sort. Estime-toi heureuse. Comporte-toi comme une grande.

En me remémorant une vie passée à faire ce qu'on me demandait, je me rendis compte de ma naïveté. Quand les adultes me tapotaient la tête en louant ma maturité, ils voulaient en fait dire qu'ils étaient contents que je ne sois pas assez mûre pour protester et me défendre.

Tout en observant le docteur Davidoff et Mme Enright, je pensai à ce qu'ils m'avaient fait : ils m'avaient menti, m'avaient enfermée... Je voulais taper du pied. Je voulais hurler. Mais je n'allais pas leur faire ce plaisir.

J'écarquillai les yeux en croisant le regard de Mme Enright.

— Vous voulez dire que vous ne les avez toujours pas trouvés ?

Je crois qu'elle m'aurait giflée si le docteur Davidoff n'avait pas levé la main.

— Non, Chloé, nous n'avons pas trouvé les garçons, répondit-il. Nous sommes très inquiets pour la sécurité de Simon.

— Parce que vous croyez que Derek pourrait lui faire du mal ?

— Pas intentionnellement, bien sûr. Je sais que Derek a de l'affection pour Simon.

« De l'affection » ? Quel étrange choix de mot. Derek et Simon étaient frères adoptifs, plus proches que tous les frères de sang que j'avais jamais rencontrés. Certes, Derek était un loup-garou, mais sa part animale était justement ce qui l'empêcherait toujours de faire du mal à Simon. Il le protégerait à tout prix, j'en avais déjà été témoin.

Mon scepticisme dut se lire sur mon visage, car le docteur Davidoff agita la tête de droite à gauche comme si je l'avais déçu.

— Très bien, Chloé. Si tu ne te sens pas préoccupée par la sécurité de Simon, peut-être le seras-tu par sa santé.

— Q-qu'est-ce q-q...

Mon bégaiement se déclenchait surtout quand j'étais nerveuse, et ils ne devaient surtout pas comprendre qu'ils avaient touché un point sensible. Je réessayai donc plus lentement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Sa maladie.

Apparemment, je n'étais pas la seule à regarder trop de films. Ils allaient sûrement me dire que Simon était atteint d'une maladie rare et que s'il ne prenait pas ses médicaments dans les douze prochaines heures, il allait s'autodétruire par combustion spontanée.

— Quelle maladie ?

— Il est diabétique, répondit le docteur. Son taux de sucre dans le sang doit être suivi de près, et régulé.

— Avec une de ces machines pour les prises de sang ? dis-je lentement, pensive.

Simon avait toujours disparu dans la salle de bains avant les repas. J'avais simplement pensé qu'il aimait se laver les mains. Je l'avais heurté un jour alors qu'il en sortait en rangeant une petite boîte noire dans sa poche.

— Tout à fait, reprit-il. Avec un traitement adapté, le diabète est facile à maîtriser. Tu l'ignorais parce que tu n'avais pas besoin d'être au courant. Simon mène une vie normale.

— Mis à part une chose, ajouta la mère de Tori.

Elle sortit du bagage Macy's un sac à dos. Il ressemblait à celui de Simon, mais je n'allais pas tomber dans le panneau : ils en avaient probablement acheté un semblable. Certes, elle en tira un sweat-shirt à capuche que je reconnus être le sien, mais il avait laissé un placard entier de vêtements à Lyle House. Il était facile d'aller s'y servir.

Puis vinrent un bloc-notes et une trousse de crayons de couleur. Les murs de la chambre de Simon étaient couverts de ses croquis de bandes dessinées. Encore une fois, il était facile de...

Mme Enright sortit ensuite un carnet de croquis qu'elle feuilleta. Le travail en cours de Simon. Il ne l'aurait jamais laissé derrière lui.

Enfin, elle posa une lampe torche sur la table. La lampe torche de Lyle House, celle que je l'avais vu mettre dans son sac.

— Simon a glissé en passant par-dessus la barrière, expliqua-t-elle. Il avait son sac à dos sur l'épaule. Il l'a fait tomber. Nos collègues le suivaient, et il a dû l'abandonner. Il y a quelque chose là-dedans dont il a bien plus besoin que des vêtements ou du matériel à dessin.

Elle ouvrit une trousse bleu marine en Nylon. Elle comportait deux ampoules en forme de stylo, l'une remplie d'un liquide trouble, l'autre d'un liquide clair.

— L'insuline, qui remplace ce que le corps de Simon est incapable de produire. Il s'en injecte par ce biais trois fois par jour.

— Que se passe-t-il s'il ne le fait pas ?

Le docteur Davidoff prit la parole.

— Nous n'allons pas tenter de t'effrayer en te racontant que si Simon manque une seule piqûre, il mourra. Il a déjà raté celle de ce matin : je suis sûr qu'il ne doit pas se sentir dans son assiette, rien de plus. Mais d'ici à demain, il va se mettre à vomir. Dans trois jours, environ, il va tomber dans un coma diabétique. (Il prit la trousse des mains de Mme Enright et la posa devant moi.) Il faut que nous apportions cela à Simon. Pour ça, tu dois nous dire où il est.

J'acceptai.

Chapitre 2

Dans un bon film, la protagoniste ne prend jamais la voie directe pour atteindre son objectif. Elle doit d'abord se mettre en route, puis rencontrer un obstacle, le contourner, en rencontrer un autre, faire un détour encore plus long, franchir un autre obstacle, emprunter un autre détour... C'est seulement lorsqu'elle a rassemblé assez de force de caractère pour mériter la récompense qu'elle y parvient enfin.

Mes aventures correspondaient déjà à ce fameux schéma. Pas mal, pour une étudiante en cinéma. Ou devrais-je dire ex-étudiante. Chloé Saunders, quinze ans, future Steven Spielberg, voit tous ses rêves d'écriture et de réalisation de blockbusters hollywoodiens brisés le jour de ses premières règles, lorsqu'elle commence à vivre le genre d'expériences qu'elle se contentait jusque-là d'imaginer portées à l'écran.

C'est à ce moment-là que j'ai commencé à voir des fantômes. Après avoir fait une crise au lycée, j'ai été emmenée par des messieurs en blouses blanches et envoyée dans un centre pour jeunes adolescents perturbés. Le problème, c'était que je voyais *réellement* des fantômes. Et je n'étais pas la seule à Lyle House à posséder des pouvoirs surnaturels.

Simon pouvait jeter des sorts. Rae parvenait à brûler les gens rien qu'en les touchant. La force et les sens de Derek étaient surhumains, et apparemment il serait bientôt capable de se transformer en loup-garou. Quant à Tori, eh bien... je ne savais pas vraiment ce qu'elle était. Peut-être simplement une fille paumée que sa mère avait placée à Lyle House parce qu'elle faisait partie du conseil d'administration.

Simon, Derek, Rae et moi nous étions rendu compte que nous ne nous trouvions pas tous au même endroit par hasard, et nous avons pris la fuite. Séparées des garçons, Rae et moi étions allées nous réfugier auprès de ma tante Lauren, l'être en qui j'avais le plus confiance. Et j'avais atterri ici, dans une sorte de laboratoire dirigé par les mêmes personnes qui administraient Lyle House.

Et elles désiraient que je les aide à attraper Simon et Derek ?

Eh bien, c'était à présent mon tour de leur mettre quelques bâtons dans les roues. En suivant les règles-clés d'une narration réussie, je racontai donc au docteur Davidoff comment trouver les garçons.

Première étape : fixer un objectif.

— Rae et moi étions censées nous cacher pendant qu'ils restaient en arrière pour faire diversion en utilisant la magie de Simon, dis-je au docteur Davidoff. Rae est partie devant en courant et n'a pas entendu, mais Simon m'a attrapée au dernier moment et m'a dit que si on était séparés, on se retrouverait au point de rendez-vous.

Deuxième étape : introduire un obstacle.

— Quel est ce point de rendez-vous ? C'est bien le problème. Je n'en sais rien du tout. On s'était dit qu'il nous en fallait un, mais tout est allé très vite ce jour-là. On a seulement décidé de s'enfuir, et puis Derek a commencé à dire qu'il fallait qu'on parte le soir même. Les garçons ont dû choisir un lieu, et oublier de me tenir au courant.

Troisième étape : élaborer un détour.

— Mais j'ai quelques idées : nous avons parlé de certains endroits. Le point de rendez-vous doit être l'un d'entre eux. Je peux vous aider à le trouver. Ils me cherchent, et ils sortiront peut-être de leur cachette s'ils me voient.

Plutôt que de m'enfuir, j'allais sortir en les laissant se servir de moi comme appât. Je ferais une liste de lieux que je n'avais jamais évoqués avec Simon ou Derek, et il n'y aurait aucun risque qu'ils se fassent capturer. Un plan génial.

Leur réponse ?

— Je prends note, Chloé. Mais pour l'instant, indique-nous seulement les endroits. Nous avons des moyens de retrouver les garçons une fois sur place.

Les obstacles, point essentiel d'une bonne histoire. Mais en pratique ? Ils sont nuls.

Après avoir récupéré ma liste de faux points de rendez-vous, le docteur Davidoff et la mère de Tori partirent sans rien me donner en retour, aucune réponse, aucun indice sur la raison de ma présence ici ou ce que j'allais devenir.

Je m'assis en tailleur sur mon lit et regardai fixement le collier que j'avais dans les mains, comme s'il s'agissait d'une boule de cristal qui pouvait répondre à toutes ces questions. Ma mère me l'avait donné à l'époque où je voyais des « monstres », ou plutôt des fantômes, comme je le savais à présent. Elle m'avait dit qu'il les empêcherait de venir, et ç'avait marché. J'avais toujours cru, comme l'avait soutenu mon père, que c'était psychologique. J'y croyais, et donc ça fonctionnait. Maintenant, je n'en étais plus si sûre.

Ma mère savait-elle que j'étais nécromancienne ? Sûrement, si c'était quelque chose qui se transmettait dans sa famille. Le collier était-il censé repousser les fantômes ? Si tel était le cas, son pouvoir devait avoir faibli. Il semblait même avoir perdu de son éclat : j'aurais juré que la pierre auparavant rouge vif tirait à présent sur le violet. Mais le bijou était incapable, en revanche, de répondre à mes questions. Je devais le faire moi-même.

Je remis le collier autour de mon cou. Quoi que le docteur Davidoff et les autres attendent de moi, ça ne présageait rien de bon. On n'enferme pas quelqu'un qu'on veut aider.

Je n'allais certainement pas leur dire comment retrouver Simon. S'il avait besoin d'insuline, Derek en obtiendrait, même si cela nécessitait d'entrer dans une pharmacie par effraction.

Il fallait que je m'occupe de nous sortir de là, Rae et moi. Mais nous n'étions pas à Lyle House, où seul un système d'alarme nous séparait de la liberté. La chambre où je me trouvais ressemblait peut-être à celle d'un bel hôtel, avec un lit double, de la moquette, un fauteuil, un bureau et une salle de bains privative, mais elle ne possédait ni fenêtre ni poignée du côté intérieur de la porte.

J'avais espéré obtenir l'aide de Liz pour m'enfuir. Elle avait été ma camarade de

chambre à Lyle House et n'en était pas sortie vivante. En arrivant ici, j'avais invoqué son fantôme dans l'espoir qu'elle pourrait m'aider à m'échapper. Le problème ? Liz n'avait pas encore compris qu'elle était morte. Je lui avais annoncé la nouvelle avec autant de douceur que possible. Elle avait piqué une crise, m'accusant de lui mentir, puis elle avait disparu.

Elle avait peut-être eu assez de temps pour se calmer. J'en doutais, mais je ne pouvais pas patienter plus longtemps. Il fallait que j'essaie de l'invoquer de nouveau.

Chapitre 3

Je me préparai pour une séance de spiritisme. Cette scène classique était tellement mauvaise que je ne l'aurais jamais intégrée dans un film. Pas de bougies qui crépitent et jettent des ombres sinistres sur les murs, pas de crânes moisis disposés en un cercle rituel, pas de coupes remplies de ce que le public supposerait être du vin, mais espérerait secrètement être du sang.

Les nécromanciens expérimentés utilisaient-ils des bougies, de l'encens et ce genre de choses ? D'après le peu que j'avais appris sur le monde surnaturel, je savais qu'une partie de ce que nous voyons dans les films était réelle. Peut-être qu'il y a très longtemps, les gens connaissaient l'existence des nécromanciens, des magiciens et des loups-garous, et que nos histoires sont librement inspirées d'anciennes vérités.

Ma méthode, si tant est que je puisse l'appeler ainsi, car je ne l'avais utilisée que deux fois, provenait d'essais, d'erreurs et de quelques conseils que Derek m'avait livrés à contrecœur. Il suivait des cours de niveau universitaire à seize ans et, pour lui, il devait être sûr de ce qu'il disait. S'il ne l'était pas, il préférait garder ses réflexions pour lui. Mais devant mon insistance, il m'avait confié que les nécromanciens invoquaient apparemment les fantômes soit en se trouvant près d'une tombe, soit en utilisant un effet personnel, comme le sweat-shirt à capuche de Liz. Je le serrai donc fort dans mes mains, assise en tailleur sur le sol.

Je me visualisai en train de tirer Liz hors des limbes. Je n'y mis d'abord pas toutes mes forces. La dernière fois que j'avais concentré tous mes pouvoirs pour invoquer un fantôme, j'en avais réincarné deux dans leur corps enterré. Je ne me trouvais pas près d'une tombe cette fois-ci, mais ça ne signifiait pas qu'il n'y avait pas un corps quelque part dans les parages. Je commençai donc doucement, puis augmentai la tension petit à petit, en me concentrant de plus en plus, jusqu'à ce que...

— Qu'est-ce que... Hé ! vous êtes qui ?

Mes yeux s'ouvrirent brusquement. Devant moi se tenait un garçon brun d'à peu près mon âge. Il avait la carrure, l'attitude et l'air hautain d'une star de l'équipe de foot du lycée. Découvrir le fantôme d'un autre adolescent dans cet endroit n'était pas une coïncidence. Un nom me vint à l'esprit, celui d'un autre résident qui avait été retiré de Lyle House avant mon arrivée, prétendument transféré dans un hôpital psychiatrique, comme Liz.

— Brady ? tentai-je.

— Ouais, mais moi, je ne te connais pas. Je ne connais pas cet endroit non plus.

Il pivota, parcourut la pièce des yeux, puis se frotta la nuque. Je me retins de lui demander s'il allait bien. Évidemment qu'il n'allait pas bien. Il était mort. Comme Liz. Je déglutis.

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? m'enquis-je avec douceur.

Il sursauta, comme surpris par ma voix.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre ici ? demandai-je dans l'espoir qu'il sente Liz, au-delà de la frontière qui me la dissimulait.

— J'ai cru entendre... (Il m'observa en fronçant les sourcils.) C'est toi qui m'as amené ici ?

— J-je n'ai pas fait exprès. Mais... puisque tu es là, est-ce que tu peux me dire si... ?

— Rien. Je ne peux rien te dire. (Il redressa les épaules et ajouta :) Tu peux parler autant que tu veux, ça ne m'intéresse pas.

Il détourna le regard, résolu à ne pas paraître intéressé. Quand il commença à disparaître, j'étais prête à le laisser partir. Qu'il repose en paix. Mais je songeai soudain à Rae, Simon et Derek. Si je n'obtenais aucune réponse, nous irions peut-être tous rejoindre Brady dans l'au-delà.

— Je m'appelle Chloé, dis-je rapidement. Je suis une amie de Rae. De Lyle House. J'y étais avec elle, après ton... (Il continua à s'effacer.) Attends ! m'écriai-je. Je p-peux le prouver. Quand tu étais à Lyle House, tu as provoqué Derek, et Simon t'a poussé. Sauf qu'il ne t'a pas touché. Il a utilisé la magie.

— La magie ?

— C'était un sort qui repousse les gens. Simon est un sorcier. Tous ceux de Lyle House...

— Je le savais. Je le savais ! (Il poussa un juron tout en se matérialisant de nouveau.) Pendant tout ce temps, ils ont essayé de me faire avaler leur diagnostic, et je leur répondais qu'ils pouvaient se le mettre où je pense, mais je ne pouvais rien prouver.

— Tu as parlé aux éducatrices de ce qui est arrivé avec Simon, pas vrai ?

— Les éducatrices ? grogna-t-il. De vulgaires gardiennes, tu veux dire. Je voulais parler au vrai patron : Davidoff. Ils m'ont emmené dans un autre endroit pour le voir, ça ressemblait à un entrepôt.

Je lui décrivis ce que j'avais pu voir du bâtiment où nous nous trouvions quand j'étais arrivée.

— Oui, c'est ça. Ils m'ont emmené à l'intérieur, et... (Il eut une grimace en se remémorant l'événement.) Une femme est venue me parler. Une blonde. Elle a dit qu'elle était médecin. Bellows ? Fellows ?

Tante Lauren. Mon cœur se mit à cogner dans ma poitrine.

— Et donc cette femme, le docteur Fellows...

— Elle voulait que je lui dise que c'était Derek qui avait commencé. Qu'il m'avait menacé, frappé, poussé, peu importe. Je me suis demandé si je n'allais pas le faire. Une petite revanche pour toutes les fois où j'ai dû supporter l'arrogance de ce connard. Je faisais juste ça pour rigoler, et puis Simon est venu s'en mêler et m'a envoyé promener avec son sort.

Dans la version qui m'avait été rapportée, Brady s'était mêlé des affaires de Derek.

Simon avait aussi eu une bonne raison d'intervenir : la dernière fois que son frère avait frappé quelqu'un, il lui avait cassé la colonne vertébrale.

— Alors le docteur Fellows voulait que tu accuses Derek d'avoir déclenché la bagarre...

— Je ne voulais pas. J'aurais dû en subir les conséquences une fois revenu à Lyle House, et je n'avais pas besoin de ça. Davidoff est arrivé à ce moment-là. Il l'a traînée jusque dans le couloir, mais je l'entendais encore l'engueuler. Elle répétait que Derek était une menace, et que Davidoff le gardait uniquement parce qu'il ne voulait pas admettre qu'il avait commis une erreur en intégrant la catégorie de Derek.

— La catégorie ?

— Oui, en l'intégrant dans l'expérience.

J'eus un frisson dans le dos.

— L'ex-expérience ?

Brady haussa les épaules.

— Elle n'a pas donné plus d'informations. Davidoff lui a dit de dégager. Il a reconnu qu'il avait fait des erreurs avec les autres, mais d'après lui, Derek était différent.

Les autres ? Voulait-il dire les autres loups-garous ? Ou les autres sujets de son expérience ? Étais-je moi aussi un sujet de l'expérience ?

— Est-ce qu'ils ont dit autre..., commençai-je.

Il tourna brusquement la tête sur le côté, comme s'il avait vu quelque chose du coin de l'œil.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Tu n'entends pas ?

Je tendis l'oreille.

— Quoi ?

— Des chuchotements.

— C'est peut-être Liz. Elle...

Brady se raidit. Ses yeux se révulsèrent, puis il bascula la tête en arrière. Les tendons de son cou saillirent, et j'entendis craquer ses os. Sa gorge se serra, et il émit un gargouillis. Sans réfléchir, je me précipitai pour l'aider. Mes mains passèrent au travers de lui, mais je sentis la chaleur de son corps, si brûlant que je reculai, surprise.

Le temps que je recouvre mes esprits, Brady était redevenu immobile. Il baissa le menton et fit bouger ses épaules, comme pour les détendre. Puis il posa son regard sur moi. Ses yeux brillaient à présent d'une lueur jaune orangé. Un nouveau frisson me parcourut.

— As-tu peur, mon enfant ?

La voix qui s'échappait de la bouche de Brady était celle d'une femme, si légère et haut perchée qu'elle ressemblait à celle d'une petite fille.

— Tes instincts sont excellents, reprit-elle, mais tu n'as rien à craindre de moi.

— Où est B-Brady ?

Elle baissa les yeux pour regarder le corps qu'elle avait investi.

— Comment tu le trouves ? Il est plutôt mignon, non ? Toutes les créations de ce cher docteur Lyle sont si jolies. Des boules parfaites d'énergie pure, prêtes à exploser.

En un millième de seconde, « Brady » se retrouva devant moi et approcha son visage

du mien, m'enveloppant d'un souffle brûlant au parfum étrangement sucré. Ses yeux orange, aux pupilles allongées comme celles d'un chat, observèrent les miens.

— Il ne peut pas t'aider, jeune fille. Mais moi, je peux. Il faut simplement que tu...

Ses yeux roulèrent de nouveau dans leur orbite et reprirent la couleur marron de ceux de Brady avant de redevenir orange. La femme poussa un grognement.

— Ils sont en train de le rappeler de l'autre côté. Appelle-moi, jeune fille. Vite.

— Ap-pel...

— Fais-moi venir. Je peux...

Ses yeux se révulsèrent une fois de plus, et son grognement devint plus grave, jusqu'à se transformer en un son inhumain qui me glaça le sang. Je me cognai contre le mur en reculant.

— Fais-moi venir, dit-elle d'une voix cassée qui ressemblait de plus en plus à celle de Brady. Je peux répondre à toutes tes questions. Fais-moi...

Le fantôme de Brady vacilla, puis tressauta, comme l'image d'un écran de télévision lorsqu'on débranche la prise. Un éclair de lumière blanche, et il avait disparu. Je crus entendre quelqu'un frapper à la porte, mais je ne pouvais pas bouger ; je restai le regard rivé sur l'endroit où s'était tenu Brady.

La porte s'ouvrit. Le docteur Davidoff entra et me trouva plaquée contre le mur.

— Chloé ?

J'avancai d'un pas chancelant en me frottant les bras.

— Chloé ?

— Une a... une araignée, dis-je en montrant le lit du doigt. Elle s'est c-cachée là-dessous.

Le docteur Davidoff réprima un sourire.

— Ne t'inquiète pas. Je vais faire venir quelqu'un pour s'en occuper pendant que nous serons partis. On va aller faire un tour. Il est temps qu'on te fasse visiter et qu'on te donne des explications.

Chapitre 4

Tout en suivant le docteur Davidoff dans le couloir, j'essayai de ne plus penser à ce qui s'était passé dans ma chambre. J'étais une nécromancienne : les fantômes étaient ma seule et unique spécialité. Ce que j'avais vu en était forcément un, même si mon instinct me criait le contraire. J'étais au moins sûre d'une chose : je n'étais pas du tout pressée d'y retourner.

— Donc, Chloé...

Le docteur Davidoff s'interrompt en remarquant que je me frictionnais les bras pour chasser la chair de poule.

— Tu as froid ? demanda-t-il. Je vais demander qu'on augmente le chauffage dans ta chambre. Il est important pour nous que tu sois confortablement installée.

Nous nous remîmes en marche.

— Mais le confort n'est pas seulement physique, tu ne crois pas ? continua-t-il. Le confort mental est tout aussi important, peut-être même plus. Le sentiment de sécurité. Je sais que tu es inquiète et que tu te poses des questions, et nous ne t'avons pas aidée en refusant d'y répondre. Nous étions impatients de commencer à explorer les lieux indiqués sur ta liste.

Il n'était pas parti assez longtemps pour être allé visiter les endroits qui se trouvaient à des kilomètres d'ici. Je savais ce qui l'avait réellement occupé : vérifier si Rae confirmait mon histoire. Elle avait dû raconter la même chose ; elle ne connaissait pas le vrai point de rendez-vous, mais je lui avais dit que les garçons nous rejoindraient.

Le docteur Davidoff ouvrit une porte au bout du couloir. C'était un centre de sécurité, au mur couvert d'écrans plats. Un jeune homme était installé dans la pièce et se retourna brutalement sur sa chaise, comme si nous l'avions surpris en train de regarder des sites pornographiques.

— Va donc te chercher un café, Rob, lui dit le docteur Davidoff. On prend la relève.

Le gardien parti, le docteur se tourna vers moi.

— Tu verras le reste du bâtiment plus tard. Pour l'instant (il fit un geste en direction des écrans), considère que c'est une visite express.

Me prenait-il pour une idiote ? Je comprenais parfaitement ce qu'il était en train de faire : il me montrait à quel point cet endroit était bien gardé, au cas où je projetterais de m'évader de nouveau. Mais il me donnait également l'occasion d'étudier ce à quoi j'étais confrontée.

— Comme tu peux le voir, il n'y a pas de caméras dans ta chambre, dit-il, ni dans

aucune des chambres. Seulement dans le couloir.

Il y en avait deux, une à chaque extrémité. J'observai les autres écrans : certains passaient d'une caméra à l'autre, offrant différents angles de vue des couloirs et des halls d'entrée. Deux télévisions montraient des laboratoires, vides et peu éclairés, sans doute parce que nous étions un dimanche.

Un moniteur d'un modèle plus ancien était posé sur le bureau. Des câbles en sortaient d'un peu partout, comme s'il avait été branché avec précipitation. Le minuscule écran noir et blanc laissait voir ce qui ressemblait à un espace de rangement, avec des cartons entassés le long des murs. Je distinguais une fille de dos, assise sur un Sacco.

Elle était affalée, jambes étendues, ses baskets posées à côté d'une console de jeu. Ses cheveux dégringolaient en longues boucles sur le Sacco et elle tenait une télécommande dans ses mains hâlées. Elle ressemblait à Rae, mais il s'agissait peut-être d'un imposteur installé là pour me convaincre qu'elle allait bien, qu'elle était occupée à jouer, qu'elle n'était pas enfermée en train de hurler pour que...

La fille sur l'écran tendit le bras pour attraper son 7up light et j'aperçus son visage. C'était Rae.

— Oui, comme Rae nous l'a expliqué, la GameCube est complètement dépassée. Mais comme nous avons promis de la remplacer par le dernier modèle, elle s'est résignée à jouer avec.

Le docteur Davidoff garda les yeux rivés sur l'écran tout en parlant. Son visage exprimait... une certaine affection. Étrangement, le mot qu'il avait utilisé auparavant au sujet de Derek semblait convenir ici.

Lorsqu'il se tourna vers moi, son attitude se modifia, comme pour dire : « Tu es bien gentille, Chloé, mais tu n'es pas Rachelle. » Je me sentis... perplexe. Peut-être même un peu blessée, comme si une partie de moi souhaitait encore plaire.

Il fit un geste en direction de la télévision.

— Comme tu le vois, nous n'étions pas préparés à vous recevoir ici, toi et les autres jeunes, mais nous nous adaptons. Ce ne sera jamais aussi chaleureux qu'à Lyle House, mais vous serez confortablement installés, tous les cinq, et peut-être encore plus quand toutes vos idées reçues auront été rectifiées.

Tous les cinq ? Cela signifiait sans doute qu'il n'avait pas l'intention de piquer Derek « comme un chien enragé », ainsi que le voulait tante Lauren. Je poussai un petit soupir de soulagement.

— Je ne m'excuserai pas, Chloé, poursuivit le docteur Davidoff. Je le devrais peut-être, mais nous pensions que créer Lyle House était la meilleure façon de gérer la situation.

Il me fit signe de m'asseoir. Il y avait deux chaises, celle qu'avait libérée le gardien, et une autre qui se trouvait contre le mur. Je m'approchais de la seconde, lorsqu'elle sortit de l'ombre en roulant et s'arrêta pile devant moi.

— Non, ce n'est pas un fantôme, me dit le docteur Davidoff. Ils ne peuvent pas faire bouger les objets dans notre monde, sauf s'ils font partie d'une catégorie très spécifique, celle des Agitos.

— Des quoi ?

— Des Agitos. Ça vient du latin, et ça veut plus ou moins dire « mis en mouvement ».

Il existe toutes sortes de demi-démons, comme tu le découvriras. Le pouvoir d'un Agito, comme son nom l'indique, c'est la télékinésie.

— Faire bouger des choses par la force de l'esprit.

— Tout à fait. Et c'est un Agito qui vient de faire bouger cette chaise ; en revanche, il est loin d'être mort.

— C'est vous ?

Il sourit, et pendant une seconde, le masque du vieux fou sénile tomba, m'offrant un aperçu de l'homme qu'il était vraiment. Je vis son orgueil et son arrogance. Il ressemblait à un camarade de classe qui aurait brandi un vingt sur vingt, l'air de dire : « Essaie un peu de faire mieux. »

— Oui, je suis un surnaturel, comme presque tous ceux qui travaillent ici. Je sais ce que tu as dû penser : que nous étions des humains qui avons découvert vos pouvoirs, et qui souhaitions détruire ce que nous ne comprenions pas, comme dans ces bandes dessinées.

— Les *X-Men*.

J'ignore ce qui me choquait le plus, que le docteur Davidoff et ses collègues soient des surnaturels, ou bien l'image de cet homme voûté et maladroit en train de lire *X-Men*. Avait-il passé des heures plongé dans ces comics à s'imaginer faire partie de l'Institut Xavier pour jeunes surdoués ?

Cela signifiait-il que tante Lauren était une nécromancienne ? Qu'elle aussi voyait des fantômes ?

Il poursuivit avant que j'aie le temps de poser la question.

— Le groupe Edison a été créé par des surnaturels il y a quatre-vingts ans. Il s'est beaucoup développé depuis ses débuts, mais il reste une institution dirigée par des surnaturels, pour les surnaturels, et consacrée à l'amélioration de la vie de ceux de notre espèce.

— Le groupe Edison ?

— Baptisé d'après Thomas Edison.

— Celui qui a inventé l'ampoule ?

— C'est pour cela qu'il est célèbre. Il a également inventé le projecteur de cinéma, ce pour quoi, j'en suis sûr, tu lui es reconnaissante. Et pourtant toi, Chloé, tu as accompli quelque chose dont il rêvait, mais qu'il n'est jamais parvenu à réaliser. (Il fit une pause dramatique.) Joindre les morts.

— Thomas Edison voulait parler aux morts ?

— Il croyait à la vie dans l'au-delà et voulait établir une communication, non pas grâce au spiritisme, mais à travers la science. On pense qu'il travaillait avant sa mort à un moyen d'y parvenir : un téléphone pour l'au-delà. On n'a jamais retrouvé de plans. (Le docteur Davidoff sourit d'un air de conspirateur.) Du moins, pas officiellement. Nous avons adopté ce nom, car tout comme lui, nous abordons les activités paranormales d'un point de vue scientifique.

Améliorer la vie des surnaturels grâce à la science. Où avais-je déjà entendu cela ? Il me fallut un moment pour m'en souvenir, et lorsque cela me revint, j'eus un frisson.

Les fantômes que j'avais ressuscités dans le sous-sol de Lyle House avaient été les

sujets des expériences d'un sorcier appelé Samuel Lyle. Ils étaient consentants, au départ, m'avaient-ils dit, parce qu'on leur avait promis une vie meilleure. Au lieu de cela, ils avaient fini en souris de laboratoire sacrifiées à la vision d'un fou, comme l'avait formulé l'un d'eux. Et la chose que j'avais vue dans ma chambre avait qualifié Brady, et moi aussi, je crois, de « créations » de Samuel Lyle.

— Chloé ?

— P-pardon. J'étais juste...

— Fatiguée, j'imagine, après être restée debout toute la nuit. Tu voudrais te reposer ?

— Non, ç-ça va. C'est juste que... C'est quoi notre place, à nous ? Et Lyle House ? Ça fait partie d'une expérience, c'est ça ?

Il leva à peine le menton, juste assez pour que je comprenne que je l'avais pris au dépourvu et qu'il n'aimait pas cela. Il effaça l'expression de surprise sur son visage pour la remplacer par un agréable sourire et s'adossa à la chaise.

— C'est bien une expérience, Chloé. Je sais à quoi ça peut ressembler, mais je t'assure que c'est une étude non invasive, qui utilise uniquement une thérapie psychologique inoffensive.

Inoffensive ? Le sort réservé à Liz et à Brady n'avait rien d'inoffensif.

— D'accord, donc nous faisons partie de cette expérience..., répétais-je.

— Être un surnaturel est à la fois une bénédiction et une malédiction. L'adolescence est la période la plus difficile pour nous, lorsque nos pouvoirs commencent à se manifester. Selon l'une des théories du groupe Edison, il serait peut-être plus facile pour nos enfants d'ignorer leur avenir.

— D'ignorer qu'ils sont surnaturels ?

— Oui, et leur permettre plutôt de grandir comme des humains, en s'intégrant à la société humaine, sans avoir à s'angoisser de la transition à venir. Toi et les autres faites partie de cette étude. Pour la plupart, ç'a marché. Mais pour certains, comme toi, les pouvoirs sont apparus trop tôt. Nous avons besoin de temps pour vous dévoiler la vérité en douceur et nous assurer qu'en attendant, vous ne fassiez de mal ni à vous-mêmes ni à autrui.

Et donc, ils nous ont mis dans un foyer et nous ont dit que nous étions cinglés ? Ils nous ont drogués ? Ça n'avait aucun sens. Qu'en était-il de Simon et Derek, qui savaient déjà ce qu'ils étaient ? Comment pouvaient-ils faire partie de l'expérience ? Et pourtant, à en croire Brady, c'était bien le cas de Derek.

Et pourquoi la chose nous avait-elle appelés les créations du docteur Lyle ? Pourquoi Brady et Liz avaient-ils été retirés de cette étude de façon définitive ? Assassins ? On ne tue pas un sujet parce qu'il ne réagit pas bien à une « thérapie psychologique inoffensive ».

Ils n'avaient cessé de nous mentir depuis le début ; croyais-je vraiment qu'ils allaient passer aux aveux à présent ? Si je voulais la vérité, je devais continuer sur la même voie : chercher mes propres réponses.

Je laissai donc le docteur Davidoff débiter ses bêtises et me parler de leur expérience, des autres jeunes, me dire que nous serions « guéris » en un rien de temps et que nous pourrions sortir d'ici. Je souris, hochai la tête et commençai à dresser mes plans.

Chapitre 5

Lorsque le docteur Davidoff en eut fini avec sa propagande, il m'emmena voir Rae, qui était toujours dans cette salle vidéo de fortune à jouer à Zelda. Il ouvrit la porte, me fit signe d'entrer, puis la referma et nous laissa seules.

— C'est l'heure d'arrêter ? dit Rae en se retournant lentement. Laissez-moi juste finir...

En me voyant, elle se leva d'un bond et fit bruyamment tomber la télécommande par terre. Elle me prit dans ses bras, puis recula.

— Ton bras, s'excusa-t-elle. Est-ce que je t'ai... ?

— Non, j'ai des bandages. J'ai eu besoin de points de suture.

— Aïe.

Rae me regarda longuement, puis ajouta :

— Tu as besoin de sommeil, ma belle. Tu as une tête de déterrée.

— C'est seulement mes gênes de nécromancienne qui se manifestent.

Elle éclata de rire et me reprit dans ses bras, avant de se laisser retomber sur Sacco. Malgré notre longue nuit de cavale, Rae avait l'air en forme. Mais elle faisait partie de ces filles qui ont toujours l'air en forme : une peau couleur chocolat, parfaite, des yeux de cuivre et de longs cheveux bouclés qui, exposés sous la bonne lumière, brillaient eux aussi d'un éclat cuivré.

— Prends un carton. Je t'offrirais bien une chaise, mais les décorateurs, de nos jours... (Elle leva les yeux au ciel.) Ils mettent un temps ! Mais quand les travaux seront finis, tu ne reconnaîtras rien. Chaîne hi-fi, lecteur DVD, ordinateur... Et des chaises. Et dès demain, on aura la Wii.

— C'est vrai ?

— Ouais. Je leur ai dit : « Les gars, si vous voulez que je vous aide avec votre étude, il va falloir que vous m'offriez des preuves d'amour. Et une GameCube, ça va pas le faire. »

— Tu as aussi demandé une télé plus grande ?

— J'aurais dû. Après la débâcle de Lyle House, ils se mettent en quatre pour nous faire plaisir. On va être trop gâtées, ici. Bien sûr, on le mérite.

— Absolument.

Le visage rayonnant, elle m'adressa un grand sourire.

— Tu as eu la nouvelle ? Je suis un demi-démon. Un Exo... Un Exustio. C'est le plus haut rang possible de démon du feu. C'est cool, non ?

Je voulais bien admettre qu'être un demi-démon était cool. Mais un demi-démon qui

servait de souris de laboratoire, risquant d'être exterminé d'un instant à l'autre ? Pas cool du tout. Je voulais tant lui dire la vérité, mais c'était impossible. Pas tout de suite.

Hier encore, Rae était couchée sur son lit à Lyle House et tentait d'enflammer une allumette à l'aide de ses seuls doigts, brûlant de prouver qu'elle avait un pouvoir surnaturel. À présent, elle avait découvert qu'elle appartenait à une espèce particulière de demi-démons. Je ne pouvais pas comprendre à quel point c'était important pour elle : j'allais devoir l'accepter jusqu'à ce que je rassemble plus de preuves que ce n'était pas la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée.

— Et tu sais quoi d'autre ? ajouta-t-elle. Ils m'ont montré des photos de ma mère. Ma vraie mère. Pas de mon père, bien sûr, puisque c'est un démon. C'est un peu flippant quand on y pense. On ne peut pas dire que les démons soient...

Pour la première fois, un nuage d'inquiétude voila son regard. Elle cligna des yeux pour le chasser.

— Mais le docteur D. dit que ça ne te rend pas méchant ni rien, reprit-elle. Bref, donc ma mère, elle s'appelait Jacinda. C'est joli, non ?

J'ouvris la bouche pour acquiescer, mais elle continua à parler avec excitation sans s'arrêter.

— Elle travaillait ici avant, comme le père de Simon. Ils ont des photos d'elle. Elle était magnifique. Comme un top model. Et le docteur D. dit qu'ils pourraient même savoir où la trouver, et ils vont essayer. Rien que pour moi.

— Et tes parents adoptifs ?

Le nuage réapparut et s'attarda plus longtemps. Je me sentis coupable d'en être à l'origine. D'abord, révéler à Liz qu'elle était morte, puis faire revivre à Brady sa dernière soirée, et à présent rappeler à Rae le souvenir de ses parents... Je tentais d'obtenir des réponses pour nous aider tous, mais cela semblait cruel.

— Ils ne sont pas surnaturels, me dit-elle au bout d'un moment.

— Ah bon ?

— Non, seulement humains. (Elle prononça le dernier mot comme si c'était une insulte.) On m'a dit que quand ma mère est partie d'ici, elle a coupé tous ses liens avec le groupe. Je me suis retrouvée candidate à l'adoption. Selon le docteur D., ç'a dû être une erreur. Jacinda m'aimait beaucoup. Elle ne m'aurait jamais abandonnée. Il m'a appris que l'histoire que mes parents adoptifs m'ont racontée, comme quoi ma mère n'avait pas pu me garder, était un mensonge, et que si le groupe Edison avait su pour l'adoption, ils m'auraient trouvé des parents comme nous. Mais le temps qu'ils me retrouvent, c'était trop tard et ils pouvaient juste me surveiller. Quand ils ont découvert que j'avais des problèmes, ils ont pris contact avec mes parents adoptifs pour m'offrir un séjour gratuit à Lyle House. Je parie que ça prendra des semaines avant qu'ils se rendent compte que je ne suis plus là, et quand ce serait fait, ils pousseront seulement un gros soupir de soulagement.

— Je ne vois pas...

— Je suis restée à Lyle House pendant presque un mois. Tu sais combien de fois mes parents sont venus me rendre visite ? Ou m'ont téléphoné ?

Elle dessina un O avec son pouce et son index.

— Ils n’avaient peut-être pas le droit de venir te voir. Peut-être qu’ils t’ont laissé des messages que tu n’as jamais eus.

Elle grimaça.

— Pourquoi je ne les aurais pas eus ?

— Parce que tes parents adoptifs ne sont pas des surnaturels. S’ils étaient intervenus, ç’aurait compliqué les choses.

Elle réfléchit à cette idée, le regard lointain. Une lueur brilla dans ses yeux : sans doute l’espoir de s’être trompée, que les seuls parents qu’elle ait jamais connus ne l’aient pas abandonnée.

Elle secoua brusquement la tête.

— Non, j’étais un poids et maman était contente de se débarrasser de moi. (Elle serra fort le Sacco entre ses mains, puis le relâcha et lissa les plis.) C’est mieux comme ça. Moi, je me sens mieux comme ça.

Mieux valait être un demi-démon pas comme les autres et se lancer dans une nouvelle vie, qu’une fille normale renvoyée à sa vie normale avec ses parents normaux. Je tendis la main pour attraper la manette.

— Tu es allée jusqu’où ? lui demandai-je.

— T’as l’intention de me battre, ma jolie ?

— Tout à fait.

Je déjeunai avec Rae. Une pizza. Contrairement à Lyle House, les gens ici semblaient davantage s’inquiéter de nous maintenir de bonne humeur qu’en bonne santé.

Peut-être parce qu’ils ne comptent pas nous garder en vie ?

En discutant avec Rae et en mesurant son enthousiasme, je parvins à prendre suffisamment de distance vis-à-vis de la douleur et de la trahison pour me retrouver face à une possibilité très réelle et très troublante.

Et si j’avais tort ? À propos de tout ?

Je n’avais aucune preuve que ceux qui nous retenaient ici avaient vraiment tué Liz et Brady. Liz avait « rêvé » qu’elle était enfermée dans une sorte de chambre d’hôpital. Elle aurait aussi bien pu mourir dans un accident de voiture quand on l’avait emmenée ici. Ou se suicider cette nuit-là. Ou bien ils avaient pu la tuer par accident en essayant de la maîtriser.

Comme par hasard, Liz et Brady seraient morts tous les deux par accident après leur départ de Lyle House ?

D’accord, c’était peu probable.

Comme par hasard, la mère biologique de Rae et le père de Simon se seraient tous les deux brouillés avec le groupe Edison et auraient pris la fuite en emmenant avec eux leur jeune sujet d’étude ?

Non, il y avait décidément quelque chose qui n’allait pas. Il me fallait des réponses, et je ne les trouverais pas enfermée dans ma cellule. Et je n’avais pas non plus hâte d’y retrouver... la chose.

Alors que j’étais plongée dans mes pensées, le docteur Davidoff arriva pour me ramener dans ma chambre. En le suivant dans le couloir, je cherchai tant bien que mal une excuse pour aller ailleurs, n’importe où dans le bâtiment, afin de détailler un peu plus

la carte des lieux que je me constituais mentalement.

J'envisageai de demander à parler à tante Lauren. Je serais obligée pour ça de lui faire croire que je lui avais pardonné de m'avoir menti toute ma vie durant, de m'avoir trahie, et abandonnée à la merci du groupe Edison. Je n'étais pas assez bonne actrice, et tante Lauren n'était pas si naïve. C'est pour cela qu'elle n'était pas venue me voir. Elle attendait le bon moment, quand je me sentirais seule et que j'aurais envie de voir un visage familier et d'entendre ses excuses. D'ici là, elle garderait ses distances.

Il y avait quelqu'un d'autre à qui j'aurais pu parler...

Rien que d'y penser, j'en avais la chair de poule, presque autant qu'à l'idée de faire face à tante Lauren. Mais il me fallait des réponses.

— Docteur Davidoff ? tentai-je alors que nous approchions de la porte de ma chambre.

— Oui, Chloé ?

— Est-ce que Tori est ici ?

— Oui, en effet.

— Je me disais... J'aimerais bien la voir, pour être sûre qu'elle va bien.

Chapitre 6

Le docteur Davidoff déclara que c'était une « excellente idée » : il ne se doutait donc absolument pas que je savais que c'était Tori qui l'avait prévenu de notre évasion. Quant à mon intention d'explorer un peu plus les lieux... le projet ne marcha pas si bien que ça. Sa cellule se révéla être à quelques mètres de la mienne.

Le docteur me fit entrer et referma la porte à clé. Lorsque j'entendis le bruit du verrou, je reculai lentement, prête à hurler au moindre problème. La dernière fois que j'avais eu affaire à Victoria Enright, elle m'avait assommée avec une brique, attachée et laissée toute seule dans une cave obscure. On pouvait me pardonner le fait que la porte fermée à clé me rende nerveuse.

La pièce n'était éclairée que par le réveil sur la table de nuit.

— Tori ?

Une forme se releva dans le lit, la tête surmontée d'un halo de cheveux hérissés.

— Mmmh. Si les leçons de morale ne marchent pas, j'imagine qu'ils peuvent toujours avoir recours à la torture. Dis-leur que je me rends, du moment qu'ils te font sortir d'ici. Je t'en prie.

— Je suis venue pour...

— Te réjouir de ta victoire ?

Je fis un pas vers elle.

— Oui. C'est tout à fait ça. Je suis venue pour me moquer de toi, enfermée dans une cellule, tout comme moi au bout du couloir.

— Si tu me sors : « On est dans le même bateau. », je vais gerber.

— Dis donc, on ne serait dans rien du tout si tu ne nous avais pas dénoncés. Seulement tu n'avais pas prévu qu'on t'enfermerait toi aussi. C'est ce qu'on appelle l'ironie du sort.

Il y eut un silence, puis elle éclata d'un rire dur.

— Tu crois que je t'ai balancée ? Si j'avais su que tu allais t'évader, j'aurais fait ta valise moi-même.

— Pas si je parlais avec Simon.

Elle posa vivement les pieds par terre.

— Donc dans une crise de jalousie furieuse, j'ai divulgué tes plans, et je t'ai fait envoyer, avec le mec qui m'a rejetée, dans un hôpital psychiatrique ? Tu as vu jouer ça où ?

— Dans le même film que celui où la pom-pom girl assomme la nouvelle avec une brique et la laisse enfermée dans une cave.

— Je ne suis pas une pom-pom girl. (Elle cracha le mot avec un tel venin qu'on aurait cru que je l'avais traitée de salope.) Je t'aurais laissé sortir après le dîner, mais le prince Pas-très-charmant est arrivé le premier. (Elle se laissa glisser hors du lit.) J'aimais bien Simon, mais aucun mec ne vaut la peine que je m'humilie pour lui. Tu veux t'en prendre à quelqu'un ? Regarde dans la glace. C'est toi qui as provoqué tout ça. Toi et tes fantômes. Tu as fait renvoyer Liz, tu as attiré des ennuis à Derek, tu m'as attiré des ennuis.

— Tu t'es attiré des ennuis toute seule ! Je n'ai rien fait du tout.

— Bien sûr que tu n'as rien fait.

Elle s'approcha. Sa peau semblait jaune, et ses yeux marron étaient cernés de violet.

— J'ai une sœur qui te ressemble, Chloé, poursuivit-elle. C'est elle la pom-pom girl, la jolie blonde, qui n'a qu'à lever le petit doigt pour que tout le monde accoure. Comme toi à Lyle House, avec Simon qui s'est mis en quatre pour t'aider. Même Derek s'est empressé de venir à ta rescousse...

— Je n'ai rien...

— Rien fait. C'est bien le problème. Tu ne sais rien faire. Tu es une Barbie, une cruche qui ne sert à rien, comme ma sœur. Je suis plus intelligente, plus forte, plus populaire. Mais est-ce que ça compte ? Non. (Me dépassant d'une tête, elle baissait les yeux sur moi.) Les gens ne s'intéressent qu'à la petite blonde sans défense. Mais être sans défense, ça ne marche que quand il y a quelqu'un pour venir te sauver.

Elle leva les mains. Des étincelles jaillirent de ses doigts. Elle sourit en me voyant reculer.

— Pourquoi est-ce que tu n'appelleras pas Derek pour qu'il vienne t'aider, Chloé ? Ou bien tes amis les fantômes ?

Elle avança et les étincelles tournoyèrent pour former une boule de lumière bleue entre ses mains. Elle les abaissa brutalement : je m'accroupis juste à temps, et la boule me passa au-dessus de l'épaule, vint heurter le mur et explosa en une pluie d'étincelles qui me brûlèrent la joue.

Je me relevai et reculai jusqu'à la porte. Tori leva encore une fois les mains, puis les rabassa d'un coup, et une force invisible me fit tomber. La pièce se mit à tourner, et tous les meubles commencèrent à tanguer et grincer. Même Tori eut l'air surprise.

— T-tu es une sorcière, fis-je.

— Vraiment ? répondit-elle en se dirigeant droit sur moi, les cheveux en bataille, une lueur sauvage dans les yeux. Merci de me le dire. Ma mère répétait que c'était dans ma tête. Elle m'a envoyée à Lyle House, m'a fait diagnostiquer cyclothymique et m'a refilé une brouette de médicaments. Et moi, je les ai avalés, parce que je ne voulais pas la décevoir.

Elle abaissa de nouveau les mains. Des éclairs s'échappèrent des extrémités de ses doigts et fusèrent droit sur moi.

Tori écarquilla les yeux d'horreur, et sa bouche forma un « non » silencieux.

Je tentai tant bien que mal de m'écarter, mais je ne fus pas assez rapide. Dans un crépitement, une silhouette se matérialisa au moment où les éclairs allaient m'atteindre : une jeune fille en chemise de nuit. Liz. Elle poussa la commode, qui s'écarta du mur pour venir se placer devant moi. Le bois se fendit en éclats. Le miroir se brisa en mille

morceaux qui vinrent tomber sur mon dos courbé.

Lorsque je relevai la tête, il n'y avait plus aucun bruit dans la pièce et Liz était partie. La commode était couchée sur le côté, percée d'un trou fumant. Je ne pensais qu'à une chose : *C'aurait pu être moi.*

Tori était couchée en boule par terre, le visage enfoui dans ses genoux serrés contre sa poitrine, et se balançait d'avant en arrière.

— Je ne voulais pas, je ne voulais pas. Je me mets en colère, tellement en colère. Et ça arrive tout seul.

Elle était comme Liz, qui faisait voler des choses quand elle s'énervait. Comme Rae, qui avait brûlé sa mère lors d'une dispute. Comme Derek, qui avait poussé un garçon et lui avait brisé la colonne. Qu'est-ce qui se passerait si je me mettais assez en colère ?

Des pouvoirs incontrôlables. Ce n'était pas normal, pour des surnaturels. Ça n'était pas logique.

Je fis lentement un pas en direction de Tori.

— Tori, je...

La porte s'ouvrit d'un seul coup, et la mère de Tori entra comme une furie. Elle s'arrêta net en apercevant les dégâts.

— Victoria Enright ! lança-t-elle dans un grondement digne d'un loup-garou. Qu'est-ce que tu as fait ?

— C-ce n'était pas elle, dis-je. C'était moi. On s'est disputées, et j-je...

Je regardai le trou qui traversait la commode, et ne parvins pas à finir ma phrase.

— Je sais très bien qui est responsable de cela, mademoiselle Chloé, grogna la mère de Tori. Mais je ne doute pas que tu aies bien joué ton rôle. Une vraie petite instigatrice, n'est-ce pas ?

— Diane, ça suffit, intervint le docteur Davidoff d'un ton brusque depuis la porte. Aide ta fille à ranger ce désordre. Chloé, viens avec moi.

Moi, une instigatrice ? Deux semaines auparavant, l'idée m'aurait fait rire. Mais à présent... Tori avait dit que tout avait commencé par ma faute, à cause des garçons qui voulaient sauver la petite fille sans défense. Cette idée me faisait horreur, et pourtant, elle n'avait pas entièrement tort.

Derek voulait que Simon parte de Lyle House pour retrouver leur père. Simon n'avait pas accepté d'abandonner Derek, qui refusait de l'accompagner de peur de faire du mal à quelqu'un d'autre. Quand Derek avait compris que j'étais une nécromancienne, il s'en était servi comme une arme pour neutraliser les défenses de Simon. Et une damoiselle en détresse, une !

J'étais la pauvre petite qui ignorait tout de la nécromancie, qui ne cessait de faire des erreurs et risquait de plus en plus de se faire envoyer à l'hôpital psychiatrique. *Tu la vois, Simon ? Elle est en danger. Elle a besoin de ton aide. Emmène-la, retrouve papa, et il s'occupera de tout.*

J'avais été furieuse contre Derek, et je le lui avais fait savoir. Mais je n'avais pas refusé de poursuivre le projet. Nous avons besoin du père de Simon, tous autant que nous étions. Même Derek, qui avait été obligé de nous rejoindre une fois notre évasion

découverte.

Si j'avais su ce qui allait se passer, aurais-je cessé de chercher des réponses quand j'étais encore à Lyle House ? Aurais-je accepté le diagnostic, pris mes médicaments, gardé le silence et fini par être relâchée ?

Non. La dure vérité était préférable aux mensonges rassurants. Enfin, je l'espérais.

Le docteur Davidoff me ramena dans ma chambre, ce qui ne me dérangeait pas. J'avais besoin d'être seule pour essayer d'appeler Liz de nouveau, puisque je savais qu'elle était encore là.

Je commençai doucement et intensifiai petit à petit mes efforts, jusqu'à ce que j'entende une voix si douce qu'il aurait pu s'agir du sifflement de la ventilation. Je regardai autour de moi dans l'espoir d'apercevoir Liz dans sa chemise de nuit Minnie et ses chaussettes à girafes. Mais il n'y avait que moi.

— Liz ?

— Oui ? répondit une petite voix hésitante.

— Je suis désolée, dis-je en me relevant. Je sais que tu es en colère contre moi, mais ça ne me semblait pas bien de te cacher la vérité.

Elle ne répondit rien.

— Je vais retrouver celui qui t'a tuée. Je te le promets.

Les mots sortirent tout seuls, comme si je lisais mon texte ; j'avais au moins eu la présence d'esprit de me taire avant de lui promettre de venger sa mort. C'était une de ces choses qui semblaient naturelles à l'écran, mais dans la vraie vie, on se demande : « Super... et je m'y prends comment, exactement, pour faire ça ? » Liz garda le silence, comme si elle attendait autre chose.

— Est-ce que je peux te voir ? demandai-je. S'il te plaît ?

— Je n'arrive pas à... passer. Il faut que tu fasses encore un effort.

Je me rassis par terre, les mains enveloppées dans son sweat-shirt, et me concentraï.

— Encore, chuchota-t-elle.

Je fermai hermétiquement les yeux, et m'imaginai en train de tirer Liz vers moi. Encore un grand coup sec et...

Je me relevai tant bien que mal en entendant un rire cristallin familier. De l'air chaud effleura mon bras qui n'était pas bandé.

Je tirai sur ma manche.

— Encore vous. Je ne vous ai pas appelée.

— Tu n'avais pas besoin de le faire, mon enfant. Quand tu invoques, les esprits doivent obéir. Tu as appelé ton amie, et les ombres d'un millier de morts ont répondu et sont retournées en gémissant dans leur carcasse putréfiée. (Son souffle me chatouillait l'oreille.) Leurs carcasses sont enterrées dans un cimetière à trois kilomètres d'ici. Un millier de cadavres prêts à devenir un millier de zombies. Une immense armée de morts que tu pourras commander.

— J-je ne les ai pas...

— Non, tu ne les as pas appelés. Pas encore. Tes pouvoirs ont besoin de temps pour se développer. Et après ? (Son rire emplit la pièce.) Ce cher docteur Lyle doit danser en enfer

aujourd'hui, ses angoisses balayées par l'émoi de son triomphe. Le docteur Samuel Lyle, ce cher disparu, très peu regretté, extrêmement dément. Créateur de l'abomination la plus jolie, la plus délicieuse que j'aie jamais vue.

— C-comment ?

— Un petit peu de ci, un petit peu de ça. Un zeste par-ci, une pincée par-là. Et regarde le résultat.

Je refermai vite les yeux pour refréner l'envie de lui demander ce qu'elle voulait dire. J'ignorais ce qu'était cette chose, mais je ne pouvais pas lui faire confiance, pas plus qu'au docteur Davidoff ou au groupe Edison.

— Que voulez-vous ? demandai-je.

— La même chose que toi. M'enfuir d'ici.

Je m'installai sur le lit. J'avais beau regarder, je ne voyais pas le moindre indice de sa présence. Il n'y avait que sa voix et l'air chaud.

— Vous êtes coincée ici ? dis-je.

— Comme une fée sous une cloche de verre, pour faire une comparaison. Les fées sont le produit de l'imagination humaine. Des êtres ailés minuscules qui volettent dans tous les sens ? Quelle curieuse idée ! Dire que je suis prisonnière comme un ver luisant dans un bocal serait une image plus appropriée. En matière d'énergie magique, rien n'est comparable à un demi-démon rattaché à une âme. Si ce n'est, bien sûr, un démon à part entière rattaché à une âme, mais en invoquer un et tenter d'exploiter ses pouvoirs serait du suicide. Demande à Samuel Lyle.

— Il est mort en invoquant un démon ?

— L'invocation est en général un crime que l'on peut pardonner. Mais rattacher les démons à une âme agace vraiment... Lyle aurait dû se contenter de moi, mais les humains ne sont jamais satisfaits, n'est-ce pas ? Trop arrogant pour envisager un échec, il a omis de transmettre le vrai secret de sa réussite : moi.

— C'est votre magie qui fait fonctionner cet endroit, et ils ne s'en rendent même pas compte ?

— Lyle a emporté ses secrets dans la tombe et au-delà, même si ce n'était pas son intention. Je suis sûre qu'il comptait leur parler de moi... s'il n'était pas mort avant d'en avoir l'occasion. Même une nécromancienne aussi puissante que toi aurait des difficultés à entrer en contact avec un esprit d'une dimension infernale, et maintenant que je suis coincée ici, mes pouvoirs décuplent la magie qui opère dans cet endroit. Les autres, ceux du groupe Edison, croient que c'est dû à l'intersection de lignes telluriques ou je ne sais quelle autre sottise.

— Alors si je vous libérais... ?

— Le bâtiment s'effondrerait en un tas de gravats fumants et les âmes maléfiques qui s'y trouvent seraient englouties en enfer où elles seraient tourmentées par des démons pour l'éternité. (Elle se mit à rire.) L'idée n'est pas déplaisante ! Mais non, mon départ ne ferait que gêner leurs efforts. Les gêner considérablement, cependant, et mettre fin à leurs plus ambitieux projets.

Libérer le démon sous promesse d'être généreusement récompensée et de voir mes ennemis annihilés ? Mmm, où avais-je déjà vu ça ? Ah oui ! Dans tous les films d'horreur

mettant en scène des démons. Et la partie horrible commençait justement après la libération.

— Non merci, répondis-je.

— Je vois. Si tu me libères, je vais prendre ma revanche sur le monde. Je vais déclencher des guerres et des famines, faire tomber la foudre, et même relever les morts de leur tombe... Peut-être pourrais-tu m'aider pour cela ? (La voix s'approcha de nouveau de mon oreille.) Tu n'es encore qu'une enfant, n'est-ce pas ? Tu crois au croque-mitaine. Les démons ne sont responsables que d'un dixième de tous les massacres et les guerres de ces cent dernières années ; et certains diraient que c'est nous attribuer trop de responsabilités. Contrairement aux humains, nous sommes assez sages pour savoir que détruire le monde qui nous sustente est loin d'être dans notre intérêt. Libère-moi et oui, je m'amuserai, mais je ne suis pas plus dangereuse au-dehors que je ne le suis ici.

J'examinai sa proposition... et m'imaginai le public en train de hurler : « Espèce d'idiote ! C'est un démon, enfin ! »

— Non merci.

Son soupir fit bouger le tissu de ma chemise.

— Il n'y a pas de plus triste spectacle que celui d'un demi-démon désespéré. Après des décennies passées seule en ce lieu, à ruer dans les barreaux de ma cage, à hurler sans que personne m'entende, me voilà réduite à quémander l'aide d'une enfant. Pose-moi donc tes questions et je jouerai les maîtresses d'école, j'y répondrai à titre gracieux. J'étais d'ailleurs institutrice autrefois, tu sais, quand une imbécile de sorcière m'a invoquée et m'a invitée à prendre possession d'elle, ce qui n'est jamais judicieux, même si l'on est en train d'essayer de détruire l'affreux petit village puritain qui vous a accusée de...

— Je n'ai aucune question.

— Aucune ?

— Aucune.

Sa voix s'enroula autour de moi comme un serpent.

— En parlant de sorcières, je pourrais te révéler un secret concernant la brune à qui tu as rendu visite. Sa mère, bien trop ambitieuse, a eu vent d'une de ses semblables qui portait l'enfant d'un sorcier, et elle a été obligée de faire la même chose. À présent, elle en paie le prix. Un jeteur de sorts de sang-mêlé est toujours dangereux.

— Le père de Tori était sorcier ? demandai-je malgré moi.

— L'homme qu'elle appelle papa ? Non. Son vrai père ? Oui.

— Alors c'est pour ça..., commençai-je avant de m'arrêter net. Non, je ne veux pas savoir.

— Bien sûr que si. Et le garçon loup ? Je les ai entendus te parler de lui. Je me souviens des jeunes louveteaux. Ils vivaient ici, tu sais.

— Ils ?

— Quatre louveteaux, mignons comme tout. De parfaits petits prédateurs, qui sortaient leurs crocs et leurs griffes avant même de pouvoir changer de forme ; tous, sauf le plus gros de la portée. Le loup solitaire. Le plus intelligent. Lorsque ses frères de la meute eurent sorti leurs crocs et leurs griffes une fois de trop, ceux qui s'étaient opposés à l'insertion des bêtes parvinrent à leur fin.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Qu'arrive-t-il aux chiots qui mordent la main de leur maître ? Ils ont été tués, évidemment. Tous, sauf le loup malin qui n'avait pas participé à leurs jeux bestiaux. Il a eu le droit de partir et de devenir un vrai garçon. (Sa voix me chatouilla l'oreille une fois de plus.) Que puis-je t'apprendre d'autre ?

— Rien. Je veux que vous partiez.

Elle se mit à rire.

— Ce qui explique pourquoi tu bois la moindre de mes paroles comme de l'hydromel.

Pour lutter contre ma curiosité, je pris mon iPod, me le collai sur les oreilles et montai le volume.

Chapitre 7

Plus tard dans l'après-midi, le docteur Davidoff frappa de nouveau à ma porte. C'était l'heure du cours d'histoire, apparemment. Il me conduisit à son bureau et entra un code pour ouvrir un coffre de la taille d'un placard, rempli de livres.

— Nous avons plus d'ouvrages de référence que cela, bien évidemment. Le reste est dans la bibliothèque, que tu visiteras bientôt. Cependant, ceci (il montra le placard d'un geste) est ce qu'une bibliothèque municipale appellerait sa collection spéciale, comprenant les volumes les plus rares et les plus précieux.

Il prit un livre relié en cuir rouge sur l'étagère. Il portait l'inscription *Nekromantia* en lettres argentées.

— Les débuts de l'histoire de l'espèce nécromancienne. Ce livre est une reproduction du XVIII^e siècle. Il n'y en a que trois exemplaires à notre connaissance, dont celui-ci.

Il me le mit entre les mains avec la même révérence que s'il s'agissait des bijoux de la Couronne. Je ne voulais pas me laisser impressionner, mais quand je touchai le cuir usé et sentis l'odeur poussiéreuse du temps, un frisson me parcourut. J'étais comme tous les grands héros fantastiques, élevés dans l'ignorance, et à qui on donnait un jour le livre magique en disant : « Voilà qui tu es réellement. » Je ne pouvais pas m'empêcher de me laisser avoir par ce schéma gravé dans mon esprit.

Le docteur Davidoff ouvrit une seconde porte, derrière laquelle se trouvait un salon étonnamment confortable avec des fauteuils en cuir, une jungle de plantes et un vasistas.

— Ma cachette secrète, dit-il. Tu peux lire ton livre ici pendant que je travaille dans mon bureau.

Lorsqu'il fut parti, je jetai un coup d'œil à l'étroite lucarne, mais même si je parvenais à escalader les six mètres pour l'atteindre, je ne réussirais jamais à passer. Je m'installai donc dans le fauteuil avec le livre.

Je venais de l'ouvrir quand il réapparut.

— Chloé ? Il faut que je m'absente. Ça ne te dérange pas ?

Me laisser seule dans ce bureau ? Je fis un effort pour ne pas acquiescer avec trop d'enthousiasme.

— Si tu as besoin de quelque chose, ajouta-t-il, compose le 9 pour parler à la personne de l'accueil. Cette porte restera verrouillée.

Évidemment...

J'attendis jusqu'à ce que j'entende la porte d'entrée se fermer. J'étais sûre qu'il avait verrouillé celle du salon, comme promis, mais j'étais forcée de vérifier.

C'était une serrure de petites filles riches, comme aurait dit Rae : le genre de serrure qui n'empêchait de passer que les enfants qui n'avaient jamais eu à partager une salle de bains ni, de temps en temps, à entrer par effraction pour prendre une brosse à cheveux pendant que leur sœur monopolisait la douche.

Des livres de poche s'empilaient sur une table d'appoint. J'en pris un dont la couverture semblait assez solide pour faire l'affaire, puis suivis l'exemple de Rae et l'enfilai dans la rainure jusqu'à ce que la serrure émette un « clic ».

Voilà, ma première entrée par effraction. Ou plutôt sortie.

Je pénétraï dans le bureau du docteur Davidoff. Je cherchai un meuble de classement plein de dossiers sur l'étude, mais je ne voyais qu'un ordinateur.

Au moins, c'était un Mac ; j'étais plus à l'aise avec ça qu'avec un PC. Je fis bouger la souris, et l'ordinateur sortit du mode veille, faisant apparaître la fenêtre d'identification de l'utilisateur. Il n'y avait qu'un compte, celui de Davidoff, avec la photo d'une boule de billard à côté. Cliquant sur l'icône, j'obtins la fenêtre du mot de passe. Je ne m'en préoccupai pas et pointai le curseur sur « mot de passe oublié ». L'indice apparut : « habituel ». En d'autres termes, supposai-je, son mot de passe habituel. Ça m'aidait beaucoup.

Dans le champ de saisie, je tapai « Davidoff ». Puis « Marcel ».

Mmmh, tu crois vraiment que ça pourrait être si simple ?

Je tentai toutes les variations possibles sur Lyle House et le groupe Edison, puis, dans ce que je considérai comme un éclair de perspicacité, « Agito », avec différentes orthographes. Après ma troisième tentative ratée, l'indice s'afficha encore une fois : « habituel ». Quelques essais supplémentaires, et l'ordinateur me demanda d'entrer le mot de passe principal pour que je puisse réinitialiser celui du compte utilisateur. Génial. Si seulement je savais quel était le mot de passe principal...

Je me souvins d'avoir lu quelque part que la plupart des gens gardent leur mot de passe écrit près de leur ordinateur. Je regardai sous le clavier, sous le tapis de souris, sous l'écran. Alors que je cherchais sous le bureau, une voix me chuchota :

— C'est « Jacinda ».

Je sursautai si fort que je me cognai la tête.

Il y eut un rire aigu cristallin.

— Attention, mon enfant.

Le demi-démon. Encore.

— Le mot de passe est « Jacinda » ? demandai-je en m'extirpant de sous le bureau. C'est le prénom de la mère de Rae. Pourquoi est-ce qu'il... ?

Je m'arrêtai net.

— Quel lien existe-t-il entre le docteur Davidoff et Rae et sa mère ? Un autre fascinant secret. Tous ces scientifiques, si fiers et si hautains, qui prétendent être au-dessus des faiblesses des simples humains. Quelle sottise ! Ils sont en proie à tous les vices : la cupidité, l'ambition, l'orgueil, la luxure. J'aime particulièrement la luxure. C'est très divertissant.

Pendant qu'elle babillait, j'entrai le mot de passe « Jacinda ». Le champ d'identification s'effaça et l'écran d'accueil du docteur Davidoff se mit à charger.

J'ouvris une fenêtre du Finder et fis une recherche avec mon nom. L'écran commença à afficher les résultats. J'essayai de cliquer sur un dossier intitulé « sujets Genesis II », mais j'évaluai mal où se trouvait la flèche, et ouvris à la place un fichier nommé simplement « Genesis II », dans un dossier du même nom.

Le premier paragraphe semblait tiré de l'un des journaux médicaux de tante Lauren ; il s'agissait du résumé d'une expérience. Je lus :

« Les avantages des pouvoirs surnaturels sont restreints par deux inconvénients sérieux : des effets secondaires dangereux ou déplaisants, et la lutte constante pour s'intégrer à la société humaine. La présente étude tente de réduire ou d'éliminer ces inconvénients grâce à la modification génétique. »

La modification génétique ? Je sentis mes cheveux se hérissier sur mon crâne.

« L'ADN de cinq sujets issus de chacune des cinq espèces majeures a été modifié *in vitro*. Cette modification a été apportée essentiellement pour diminuer les effets secondaires des pouvoirs surnaturels. La réduction de ces effets devait avoir comme conséquence une meilleure intégration, mais cette théorie a été poussée plus loin : nous avons élevé une vingtaine des enfants dans l'ignorance de leur hérédité. Les cinq restants ont servi de groupe témoin et ont été élevés en tant que surnaturels. Au cours des années, l'étude a connu quelques défections (Appendice A), même si le contact a depuis été rétabli avec la plupart des sujets. »

Des défections ? Ça devait concerner des jeunes qu'ils avaient perdus de vue, comme Rae, Simon et Derek. Cela signifiait-il qu'il existait d'autres gens comme nous, qu'ils n'avaient pas retrouvés ?

« Les autres sujets avancent dans l'adolescence, et les effets secondaires ont été réduits de manière drastique pour neuf d'entre eux (Appendice B). Néanmoins, chez les sujets qui n'ont pas montré d'amélioration, la modification génétique a elle-même provoqué des effets secondaires graves et inattendus (Appendice C). »

Les mains tremblantes, je tapai « Appendice C » dans le champ de recherche. Le document s'afficha.

« L'un des problèmes remarqués dans les neuf expériences concluantes était une réduction générale des pouvoirs, qui pourrait se révéler être une conséquence inévitable de la réduction des effets secondaires néfastes. Il apparaît cependant que l'inverse s'est produit pour les expériences infructueuses. Les pouvoirs des sujets se sont intensifiés, ainsi que les effets secondaires néfastes, en particulier le déclenchement brutal des pouvoirs et, ce qui est encore plus grave, leur nature incontrôlable, apparemment liée aux émotions. »

Pouvoirs incontrôlables. Liés aux émotions.

Je me souvins de Tori sanglotant qu'elle n'y pouvait rien, que les choses arrivaient malgré elle lorsqu'elle s'énervait. Comme Liz. Comme Derek. Comme Rae. Comme moi ?

Je parcourus la page suivante. Elle détaillait la manière dont ils avaient géré les sujets de ces « expériences infructueuses » : ils les avaient isolés dans un foyer, essayant de maîtriser leurs pouvoirs avec des médicaments et de les convaincre qu'ils avaient des problèmes d'ordre psychiatrique. Et quand cela n'avait pas fonctionné...

« Les pouvoirs des surnaturels augmentent à la puberté, c'est-à-dire que les cobayes

pour qui l'expérience n'a pas fonctionné vont continuer à se développer. Nous pouvons raisonnablement supposer que leurs pouvoirs vont devenir plus instables et incontrôlables, présentant un danger pour la vie des sujets et des innocents qui les entourent, et faisant surtout courir un risque immense au monde surnaturel tout entier.

Nous nous sommes engagés à mener cette expérience dans l'espoir d'améliorer la vie de tous les surnaturels. Nous ne pouvons, à travers nos actions, mettre en danger ce même monde. En tant que scientifiques responsables, nous nous devons d'assumer les conséquences de nos échecs et de nous en charger avec fermeté pour minimiser les dégâts. Bien que la décision n'ait pas été unanime, il a été décrété que si le processus prédéterminé de réhabilitation échoue, le sujet doit, à notre grand regret, être supprimé rapidement et de la manière la plus douce possible. »

En bas du document se trouvaient une liste de noms et leur statut actuel.

« Peter Ricci – réhabilité

Mila Andrews – réhabilitée

Amber Long – supprimée

Brady Hirsch – supprimé

Elizabeth Delany – supprimée

Rachelle Rogers – réhabilitation en cours

Victoria Enright – réhabilitation en cours »

Et enfin, tout en bas, deux noms.

« Derek Souza – ???

Chloé Saunders – ??? »

J'ignore combien de temps j'observai cette liste et ces points d'interrogation quand, soudain, quelque chose heurta mon crâne. Je me retournai brusquement et vis une agrafeuse tomber sur la moquette.

— Un moka, dit le docteur Davidoff, juste derrière la porte. Déca, sans sucre.

Je fermai la session. Mon regard allait et venait entre la porte du petit salon et l'espace qui se trouvait sous le bureau. La cachette était plus près, mais si je m'y installais, je resterais coincée. Dans un regain de courage, je m'élançai. Je parvins jusqu'à la porte, mais celle du couloir s'ouvrit avant que je puisse entrer dans le salon. Je m'aplatis contre le mur, à côté d'une grande étagère qui me dissimulait tout juste.

Je tendis le bras pour attraper la poignée de la porte du salon. Mais si je l'ouvrais assez pour passer, il s'en rendrait compte.

Allez à votre bureau, suppliai-je. Regardez vos mails. Écoutez vos messages. Mais s'il vous plaît, s'il vous plaît, ne venez pas me voir.

Ses pas se dirigeaient droit sur moi. Je m'écrasai contre le mur et retins ma respiration. J'aperçus son bras. Puis son genou. Puis...

Il s'arrêta. Le bras et le genou se retournèrent et se dirigèrent vers le bureau.

Il se pencha et ramassa l'agrafeuse.

Oh, mon Dieu ! Il avait deviné. Il fallait que je me montre. Que j'invente une histoire et que je me rende avant de me faire prendre. Je fis un pas en avant. Un bruit de cliquetis rompit le silence. Mes dents qui claquaient ? Non, le pot à crayons sur son bureau était en train de trembler et les crayons et les stylos s'entrechoquaient.

Le docteur Davidoff le regarda fixement, la tête penchée comme pour dire : « C'est moi qui fais ça ? » Il saisit le pot, qui cessa de trembler. Il retira sa main, et la souris se déplaça sur le tapis.

— Eh bien ? fit une voix à mon oreille. Tu vas rester plantée là ?

Liz se tenait à côté de moi. Elle montra la porte du doigt.

— Vas-y !

Je m'assurai que le docteur Davidoff me tournait le dos, puis je me faufilai derrière la porte.

— Ferme-la à clé ! me chuchota-t-elle.

Je passai le bras de l'autre côté et actionnai le verrou. Les stylos se remirent à trembler, ce qui couvrit le bruit de la porte qui se fermait.

Liz passa à travers le mur et me fit signe de m'asseoir dans le fauteuil comme si elle chassait un chat. Je venais à peine de m'installer avec le livre quand la porte s'ouvrit.

Le docteur Davidoff balaya lentement la pièce des yeux. Je suivis son regard, les sourcils froncés, comme si je me demandais ce qu'il était en train de chercher. Je me forçai à ne pas prêter attention à Liz, juchée sur la petite table.

— Docteur Davidoff ?

Il ne répondit pas et continua à observer la pièce.

— Vous avez oublié quelque chose ? demandai-je.

Il marmonna quelques mots à propos du dîner, puis partit après s'être arrêté au niveau de la porte pour inspecter la pièce du regard une dernière fois.

— Merci, dis-je à Liz quand il m'eut de nouveau enfermée. Je sais que tu es fâchée contre moi, parce que je t'ai annoncé que tu étais morte...

— Parce que c'est évident que je ne le suis pas, d'accord ? Tu as dit que je ne pouvais pas toucher ou bouger les choses, parce que j'étais un fantôme. (Elle sourit d'un air suffisant, remonta ses genoux contre elle et passa ses bras autour.) Alors je me suis beaucoup entraînée à bouger des trucs. Si je me concentre, j'y arrive. Ça doit vouloir dire que je suis une chamane.

J'avais essayé, il y avait un moment, de lui expliquer pourquoi je ne lui avais pas révélé plus tôt qu'elle était un fantôme. Je lui avais fait part de mon hypothèse qu'elle était peut-être une chamane, parce que Derek m'avait appris que les chamans arrivaient à faire des projections astrales, c'est-à-dire à apparaître sans leur corps.

— Ils me droguent, continua-t-elle. C'est pour ça que je suis tout le temps dans le coaltar. Je n'arrive pas à me réveiller, alors pendant ce temps-là, mon esprit se déplace.

Elle se remit à balancer ses jambes et dessina des huit avec ses pieds, tout en regardant danser les girafes sur ses chaussettes. Elle ne croyait pas à ce qu'elle était en train de dire. Elle savait qu'elle était morte, mais elle n'était pas prête à l'admettre.

Quant à la capacité de faire bouger des objets, le docteur Davidoff avait dit que certains fantômes pouvaient le faire : les demi-démons doués de télékinésie. Quand Liz s'énervait, les objets attaquaient les personnes à qui elle en voulait. À présent qu'elle était un fantôme, elle avait enfin appris à exploiter son pouvoir.

Quand elle était en vie, Liz pensait qu'elle avait un *poltergeist*. Une fois morte, elle en était un. Mais elle ne pouvait pas encore l'accepter. Et je n'allais pas l'y forcer.

Chapitre 8

On nous servit des spaghettis et des boulettes de viande pour le dîner. C'était le plat préféré de Rae. Je ne pouvais rien avaler et me contentai de siroter un verre de Coca sans bulles, mais elle ne remarqua pas mon manque d'appétit. Elle était comme une petite fille le premier jour de son retour de colonie de vacances, avec tant de choses à raconter qu'elle les débitait en un flot continu.

Elle avait eu une séance d'entraînement, un cours de démonologie et une longue discussion avec le docteur Davidoff, qui avait évoqué sa mère et son espoir de la retrouver. Pendant qu'elle parlait, je ne pensais qu'à une chose : *Nous avons été génétiquement modifiés. Nous sommes des monstres de Frankenstein, des créatures ratées. Et je ne sais absolument pas comment je vais t'annoncer la nouvelle.*

— J'ai vu Brady aujourd'hui, lâchai-je finalement.

Rae s'interrompit, fourchette levée, les spaghettis oscillant dans l'air.

— Brady ? s'écria-t-elle avec un sourire éclatant. T'es sérieuse ? Il est ici ? Waouh, c'est trop cool. Tu sais quels vont être les premiers mots qui vont sortir de sa bouche ? « Je te l'avais bien dit. » Il ne cessait de clamer que rien ne clochait chez lui, qu'il se passait quelque chose de bizarre...

— Il est mort, Rae. J'ai pris contact avec son fantôme.

Elle cligna des yeux, une fois, lentement, et ce fut comme si quelqu'un lui avait paralysé chaque muscle du visage : celui-ci devint complètement immobile, ses yeux vides, sans expression.

— J-je suis désolée. Je ne voulais pas te le dire comme ça...

— Pourquoi est-ce que tu irais inventer un... (Elle semblait réfléchir à chacun de ses mots, chercher le meilleur, avant de le cracher)... un mensonge si cruel ?

— Un mensonge ? Non ! Je n'irais jamais...

— Pourquoi tu fais ça, Chloé ?

— Parce que nous sommes en danger. Nous avons été génétiquement modifiés, et ça n'a pas marché. Le groupe Edison a tué Liz et Brady, et...

— Et ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils nous tuent tous. Ha, ha, ha ! Tu regardes vraiment trop de films, toi, hein ? Et maintenant, ces mecs t'ont mis dans la tête leur théorie du complot débile.

— Théorie du complot ?

— Toutes leurs histoires sur Lyle House et les gens horribles pour qui travaillait le père de Simon. Ces gars t'ont tellement lavé le cerveau que tu as besoin de faire du groupe

Edison les méchants. Alors ne viens pas me raconter que Liz et Brady sont morts.

Ma voix devint aussi froide que la sienne.

— Tu ne me crois pas ? Très bien. Je vais invoquer Liz et tu pourras lui poser une question dont elle seule connaît la réponse.

— Pas la peine.

Je me levai.

— Non, vraiment. J'insiste. J'en ai pour une seconde.

Je fermai les yeux et entendis sa chaise racler le sol. Je sentis des doigts saisir mon avant-bras. Lorsque je rouvris les yeux, son visage était à quelques centimètres du mien.

— Ne te moque pas de moi, Chloé. Je suis sûre que tu peux me faire croire que Liz est ici.

Je la regardai et vis la peur dans son regard. Elle ne me laisserait pas invoquer Liz parce qu'elle ne voulait pas savoir la vérité.

— Laisse-moi simplement..., commençai-je.

— Non.

Elle serra mon bras encore plus fort ; ses doigts étaient brûlants. J'eus le souffle coupé et me dégageai d'un coup sec. Elle me lâcha très vite, et une expression affligée passa sur son visage. Elle commença à s'excuser puis se tut, traversa la pièce à grands pas, appela l'accueil et annonça que nous avions fini de dîner.

En fin de compte, j'étais contente de retourner dans ma cellule. Il fallait que je trouve le moyen de convaincre Rae de la nécessité de s'échapper... et quoi faire si je n'y parvenais pas.

Je devais sortir. Les points d'interrogation à côté du nom de Derek signifiaient qu'ils n'avaient pas encore décidé de son sort, ce que je savais déjà. À présent, j'avais vu les mêmes points d'interrogation à côté de mon propre nom.

Je devais rapidement mettre en place un plan d'évasion. Mais au moment où je m'étendais sur mon lit pour réfléchir, je m'aperçus que le Coca, en plus de ne plus avoir de bulles, avait aussi été drogué.

Je tombai dans un sommeil sans rêves et n'en sortis que lorsque quelqu'un me toucha l'épaule. J'ouvris les yeux et vis Sue, la femme aux cheveux gris qui nous avait couru après dans la cour de l'usine. Elle se tenait penchée sur moi et me souriait, comme une infirmière bienveillante. Mon ventre se tordit, et je fus obligée de détourner les yeux.

— Il est temps de te lever, ma chérie, dit-elle. Le docteur Davidoff t'a laissé dormir aujourd'hui, mais nous avons tout un après-midi de cours que tu ne veux pas rater, j'en suis sûre.

— Ap-après-midi ? répondis-je en me relevant. Quelle heure est-il ?

— Presque onze heures et demie. Rachelle et Victoria finissent leurs cours du matin et elles vont te retrouver dans la salle à manger pour le déjeuner.

Chapitre 9

Le déjeuner était composé de sandwiches végétariens, de salade et d'eau en bouteille. C'est Tori qui avait choisi, apparemment. Rae me salua poliment, puis ne m'adressa plus la parole. Au moins, elle m'avait regardée dans les yeux, et je ne pouvais pas en dire autant de Tori.

Nous étions en train de finir quand le docteur Davidoff entra.

— Je m'excuse de vous interrompre, les filles, dit-il, mais j'ai besoin de parler à Chloé. Je me levai.

— Bien sûr. Où est-ce que...

— Nous pouvons rester ici.

Il prit son temps pour s'installer sur une chaise. La sueur me coulait le long de la nuque, comme un élève qui se fait gronder devant toute la classe.

— Nous apprécions l'aide que tu nous as apportée pour essayer de retrouver Simon, Chloé. Nous sommes très inquiets, comme vous le savez toutes.

— Oui, fit Rae. Il lui faut ses médicaments. Si j'avais la moindre idée d'où il se trouve, je le dirais à...

Elle se tut et me regarda. Tori l'imita, et je compris pourquoi cette discussion n'était pas privée.

— Je vous ai donné une liste d'endroits, dis-je rapidement. C'est tout ce que j'ai.

— Ils n'y étaient pas, Chloé, annonça le docteur Davidoff. Nous avons donc pris ton offre en considération. Nous aimerions t'emmener avec nous dans nos recherches cet après-midi.

J'entendis comme un fracas de verre brisé... c'était la collision des proverbes. Premièrement : à cheval donné, on ne regarde pas la bouche. Deuxièmement : si c'est trop beau pour être vrai, alors ça l'est sans doute. On m'avait trop souvent menti et induite en erreur ces derniers jours, et j'allais non seulement mettre en doute l'hygiène dentaire du cheval, mais aussi l'examiner de la tête à la queue.

— Vous voulez que je vienne avec vous...

— Oui, et avec un peu de chance, les garçons te verront et sortiront. Seulement, il y a un problème.

Oh ! j'étais sûre qu'il y avait des tas de problèmes avec ce scénario.

— Les endroits que tu nous as indiqués n'ont pas l'air corrects, dit-il. Les garçons sont malins, et leur père les a bien élevés. Ils choisiraient soit un endroit privé, soit un lieu très public, et les possibilités que tu nous as fournies n'entrent dans aucune des deux

catégories. Nous pensons que tu en as peut-être oublié une. (Il marqua une pause, et ses yeux croisèrent les miens.) Dans le cas contraire, nous ne voyons pas l'intérêt de t'emmener avec nous.

De nouveau ce bruit violent de verre qui se brise... C'était l'autre mauvaise nouvelle, puisque ces choses-là n'arrivent jamais seules. Le docteur Davidoff savait que je voulais aller avec eux, et il avait décidé d'entrer dans mon jeu. Oserais-je continuer ?

— Allez, Chloé, chuchota Rae.

— Tu n'as pas intérêt à t'imaginer que tu les protèges en te taisant, dit Tori. Simon est malade, Chloé. S'il meurt, j'espère qu'il te hantera jusqu'à ce que...

— Ça suffit, Tori, fit le docteur Davidoff.

— J'ai... j'ai peut-être une autre idée, admis-je.

Oh ! là, là ! il valait mieux pour moi que j'aie une autre idée. Cependant, j'avais beau me creuser la tête, il me fallait du temps pour trouver une réponse satisfaisante, du temps dont je ne disposais pas. Je me lançai donc d'une voix hésitante dans une histoire douteuse, selon laquelle Derek et moi avons traversé la cour de l'usine en courant jusqu'à trouver une cachette. Peut-être avait-il choisi cet endroit comme point de rendez-vous. Mais il faisait noir ce soir-là, et nous avons traversé tant de bâtiments que je ne me souvenais pas exactement dans lequel nous nous étions réfugiés. Cependant, je le reconnaîtrai en le voyant.

Le docteur Davidoff sourit, et je m'attendais qu'il me mette à l'épreuve, mais il dit simplement :

— Alors c'est une bonne chose que tu nous accompagnes, n'est-ce pas ?

— Et moi ? demanda Tori. Je suis à peine sortie de ma chambre depuis que je suis ici, et je ne suis pas allée dehors depuis que Chloé est arrivée à Lyle House. Je veux venir aussi.

— On ne part pas en classe verte, marmonna Rae.

— Ton aide, bien qu'appréciée, ne sera pas nécessaire, répondit le docteur Davidoff.

— Vous croyez que je veux vous aider ? D'accord, je veux bien chercher un peu, pour Simon. Mais j'ai besoin d'aller faire du shopping.

— Du shopping ?

Le docteur Davidoff la dévisagea comme s'il avait dû mal entendre, ce que nous fîmes tous.

— Vous savez depuis combien de temps je n'ai pas acheté de trucs neufs ? On est au printemps, et tout ce que j'ai à me mettre date de l'année dernière.

— Quelle tragédie, vraiment. Que quelqu'un appelle Amnesty International, fit Rae en regardant Tori. Tu ne vas pas en mourir. Je suis sûre que tout te va encore.

— On ne peut pas en dire autant de ta garde-robe. Genre, un autre foulard peut-être, Rachelle ? Tu n'en as eu que deux jusqu'à maintenant.

Rae leva la main et montra ses doigts à Tori.

— Genre, une brûlure au troisième degré, reine Victoria ? Tu n'en as eu qu'une au premier degré jusqu'à maintenant.

— Les filles, ça suffit. Victoria...

— Et quand ma mère m'a envoyée à Lyle House, on a fait un pacte. Si je guérissais, elle

m'achèterait un nouvel ordinateur portable. Le meilleur sur le marché.

— Pour quoi faire ? demanda Rae. Pour chatter plus vite avec tes amis ?

— Non, pour travailler sur mon dossier d'entrée à l'atelier de conception de logiciels du MIT.

Rae se mit à rire, et Tori lui jeta un regard noir. Elle était sérieuse. Tori, une geek ? J'essayai de me la représenter ainsi, mais même mon imagination n'était pas assez puissante.

Tori se tourna vers le docteur Davidoff.

— C'est évident qu'il n'est pas possible de guérir, et ma mère le savait quand elle m'a fait cette promesse. Donc elle me doit un ordinateur.

Le docteur Davidoff fronça les sourcils, comme s'il essayait de comprendre sa logique. Il hocha finalement la tête.

— D'accord, Victoria. Nous allons te commander un...

— Je sais de quoi j'ai besoin et je vais le choisir moi-même.

Il se leva.

— Comme tu veux. Demain nous...

— Aujourd'hui. Et je veux aussi des habits pour le printemps.

— Entendu. Je demanderai à quelqu'un de t'emmener à...

— Vous croyez que je vais laisser un vieux bonhomme m'aider à choisir des vêtements ? J'y vais aujourd'hui, pour que Chloé puisse me donner son avis.

— Tu veux que Chloé t'aide à trouver des fringues ? demanda Rae.

— Eh bien, je suis sûre de ne pas vouloir de ton avis, Rae la skateuse. Chloé est peut-être une pauvre fille, mais c'est une pauvre fille qui a de l'argent, et elle s'y connaît un minimum en matière de style.

— Non, Victoria, intervint le docteur Davidoff. Tu n'iras pas...

Elle marcha jusqu'à lui, se hissa sur la pointe des pieds, et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Sur le visage du docteur se peignit une expression en partie choquée, mais surtout terrorisée.

— Je vois, déclara-t-il. Oui, maintenant que j'y pense, peut-être pourrais-tu nous aider à retrouver les garçons.

— C'est ce que je me disais.

Elle retourna jusqu'à sa chaise d'un pas nonchalant. Du chantage ? Deux semaines auparavant, j'aurais été horrifiée. À présent, j'étais impressionnée.

Au cinéma, c'est une scène classique. Notre héros, enfermé dans une prison labyrinthique, conspire et établit des plans jusqu'à ce qu'enfin, il s'évade... pour se retrouver à mille lieues de toute civilisation, sans avoir la moindre idée de comment rentrer chez lui. Mon stratagème pour « aider » Simon et Derek avait en effet été récompensé, mais je ne voyais que très vaguement comment profiter de cette occasion.

Et le docteur Davidoff ne me laissa pas le temps de réfléchir à la suite des événements. Il appela Sue et ordonna aux autres de nous retrouver à la porte d'entrée. Je demandai à passer dans ma chambre pour prendre quelque chose de plus chaud, mais il me répondit qu'on le ferait pour moi. J'eus la présence d'esprit de préciser le pull que je voulais : le

sweat-shirt vert Gap de Liz.

Pendant que Tori et moi attendions Sue, je sentis le courant d'air chaud que je commençais à connaître me chatouiller la nuque.

— Tu pars sans dire « au revoir » ? chuchota le demi-démon à mon oreille. Et tu me laisses enfermée ici, après tout ce que j'ai fait pour toi ?

Sa voix n'était pas menaçante, seulement taquine.

— Je suis désolée, dis-je sans réfléchir.

— Des excuses ? Fichtre, une jeune fille si bien élevée. Tu n'as pas à t'excuser. Je n'espérais pas que tu me libérerais maintenant. Tu reviendras quand tu seras prête et, à ce moment-là, je serai ici à t'attendre.

— Les filles ? lança le docteur Davidoff en arrivant à grands pas. Notre voiture nous attend.

En le suivant dehors, je sentis l'air chaud m'ébouriffer les cheveux.

— Au revoir, mon enfant. Sois prudente, toi et ta petite bande de magiciens et de monstres. Maîtrise les merveilleux pouvoirs que tu possèdes. Je ne voudrais surtout pas que l'apocalypse se déclenche sans moi.

Chapitre 10

Je montai dans un monospace avec le docteur Davidoff, la mère de Tori et un chauffeur que je ne reconnus pas, un homme blond chargé de la sécurité. Derrière nous, dans une autre voiture, se trouvaient Sue, un chauffeur au crâne dégarni et l'homme aux cheveux bruns qui tenait le pistolet la nuit où nous nous étions enfuis de Lyle House.

Il y avait une quatrième personne dans ce véhicule : tante Lauren. Je ne l'avais pas vue, et ne le savais que parce que le docteur Davidoff me l'avait annoncé. Après l'avoir appris, je m'étais précipitée dans la voiture aussi vite que possible, pour éviter de la voir sortir.

Comment allais-je pouvoir affronter tante Lauren ? Rien que d'y penser, j'en avais mal au ventre. J'avais passé les dernières vingt-quatre heures à faire de gros efforts pour ne pas songer à elle et à ce qu'elle m'avait fait.

Ma mère était morte quand j'avais cinq ans. Tante Lauren était sa sœur cadette. Au cours de toutes les années passées à déménager avec mon père, qui partait constamment en voyage d'affaires en me laissant en garde à une succession de nourrices et de gouvernantes, tante Lauren avait été mon seul repère dans la vie, l'unique personne sur qui je pouvais compter. Lorsque je m'étais blessée durant la fuite de Lyle House, Rae et moi, séparées des garçons, étions allées la voir pour qu'elle nous vienne en aide.

Et tante Lauren m'avait ramenée au docteur Davidoff. Si elle avait pensé renvoyer sa nièce hystérique aux gentilles personnes qui pouvaient l'aider, malgré ma colère et ma peine, j'aurais pu comprendre. Mais tante Lauren n'avait pas été trompée par ces gens : elle était des leurs.

Elle m'avait intégrée, elle ou ma mère, imaginai-je, à leur expérience. Elle les avait laissés tuer Brady, Liz et l'autre fille, et les avait peut-être même aidé à le faire. Et à présent que je savais tout cela, je devais me retrouver face à elle, et faire semblant que tout allait bien.

Il y avait au milieu du monospace un siège qui pouvait pivoter, sur lequel était assise la mère de Tori. Durant la première partie du voyage, elle lut le *Wall Street Journal* et leva les yeux de temps en temps pour s'assurer que nous n'avions pas disparu. Tori et moi nous contentions de regarder par nos vitres respectives, comme si elles n'étaient pas trop teintées pour permettre de distinguer autre chose que de vagues formes.

Je n'avais pas pu prendre mon sac à dos. Même Tori n'avait pas eu le droit d'emporter son sac à main, malgré toutes ses protestations. Au moins, j'avais de l'argent. J'étais arrivée à Lyle House avec ma liasse de billets de vingt et ma carte bleue dissimulées dans

ma chaussure, et elles y étaient toujours. Je portais un jean, un tee-shirt à manches longues et des baskets. J'aurais bien aimé changer de sous-vêtements et de chaussettes, mais pour l'instant, je m'inquiétais surtout de la finesse de mon haut.

— Docteur Davidoff ? demandai-je en me penchant aussi loin que me le permettait la ceinture de sécurité. Est-ce que vous avez pris mon sweat-shirt ?

— Ah ! oui. Et tu vas en avoir besoin. Il fait frais dehors. Diane ? Peux-tu donner ça à Chloé ?

Je poussai un soupir de soulagement lorsque je vis le pull vert passer au-dessus du siège.

— Ce n'est pas celui de Liz ? demanda Tori.

— Je ne crois pas.

— Non ? fit-elle en me l'arrachant des mains pour regarder l'étiquette. Depuis quand est-ce que tu portes du M taille femme ? Je parie que tu ne sors toujours pas du rayon enfant.

— Très drôle. Oui, d'habitude je mets du S...

— Du XS, tu veux dire.

— Mais j'aime bien que mes sweat-shirts soient larges, d'accord ?

— Tu me prends pour une conne ? C'est le même sweat que celui que j'ai emprunté à Liz, celui que tu es venue me réclamer dans ma chambre l'autre jour.

La mère de Tori abaissa son journal.

— J-je croyais que Liz voudrait le récupérer. Rae a dit que tu l'avais encore, alors...

— Alors tu t'es proclamée la gardienne des affaires de mon amie ?

Mme Enright posa le journal sur ses genoux en lissant les plis de ses longs ongles rouges.

— Est-ce le sweat-shirt de Liz, Chloé ?

— P-peut-être. Quand on est partis de Lyle House, j'ai pris des affaires dans le noir. J'en ai un qui lui ressemble. Je vais porter celui-là aujourd'hui, et je vous le rendrai pour que vous puissiez le donner à Liz.

— Tu as intérêt, dit Tori en me le tendant.

Sa mère le lui prit des mains et le plia sur ses genoux.

— Je me chargerai de le lui faire parvenir.

— J-je peux le porter aujourd'hui ? Le docteur Davidoff a dit qu'il faisait froid...

— Tu n'en auras pas besoin.

Tori leva les yeux au ciel.

— C'est pas grave, maman. Donne-le-lui.

— J'ai dit « non ». Qu'est-ce que tu n'as pas compris, Victoria ?

Tori grogna à voix basse et se retourna vers la vitre.

Sa mère me regarda, impassible.

— Je suis sûre que tout ira bien pour toi sans.

Quand le chauffeur nous déposa dans la rue derrière l'usine, je me mis à claquer des dents, et pas seulement à cause du froid. La mère de Tori savait pourquoi j'avais ce pull, et également que j'avais compris que Liz était morte. Pour quelle autre raison une

nécromancienne se donnerait-elle la peine de se procurer un effet personnel ?

D'abord le docteur Davidoff, et à présent la mère de Tori. Y avait-il quelqu'un qui n'arrivait pas à voir clair dans mon jeu ?

Une personne, peut-être. Celle qui me considérait peut-être encore comme la petite Chloé. Celle qui croyait que je n'avais pas vraiment voulu m'échapper de Lyle House et que je m'étais simplement retrouvée mêlée au complot des garçons.

— Tante Lauren ?

Je me dirigeai vers elle alors qu'elle sortait de la voiture avec Sue. J'avais l'impression que c'était une étrangère qui aurait pris l'apparence de ma tante.

— Tu es gelée, me dit-elle en me frictionnant les bras sans trop appuyer sur celui qui était blessé. Où est ton manteau ?

La mère de Tori nous observait. Si je la dénonçais à tante Lauren, elle lui dirait pourquoi je voulais le sweat-shirt de Liz.

— Je l'ai oublié. Il faisait plus chaud la semaine dernière.

Elle regarda autour d'elle.

— Quelqu'un aurait-il un autre... ?

L'homme brun du samedi soir sortit par la portière avant et nous tendit un K-Way.

— Merci, Mike, lui dit tante Lauren.

Elle m'aida à l'enfiler. Les manches dépassaient de quinze centimètres le bout de mes doigts. Je les remontai en espérant que les plis supplémentaires me tiendraient plus chaud, mais la veste était si mince qu'elle ne semblait même pas me protéger du vent.

— Tu as l'insuline ? lui demandai-je.

— Oui, ma chérie. Ne t'inquiète pas.

Pendant que le groupe se préparait à partir à la recherche des garçons, je restai près de tante Lauren. Cela lui faisait plaisir, et elle garda son bras autour de moi tout en me caressant l'épaule, comme pour me réchauffer. Je serrai les dents et la laissai faire.

— Alors, Chloé, dit le docteur Davidoff lorsque tout le monde fut prêt, dis-nous où chercher.

Le vrai point de rendez-vous se trouvait dans l'entrepôt juste à côté de l'usine. Le but était donc de les garder aussi loin que possible de cet endroit, au cas où les garçons décideraient de venir vérifier précisément à ce moment-là.

— On a commencé par se réfugier dans l'entrepôt où vous nous avez suivis et où je me suis fait ça...

Je levai mon bras blessé.

— En passant par la fenêtre, commenta le docteur Davidoff.

Je hochai la tête.

— Je ne m'étais pas rendu compte que je m'étais fait mal, et on a couru. Derek voulait nous éloigner le plus possible de l'entrepôt. J'ai eu l'impression qu'on courait à n'en plus finir, on contournait tous ces hangars en essayant de trouver une bonne cachette. J-je n'ai pas vraiment prêté attention au chemin. Il faisait sombre et je ne voyais rien. Derek n'avait pas ce problème, et je l'ai suivi.

— Vision nocturne accrue chez le loup-garou, murmura le docteur Davidoff.

— On a fini par trouver un endroit que Derek pensait être parfait pour se cacher, et il a

dit qu'on devait rester là jusqu'à ce que vous partiez. Mais après, il a senti mon sang...

La main de tante Lauren se resserra autour de mon épaule, comme si elle m'imaginait prête à me faire dévorer.

— Et donc il m'a aidée, poursuivis-je. Il m'a fait un bandage. Mais il a dit que c'était grave et qu'il me fallait des points de suture. À ce moment-là, il a senti Simon. C'est pour ça qu'on est partis, à cause de mon bras et de Simon, mais avant ça, il a remarqué que l'endroit était une bonne cachette et qu'on devait s'en souvenir.

— Ce que tu n'as pas fait, commenta Tori. Bien joué.

— Il faisait noir, j'étais désorientée. J'ai imaginé qu'il se le rappellerait, lui...

— Nous comprenons, Chloé, dit le docteur Davidoff. Et tu as raison. Ça a l'air plus prometteur que tes autres suggestions. Quant à ta capacité à reconnaître le lieu, en revanche...

— On a dû déchirer mon tee-shirt pour faire le pansement. Ce qu'il en reste doit encore s'y trouver.

— D'accord. Chloé, tu vas rester avec Mme Enright...

Tante Lauren m'attrapa par les épaules et s'écria :

— Moi, je vais avec Chloé.

— Non, tu vas partir avec Victoria.

— Mais...

La mère de Tori l'interrompit :

— Es-tu capable de lancer un sort de dissimulation, Lauren ?

— Non, mais...

— Est-ce que tu possèdes un seul pouvoir ?

Tante Lauren serra un peu plus mes épaules.

— Oui, Diane. J'ai le pouvoir de la médecine, et c'est pour cette raison que je devrais être la première à arriver quand on retrouvera Simon...

— Tu ne seras pas loin, dit le docteur Davidoff. Il faut que Chloé ait une escorte, mais nous ne pouvons pas laisser les garçons la voir. Diane va s'en occuper.

Chapitre 11

Un sort de dissimulation se révéla être comme ce qu'on voit dans les films de science-fiction, quand le méchant disparaît presque, camouflé derrière un champ de force magique. Le trucage est facile à faire. Et apparemment, c'est tout aussi simple dans la réalité, quand on est une sorcière.

La mère de Tori marchait juste à côté de moi, presque invisible. Je n'avais aucun moyen de m'enfuir, et je dus jouer mon rôle et chercher le point de rendez-vous, ce qui me donnait une excuse pour me tenir prête à déguerpir à la moindre occasion. Peut-être un trou dans un mur, trop petit pour que Mme Enright puisse y passer aussi, ou une pile de cageots instable que j'aurais pu lui renverser sur la tête, ou encore un marteau abandonné avec lequel j'aurais pu la frapper.

Je n'avais jamais assommé personne de toute ma vie, mais dans le cas de Mme Enright, j'étais prête à essayer.

Depuis la grand-route, les lieux ressemblaient à une usine ordinaire avec quelques dépendances. Une fois à l'intérieur, en revanche, il y avait des bâtiments partout, et la plupart d'entre eux n'étaient même pas utilisés. Une bonne affaire pour les agents immobiliers... enfin, elle l'aurait été, sans la fumée crachée par l'usine, qui venait s'abattre sur le quartier.

Seules ces cheminées qui vomissaient leur pollution indiquaient que l'usine était opérationnelle. Elle tournait sans doute bien en dessous de ses capacités, et s'en sortait à peine, comme une grande partie de l'industrie à Buffalo. Je ne savais absolument pas ce qui s'y fabriquait. Des objets en métal, semblait-il, d'après les stocks dans les entrepôts. À un moment, alors que nous avançons rapidement entre les bâtiments, nous fûmes obligées de nous baisser derrière des barils en attendant qu'un camionneur traverse le parking, mais ce fut le seul employé que nous vîmes.

Le troisième bâtiment dans lequel nous entrâmes était ouvert, et la mère de Tori n'eut pas besoin de lancer un sort pour déverrouiller la porte. En entrant, je me dis : *Voilà qui est prometteur*. Les deux précédents étaient remplis d'équipement et de rouleaux de métal. Celui-ci paraissait inutilisé, et des caisses étaient éparpillées ici et là. Elles n'étaient pas rangées en piles instables, mais nous avons tout un entrepôt à explorer.

En avançant, j'aperçus ce qui semblait être un tas en équilibre précaire. À côté se trouvait une pile de petits tuyaux en métal, de la taille idéale pour assommer quelqu'un.

Je me dirigeai vers les tuyaux, les yeux au sol comme si je cherchais mon tee-shirt déchiré.

— Je crois que nous pouvons arrêter cette comédie maintenant, Chloé, dit la mère de Tori.

Je me retournai lentement, en prenant un moment pour afficher ma meilleure expression stupéfaite.

— Il n’y a pas de tee-shirt ici, poursuivit-elle, ou de point de rendez-vous. Il y en a peut-être un, quelque part autour de l’usine, mais pas ici.

— Essayons le prochain...

Elle m’attrapa le bras au moment où je passais à côté d’elle.

— Nous savons tous parfaitement que tu essaies de t’échapper de nouveau. Marcel espère seulement que le vrai lieu de rendez-vous est quelque part dans les environs et que tu es en train de laisser une piste que Derek viendra suivre une fois qu’il nous croira partis.

Laisser une piste ? Oh non ! Pourquoi n’y avais-je pas pensé ? Je n’avais pas besoin d’être ici pour attirer l’attention de Derek. S’il sentait simplement que j’étais venue près de l’usine...

— J-je n’essaie pas de m’échapper. Je veux aider Simon. On doit trouver...

— Je me fiche des garçons. C’est toi qui m’intéresses.

— Moi ?

Elle serra mon bras encore plus fort.

— Tous ces gamins étaient à Lyle House depuis des mois, se tenaient à carreau et faisaient beaucoup d’efforts pour guérir. Puis tu es arrivée, et soudain, nous voilà avec une mutinerie généralisée sur les bras. En une semaine, quatre résidents prennent la fuite. Une vraie petite instigatrice, n’est-ce pas ?

Je n’avais été que l’élément catalyseur, et pas l’instigateur, mais je n’allais pas obtenir de bon point en la corrigeant.

— Tu es passée à l’action alors que les autres avalaient nos mensonges et priaient pour obtenir de l’aide, continua-t-elle. Ma fille n’a même pas eu le cran de t’accompagner.

Mmmh, parce que vous avez détruit la dernière volonté de lutter qui lui restait ? Parce que vous lui avez fait croire qu’il fallait qu’elle joue les patientes parfaites pour vous faire plaisir ?

— Les Parques nous ont joué un vilain tour, Chloé Saunders. C’est toi qu’elles ont collée à cette chère tante Lauren, toujours en train de gémir et de se tordre les mains. Elle aurait été parfaite pour ma fille dénuée de caractère. Mais là où le destin nous lèse, notre libre arbitre peut arranger les choses. Je pense que toi et moi pouvons parvenir à une entente qui nous sera bénéfique à toutes les deux. (Elle relâcha mon bras.) Le docteur Gill m’a dit que tu avais invoqué les esprits des sujets des premières expériences de Lyle.

Je ne pipai mot et restai stoïque.

— Je sais que vous en êtes venues aux mains, poursuivit-elle. Notre docteur Gill est légèrement fanatique, comme tu as dû le remarquer, j’en suis sûre. Elle est obsédée par les secrets de Lyle. L’ambition est saine, mais l’obsession ne l’est pas. (Elle me jeta un regard.) Que t’ont dit les esprits ?

— Rien. Je les ai ressuscités par erreur, et ça ne les intéressait pas vraiment de discuter avec moi.

Elle se mit à rire.

— Je peux imaginer. Mais à ton âge, ressusciter les morts... ? (Ses yeux brillèrent.)

Remarquable.

D'accord, c'était idiot. Je viens de confirmer que j'ai ressuscité des morts. Un conseil, quand on veut se donner l'air désinvolte ? On s'abstient.

— Pourrais-tu les appeler de nouveau ?

— Je pourrais essayer.

— Pleine de ressources, et raisonnable. C'est une combinaison qui te mènera loin.

Voilà ce qu'on va faire. Je vais dire au docteur Davidoff que nous avons retrouvé l'endroit ici. Le tee-shirt a disparu, sans doute emporté par les garçons. Mais ils ont laissé ça.

Elle sortit un papier de sa poche. Il provenait du carnet de croquis de Simon et avait été soigneusement déchiré. D'un côté, il y avait un dessin inachevé, clairement le travail de Simon. De l'autre, elle avait écrit en majuscules : « BSC CAFÉ 14 H. »

— Rendez-vous à la Buffalo State Cafétéria à 14 heures, dis-je. Mais la page est trop propre. Ils vont se douter qu'elle n'a pas été laissée ici.

Je la pris, me dirigeai vers les tuyaux et m'accroupis pour frotter le mot sur le sol poussiéreux. Je m'interrompis un instant, toujours baissée, et levai les yeux vers la mère de Tori.

— Et l'insuline ?

— Je suis sûre que les garçons en ont déjà trouvé.

— Est-ce qu'on peut la laisser ici, au cas où ?

Elle hésita. Elle ne voulait pas s'en donner la peine, mais si cela contribuait à gagner ma confiance...

— J'irai demander les ampoules à Lauren plus tard, et je les rapporterai. Mais pour l'instant, il faut que nous signalions ce mot.

Elle se retourna pour sortir. Je pris un tuyau, puis me relevai d'un bond pour la frapper derrière la tête.

Elle se retourna et exécuta un mouvement des doigts. Je fus projetée en arrière et heurtai un tas de cageots ; le tuyau m'échappa des mains et tomba au sol dans un fracas métallique. Je me précipitai pour le ramasser, mais elle fut plus rapide que moi. Elle le saisit et le brandit devant elle.

Elle ouvrit la bouche, mais avant qu'elle puisse dire un seul mot, une caisse jaillit de la pile au-dessus de ma tête. Mme Enright fit un pas de côté pour éviter l'objet qui passa près d'elle en sifflant. Liz se trouvait derrière.

Je plongeai sur le tas de tuyaux, mais Mme Enright me lança un autre sort. Mes genoux se dérochèrent sous moi, et je tendis les bras en avant. La douleur fusa dans mon membre blessé quand je heurtai le sol. Je jetai un coup d'œil autour de moi et aperçus la chemise de nuit de Liz derrière le tas de cageots.

— Elizabeth Delaney, je suppose.

La mère de Tori recula jusqu'à un mur en regardant de tous les côtés, prête à esquiver le prochain objet volant.

— Il semblerait que dans la mort, tu as fini par maîtriser tes pouvoirs. Si seulement tu y étais parvenue plus tôt. C'est tellement dommage.

Liz se figea au milieu des caisses. Son visage se décomposa lorsque Mme Enright confirma sa mort. Mais elle se redressa et observa une pile de caisses, les yeux plissés.

— Même dans la mort, tu peux être utile, Elizabeth, lui dit Mme Enright. Un *poltergeist* est une trouvaille rare, qui aidera le docteur Davidoff à surmonter sa déception d'avoir perdu ces chers Simon et Derek.

Liz se concentra, les tendons saillants sous l'effort, et les caisses se mirent à trembler et à craquer. Je lui fis de grands signes pour qu'elle se focalise uniquement sur celle qui se trouvait au sommet. Elle hocha la tête et poussa... mais Mme Enright se déplaça seulement hors de portée.

— Ça suffit maintenant, Elizabeth, dit-elle calmement alors que les caisses venaient s'écraser derrière elle.

Liz attrapa une planche et la lui lança de toutes ses forces.

— Ça suffit, j'ai dit !

La mère de Tori me frappa d'un autre sort, cette fois une décharge électrique qui me laissa tremblante sur le sol, le souffle coupé. Liz se pencha au-dessus de moi. Je lui chuchotai que j'allais bien, et m'efforçai de me relever en position assise. La douleur m'élançait dans tout le corps.

Mme Enright regarda autour d'elle, incapable de voir Liz sauf si celle-ci faisait bouger quelque chose.

— Je ne peux pas te faire de mal, Elizabeth, mais je peux en faire à Chloé. Si ne serait-ce qu'une écharde se met à voler, je lui envoie une autre décharge. C'est compris ?

Je me relevai tant bien que mal, puis fonçai vers la porte. Je réussis à faire deux mètres avant de rester pétrifiée, au sens propre.

— Ça s'appelle un sort d'immobilisation, dit Mme Enright. Très utile. Maintenant, Elizabeth, tu vas te tenir tranquille pendant que Chloé et moi...

Le sort fut rompu, me faisant trébucher en avant. Je retrouvai mon équilibre et levai les yeux pour m'apercevoir que c'était elle, à présent, qui était figée. Une silhouette sombre sortit de l'obscurité.

— Un sort d'immobilisation ? demanda Tori en avançant. C'est comme ça que tu l'appelles, maman ? Tu as raison, c'est très utile.

Elle passa devant la forme inerte de sa mère.

— Alors comme ça, je suis une déception ? Chloé est la fille que tu aurais voulu avoir ? Tu sais, ça m'aurait vraiment blessée d'entendre ça... si je pensais que tu la connaissais vraiment. Ou que tu me connaissais, moi. (Elle s'approcha.) Du shopping, maman ? Je suis enfermée dans une cellule, ma vie est en train de s'écrouler, et tu crois vraiment que j'ai envie d'aller faire du shopping ? Tu ne me connais pas mieux qu'elle. (Elle fit un geste dans ma direction.) Tu...

Tori recula, le souffle coupé : sa mère s'était libérée et venait de lui lancer un sort.

— Tu as beaucoup à apprendre, Victoria, si tu crois que tu peux me faire du mal.

Tori regarda sa mère dans les yeux.

— Tu penses que je suis venue pour me venger ? Ça s'appelle une évasion.

— Une évasion ? Alors tu vas t'enfuir et vivre dans la rue ? La petite princesse à son papa, dormir dans la rue ?

Tori lui jeta un regard furieux, mais se contenta de lui répondre calmement :

— Je vais me débrouiller.

— Avec quoi ? Tu as pris de l'argent ? Une carte bleue ?

— Comment j'aurais pu, puisque tu m'as enfermée ?

— Chloé doit avoir ça. Je suis sûre qu'elle n'est jamais sortie de sa chambre sans les prendre, au cas où.

Elles me regardèrent toutes les deux. Je ne dis rien, mais la réponse devait se lire sur mon visage. Mme Enright se mit à rire.

— Oh ! je vais trouver de l'argent, maman, dit Tori. Je vais t'en prendre.

Elle abaissa les bras, et une vague d'énergie s'abattit sur sa mère et moi, et nous fit reculer, chancelantes. Elle leva les mains au-dessus de sa tête. Des étincelles se mirent à voler, emportées par un courant d'air qui tourbillonna autour de nous dans un nuage de poussière et de sciure. Je fermai les yeux et me couvris le nez et la bouche.

— Tu appelles ça de la magie puissante, Victoria ? cria sa mère par-dessus le bruit du vent. C'est un caprice. Tu n'as pas changé du tout. Seulement maintenant, tu fais appel aux forces de la nature pour hurler et trépigner à ta place.

— Tu crois que c'est tout ce que je sais faire ? Regarde ce...

Tori se figea sous un sort d'immobilisation. Le vent cessa, et la poussière et la sciure retombèrent en flottant.

— Je te regarde, dit Mme Enright, et tout ce que je vois, c'est une petite fille gâtée avec sa voiture toute neuve, qui conduit à toute vitesse sans se soucier des dégâts qu'elle provoque. Égoïste et sans aucun égard, comme d'habitude.

Les yeux de Tori s'emplirent de larmes. Sa mère s'avança vers elle, et je reculai jusqu'aux tuyaux de métal.

— Maintenant, Victoria, si tu as fini de piquer des crises, je vais appeler Lauren pour qu'elle vienne te chercher, et cette fois j'espère qu'elle réussira à te garder.

Liz avançait en direction de Mme Enright, le regard braqué sur une autre pile de caisses. Je secouai la tête. L'angle était mauvais, et elle les verrait tomber. Je me penchai pour saisir une barre.

— Lauren Fellows ne sera pas la seule personne à être réprimandée pour cette petite escapade, continua Mme Enright. Tu viens de gagner une semaine enfermée dans ta chambre, sans cours, sans visiteurs, sans lecteur mp3. Tu auras beaucoup de temps pour réfléchir à...

Je balançai le tuyau, qui la frappa à l'arrière de la tête avec un horrible bruit sourd. L'arme m'échappa des mains. Elle chancela, et je crus que je ne l'avais pas frappée assez fort. Je trébuchai en essayant d'attraper la barre qui s'éloignait en roulant.

Puis, Mme Enright tomba.

Tori fut libérée du sort et se précipita vers sa mère. Elle s'agenouilla à ses côtés. Je l'imitai et pris son pouls.

— Je crois que ça va aller, dis-je.

Tori ne bougea pas, les yeux rivés sur sa mère. Je lui touchai le bras.

— Si on veut y aller, il faut...

Elle me repoussa. Je me relevai d'un bond, prête à la laisser là, avant de comprendre

ce qu'elle était en train de faire : elle fouillait ses poches.

— Rien, dit-elle entre ses dents. Même pas une carte de crédit.

— J'ai de l'argent. Viens.

Un dernier coup d'œil à sa mère, et elle me suivit.

Chapitre 12

J'étais blottie avec Tori sous une bâche qui couvrait une remorque. Elle n'était pas rattachée à une voiture, nous ne courions donc pas le risque que notre cachette se mette à bouger. Je pensais que, pour cette raison, c'était la planque parfaite. Tori n'était pas d'accord.

— On est des cibles idéales ici, siffla-t-elle, toujours tapie. Tout ce qu'ils ont à faire, c'est soulever cette bâche, et ils nous trouveront.

— S'ils s'approchent, on partira en courant.

— Et comment est-ce qu'on le saura ? On ne voit rien du tout.

— Liz est partie en reconnaissance. (Je décroisai les jambes.) À propos de Liz..., continuai-je.

— Elle est morte, interrompit brusquement Tori d'une voix dure. J'ai entendu ma mère. Elle a tué Liz, c'est ça ? Elle et les autres.

— J-je t'expliquerai plus tard. Il ne faut pas qu'on fasse de bruit. Quelqu'un pourrait nous...

— Il n'y a personne, tu as oublié ? Parce que Liz, mon amie à moi, est un fantôme et elle monte la garde. Apparemment, ça fait je ne sais combien de temps qu'elle t'aide, et tu n'as même pas jugé utile de me dire qu'elle était morte, qu'ils l'avaient assassinée.

— Je l'ai dit à Rae...

— Évidemment. Rachelle. Et vous deux, ça se passe bien ? (Elle soutint mon regard.) Si tu veux savoir qui vous a trahis, cherche plutôt de son côté.

— Rae ? Non. Elle ne ferait jamais...

— Quelqu'un a forcément balancé. Si ce n'est ni moi, ni toi, ni les garçons, qui est-ce qui reste ?

— On d-devrait cesser de parler. Le son se propage.

— T'es sérieuse ? Waouh. Tu donnes des leçons de science, maintenant. C'est Derek qui t'a appris ça ?

— Tori ?

— Quoi ?

— Tais-toi un peu.

C'est ce qu'elle fit, pendant à peu près cinq secondes, avant de reprendre :

— Liz n'aurait pas déjà dû revenir nous voir ? Comment tu sais qu'elle est encore là ?

— Elle va et elle vient. C'était pour ça que j'avais besoin du sweat-shirt, pour...

Liz se précipita à travers la bâche et se pencha sur nous :

— Dis-lui de la mettre en veilleuse !

— C'est ce que j'ai fait, chuchotai-je. Plusieurs fois.

— Eh bien, ils vous ont entendues, et ils arrivent. Il y a ta tante et un type avec une arme.

Je répétais ces informations à Tori à voix basse.

— Quoi ? s'exclama-t-elle. Pourquoi est-ce qu'on reste assises ici, alors ?

Elle fit mine de vouloir sortir par le côté. Je lui attrapai le bras.

— Hé ! dit-elle assez fort pour que Liz grimace.

— Par où est-ce qu'ils arrivent ? demandai-je à Liz.

Elle désigna la gauche. Je rampai jusqu'au côté droit et levai la bâche. Liz sortit rapidement.

— Je ne les vois pas pour l'instant.

Le soleil me fit cligner des yeux. Il y avait un bâtiment à environ six mètres, mais je ne distinguais pas de porte. Je passai la tête à l'extérieur pour mieux regarder. À ma gauche se trouvait un empilement de barils rouillés. Nous pouvions nous cacher entre...

— Chloé ! cria Liz. Il est juste derrière...

Elle fut interrompue par un bruit de coups sur la remorque.

— Reculez ! dit Liz. Reculez !

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota Tori. Pousse-toi !

Alors que j'essayais de reculer, Tori me bouscula et je tombai à l'extérieur, face contre terre.

— Bon, ça nous simplifie la tâche, fit une voix.

Je roulai sur le dos. Sur la remorque se dressait Mike, celui qui nous avait tiré dessus le samedi soir.

— Lauren ? dit-il. Tu ferais mieux de me donner le pistolet. Je vais m'en occuper.

Le regard toujours rivé sur moi, il sauta par terre et tendit le bras au moment où tante Lauren arrivait par-derrière, l'arme à la main.

— Je suis désolée, Chloé, dit-elle.

Elle braqua l'arme sur moi, et je reculai brusquement.

— N-non. J-je ne lutterai pas. Je...

Elle fit volte-face et tira sur Mike. La fléchette vint se planter dans son bras. Il la regarda, puis ses genoux cédèrent.

Tante Lauren courut jusqu'à moi et m'aida à me relever.

— Tori, sors de là, dit-elle. Il a appelé les autres par radio quand on vous a entendues.

Je reculai de quelques pas, les yeux braqués sur tante Lauren, et indiquai à Tori de se préparer à courir. Ma tante m'attrapa le bras, mais me relâcha quand je me dégageai, et fit un pas en arrière.

— Pourquoi crois-tu que je lui aie tiré dessus ? dit-elle. Pourquoi ai-je laissé Tori partir si facilement ? J'essaie de t'aider. On va retrouver les garçons, et ensuite on retrouvera Kit, le père de Simon.

Un drôle de bourdonnement résonna dans mes oreilles. Je crois que c'était mon cœur qui criait de joie. Tante Lauren s'était rendu compte qu'elle avait eu tort. Elle m'aimait encore. Elle allait se racheter, résoudre mes problèmes comme elle l'avait toujours fait, et

grâce à elle tout irait mieux.

Aurais-je pu imaginer un scénario plus parfait ?

Non, et c'est pour cette raison que je reculai d'un pas supplémentaire, en faisant des signes discrets de la main à Tori pour qu'elle s'apprête à s'enfuir. On m'avait trompée trop souvent pour que je puisse encore croire au dénouement idéal.

— Chloé, je t'en prie.

Tante Lauren me présenta la trousse d'insuline. Je tendis le bras pour l'attraper, et elle me prit la main.

— J'ai fait une erreur, Chloé. Une énorme erreur. Mais je vais réparer ça. (Elle me donna la trousse.) Maintenant, pars par là. (Elle montra l'usine du doigt.) Reste dans l'ombre. Il faut que je cache Mike sous la remorque.

Tante Lauren nous rattrapa, et nous contournâmes ensemble les entrepôts en nous dirigeant vers l'entrée du site. Elle nous jura qu'aucun membre du groupe Edison ne montait la garde devant les grilles. Même si nous n'avions vu aucun ouvrier en vadrouille à l'extérieur, le groupe ne prendrait pas le risque de trop s'approcher de l'usine.

Et si elle nous mentait, et qu'elle nous tendait un piège ? J'espérais que les pouvoirs de Tori nous sortiraient d'affaire.

Nous nous arrê tâmes à une extrémité de la cour, derrière un hangar, pour reprendre notre souffle.

— Très bien, les filles, dit tante Lauren, il y a une entrée pour les livraisons de ce côté-là. Elle est fermée, mais vous devriez parvenir à passer toutes les deux. Suivez ce chemin, puis prenez la rue après le deuxième bâtiment et marchez jusqu'au bout. Vous verrez une supérette.

— Je vois où elle est, dis-je en hochant la tête.

— Bien. Contournez le magasin et attendez-moi derrière. Je vous rejoins là-bas.

Tori partit à toute vitesse, mais je restai sans bouger, le regard rivé sur ma tante.

— Chloé ?

— Ce n'est pas Tori qui nous a dénoncés, n'est-ce pas ?

— Non. Maintenant...

— C'était Rae, pas vrai ?

Tante Lauren hésita, et je lus la réponse dans ses yeux.

— Je ne suis pas la seule à avoir commis l'erreur de penser que j'agissais comme il le fallait, Chloé.

Je commençai à m'éloigner. Elle m'attrapa le bras et me tendit une enveloppe pliée.

— Voilà une explication, et un peu d'argent.

Comme je ne la prenais pas, elle se pencha et la glissa dans ma poche arrière.

— Si tu décides de continuer à courir, je ne t'en voudrai pas. Mais je t'en supplie, donne-moi une chance. Une dernière chance.

Je hochai la tête. Elle me tira vers elle pour m'enlacer, m'embrassa sur la joue et me laissa partir.

Tori était déjà arrivée à l'angle du bâtiment et disparaissait de ma vue. Soudain, Liz poussa un cri perçant derrière moi.

— Chloé !

Je me retournai si vite que j'en perdis l'équilibre. Tante Lauren me fit signe de continuer, mais je ne vis que la silhouette derrière elle : la mère de Tori.

Je criai à ma tante de faire attention, mais Mme Enright agita la main et un éclair jaillit de l'extrémité de ses doigts. Il frappa tante Lauren dans un affreux grésillement et la renversa. Du sang s'échappa de sa bouche et gicla sur le sol de béton quand elle tomba.

Chapitre 13

Je m'élançai vers tante Lauren. Je fis quelques mètres avant que la mère de Tori me lance un sort d'immobilisation. Je l'entendis vaguement dire quelque chose, mais je ne compris pas quoi. Mes propres cris silencieux résonnaient dans ma tête. Je regardai fixement tante Lauren, étendue immobile sur le sol. La voix de Mme Enright finit par me parvenir.

— Je devrais probablement te demander où se trouve ma chère fille.

— Juste ici, fit une voix derrière moi.

Mme Enright leva la tête. Elle écarquilla les yeux et ouvrit la bouche, puis fut projetée en arrière, frappée par le sort que venait de lui jeter Tori. Je fus libérée, et me précipitai vers tante Lauren, mais Tori m'attrapa le bras.

— On doit y aller, dit-elle.

— Non. Je...

Mme Enright recouvra ses esprits et agita les mains pour lancer un autre sort. Tori me poussa brutalement hors de portée ; l'éclair vint frapper le mur en y laissant un cratère noir.

— Tu peux la battre, dis-je à Tori. Retiens-la, et je vais chercher le pistolet...

— Je n'y arriverai pas.

Elle me tira par le bras ; je me dégageai. Elle marmonna : « Très bien », me lâcha et partit à toutes jambes pour disparaître au coin d'un hangar. Mme Enright éleva de nouveau les mains, mais se laissa déconcentrer par une voix :

— Elles sont là !

Je jetai un dernier coup d'œil à tante Lauren, et partis en courant.

Il était impossible d'atteindre l'entrée de service, à présent. Je compris rapidement pourquoi tante Lauren nous avait fait partir devant : elle voulait nous couvrir, parce que nous allions être offertes à la vue de n'importe quel ouvrier qui sortirait dans la petite cour des livraisons, et nous ne pouvions pas nous permettre de donner l'alarme.

Je regardai au coin du bâtiment suivant : nous devons traverser une grande étendue dégagée et j'entendis des voix approcher. Nous n'y arriverions jamais.

— Et maintenant ? demanda Tori.

Je ne répondis pas.

— Alors ? chuchota-t-elle. C'est quoi, le plan ?

J'avais envie de l'attraper, de la secouer et de lui dire qu'il n'y avait pas de plan. Je ne

parvenais même pas à réfléchir. Ma tante était peut-être morte. Morte ! Je ne pensais qu'à ça.

— Chloé ! chuchota-t-elle. Dépêche-toi ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

J'avais envie de lui dire de me laisser tranquille. De se trouver son propre plan. Puis je vis ses yeux, rendus brillants par une peur qui se changeait en panique, et les mots s'étranglèrent dans ma gorge.

Elle venait d'apprendre que Liz était morte. Elle venait de voir sa mère blesser ma tante, peut-être à mort. Nous n'étions ni l'une ni l'autre en état de réfléchir, mais il fallait bien que l'une de nous deux le fasse.

— Ta tante a dit que le groupe Edison n'allait pas s'approcher des grilles, dit-elle. Si on court jusqu'à l'entrée...

— Ils feront une exception. Ou alors, ils trouveront un moyen de nous couper la route. Mais...

Je regardai autour de nous, et repérai un énorme bâtiment qui dominait la cour.

— L'usine.

— Quoi ?

— Reste près de moi.

Je connaissais l'existence de deux portes : la sortie de secours que nous avions empruntée pour fuir le samedi précédent, et l'entrée principale que Derek avait forcée. La grande porte était plus proche. Je fonçai vers elle avec Tori et chuchotai à Liz de partir devant en repérage. Si elle voyait quelqu'un arriver, elle sifflerait.

L'entrée se trouvait dans un renforcement. Je filai m'y abriter et m'écrasai contre le mur pendant que Liz passait à travers la porte. Elle revint une seconde plus tard.

— Il y a un gardien juste devant, dit-elle. Je vais faire diversion. Entrouvre la porte et attends que je siffle. Tu sais où tu peux te cacher, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête. Lorsque nous étions venus le samedi précédent, Derek nous avait fait ouvrir toutes les pièces pour chercher une sortie. Je me souvenais d'un espace de rangement qui serait parfait.

Quand Liz m'informa que la voie était libre, j'ouvris doucement la porte. Tori se dandinait impatiemment derrière moi, même si je lui avais demandé de surveiller au cas où quelqu'un approcherait.

À cinq mètres de là, Liz se tenait près d'une porte fermée. Le garde, derrière elle, observait la poignée qui tournait doucement dans un sens, puis dans l'autre.

Je me faufilai par l'ouverture, suivie par Tori. J'entendais le grondement sourd et lointain des machines, ainsi que les rires et les cris des ouvriers. En revanche, la section où nous nous trouvions était calme.

Nous parvînmes facilement jusqu'au couloir latéral pendant que le gardien restait cloué sur place, fasciné par la mystérieuse poignée qui tournait dans le vide.

Liz nous rejoignit à toute vitesse.

— On va où maintenant ?

Je désignai le couloir suivant. Elle fila devant nous, tourna à l'angle et siffla pour nous prévenir qu'il n'y avait personne. La chance continua à nous sourire et nous pûmes nous

réfugier dans le débarras. Une fois la porte fermée, j'entendis la voix du gardien résonner dans les couloirs vides.

— Hé ! Pete ! viens par là ! Il faut que tu voies ça. La poignée tournait toute seule. Je te jure, depuis que Dan s'est jeté la tête la première sur les scies, cet endroit est hanté.

Il avait raison. Le samedi précédent, j'avais vu le fantôme d'un homme se précipiter sur ces machines. Puis il était réapparu pour le refaire en boucle. Était-ce une sorte de pénitence ? Tante Lauren avait fait des choses qu'elle n'aurait pas dû, peut-être même avait-elle commis un meurtre. Si elle était morte, irait-elle en enfer ? Était-elle... ?

Je déglutis avec difficulté.

— Et maintenant ? chuchota Tori.

Je regardai autour de moi. La pièce, pleine de cartons, faisait la taille d'une salle de classe.

— Trouve un coin au fond, lui dis-je. Il y a plein de poussière, ce qui signifie qu'ils ne viennent pas souvent ici. On va se cacher...

Liz passa à travers la porte.

— Ils arrivent !

— Hein ? m'exclamai-je.

— Le docteur Davidoff et Sue. Elle vous a vues près de la porte.

Grâce à Tori, qui avait si bien monté la garde...

— Ils sont à l'intérieur ?

— Pas encore.

— Qui est à l'intérieur ? demanda Tori alors que Liz partait. Qu'est-ce qui se passe ?

Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Je le lui répétai, puis entrebâillai la porte.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écria-t-elle en me tirant par la manche. T'es folle ? Ferme ça !

On lui disait de se taire, et elle criait encore plus fort. On lui disait de rester en arrière, et elle vous poussait dans la ligne de tir. On lui disait de faire attention à ceux qui nous poursuivaient, et elle regardait au-dessus de votre épaule à la place. On ouvrait la porte pour écouter, et elle voulait vous en éloigner.

Ah ! Le début d'une grande amitié.

Amitié ? On aurait de la chance si on survivait à un partenariat temporaire.

Je lui dis que j'essayais d'entendre quelque chose. Elle commença à protester, et je lui jetai un regard furieux. Pour une fois dans ma vie, ça fonctionna. Elle ferma la bouche et recula dans la pièce en faisant la tête, le regard mauvais, mais en silence.

La voix du gardien résonna dans le couloir :

— Je peux vous aider ?

— Oui, nous cherchons deux jeunes filles, répondit le docteur Davidoff, des adolescentes. Nous pensons qu'elles sont entrées dans ce bâtiment. Elles se sont enfuies d'un foyer près d'ici. Elles ont quinze ans. L'une d'entre elles fait environ un mètre soixante-dix, une brune aux cheveux courts. L'autre mesure un mètre cinquante, et a les cheveux blond-roux.

— Avec des mèches rouges, ajouta Sue. Des mèches teintées en rouge.

Le garde gloussa.

— Elle doit ressembler à ma fille, sauf qu'elle, ses mèches sont bleues. La semaine dernière, c'était violet.

— Les ados, répondit le docteur Davidoff avec un rire feint. Les deux nôtres sont tout le temps en train de s'échapper. Vous savez comment sont les filles. Elles s'enfuient pour aller voir leur petit ami et s'acheter un nouveau rouge à lèvres. Elles ne pensent pas à mal, mais nous nous inquiétons pour elles.

— Bien sûr. Si je les vois, je vous appelle. Vous avez une carte de visite ?

— Nous sommes presque sûrs qu'elles sont ici.

— Nan. C'est la seule porte qui ouvre sur l'extérieur, et je n'ai pas bougé de mon poste.

— Je comprends. Mais peut-être pourrions-nous jeter un coup d'œil...

Il y eut un raclement de chaise, et je visualisai le gardien trapu en train de se lever.

— Vous êtes dans une usine, ici, messieurs dames. Avez-vous la moindre idée du nombre de règles de sécurité que j'enfreindraisi si je vous laissais fouiner ?

— Nous allons mettre des casques et des lunettes de protection.

— Ce bâtiment n'est pas ouvert au public. Vous ne pouvez pas entrer sans avoir pris rendez-vous, et sans escorte.

— Pourrions-nous parler au responsable de l'usine, alors ?

— Il est sorti. En réunion. Toute la journée. Je vous l'ai dit, personne n'est passé. Vos filles ne sont pas ici. Mais si vous voulez vérifier, pas de problème. Revenez avec la police, et vous pourrez entrer.

— Nous préférierions laisser la police en dehors de ça.

— Ça ne sera pas possible, parce que c'est le seul moyen pour que je vous laisse passer.

Une fois que le gardien les eut fait partir, je restai cachée avec Tori en attendant la nuit. Chacune s'installa dans un coin, assez loin de l'autre pour nous donner une bonne raison de ne pas discuter. Cela ne me posa tout d'abord aucun problème. *Comme si Tori et moi avions des choses à nous dire.* Mais au bout d'un moment, même se chamailler aurait été préférable à cette attente silencieuse, sans rien d'autre à faire que réfléchir. Et pleurer. Ce que je fis beaucoup, aussi discrètement que possible. J'avais sorti l'enveloppe tant de fois qu'elle était couverte de larmes. Je voulais l'ouvrir, mais j'avais peur que l'explication qu'elle contenait ne suffise pas, qu'elle ne puisse pas suffire, alors que j'en avais terriblement besoin.

Je finis par ne plus tenir. Je la déchirai. À l'intérieur se trouvait de l'argent, mais je le fourrai dans ma poche sans le compter, et je dépliai la lettre.

Tante Lauren commençait par expliquer comment marchait la nécromancie. Dans les familles nécromanciennes, tout le monde ne voyait pas forcément les fantômes. La plupart ne possédaient pas ce don. Tante Lauren ne les voyait pas. Ma mère non plus, ni ses parents. Mais mon oncle, oui. Le frère jumeau de ma mère, Ben... Je n'avais jamais su qu'elle avait eu un frère jumeau. Tante Lauren avait écrit :

« Ben est mort longtemps avant ta naissance. Ta mère t'aurait montré des photos, mais tu étais trop petite pour comprendre. Après sa disparition... je ne voyais pas l'intérêt de t'en parler. Il a commencé à voir des fantômes quand il était un peu plus âgé que tu ne

l'es aujourd'hui. Il est parti à l'université avec ta mère, mais c'était trop pour lui. Il est rentré à la maison. Ta mère voulait tout arrêter et revenir aussi, pour le surveiller. Il a insisté pour qu'elle reste à la fac. Je lui ai dit que je veillerais sur lui, mais je ne comprenais pas vraiment ce qu'il traversait. Il est mort à dix-neuf ans des suites d'une chute. Nous n'avons jamais su s'il avait sauté, ou s'il fuyait des fantômes. »

Cela avait-il une importance ? Ses pouvoirs l'avaient tué, peu importait le contexte. Je me répétais toujours que les fantômes ne pouvaient pas me faire de mal, mais au fond de moi, je sentais que ce n'était pas vrai, et c'en était la preuve. Ce n'est pas parce qu'ils ne pouvaient pas tendre le bras et pousser quelqu'un du haut d'un toit qu'ils ne pouvaient pas le tuer.

« Ta mère avait commencé à chercher de l'aide pour Ben avant sa mort. Notre famille avait quelques contacts dans le milieu des nécromanciens, et quelqu'un a fini par lui donner les coordonnées du groupe Edison. Mais Ben est tombé du toit un mois avant qu'elle reçoive le message. J'ai pris contact avec eux plus tard, au début de mes études de médecine. Si c'étaient des scientifiques, ils devaient avoir besoin de médecins. Et si je pouvais aider des gens comme Ben, je voulais le faire. Ta mère n'était pas impliquée. Pas à l'époque. Ça n'est venu que lorsqu'elle a voulu avoir un enfant. »

Elle avait prévu d'avoir des enfants, même après ce qui était arrivé à son frère ?

Et comme pour répondre à mes questions, tante Lauren continuait :

« Il faut que tu comprennes, Chloé, que c'est comme n'importe quelle anomalie génétique. C'est un risque que nous acceptons de prendre. Si nous avons une fille et qu'elle a le pouvoir, alors nous nous en occuperons. Mais ta mère ne voulait pas courir ce risque. Pas après Ben. Elle voulait adopter, mais ce n'était pas une option possible avec ton père. Il avait... vécu certaines choses. Les agences ne le considéraient pas comme un parent apte. Ta mère était très malheureuse. Elle voulait tant avoir des enfants. Elle étudia d'autres solutions, mais elles coûtaient toutes très cher, et à cette époque, tes parents vivaient dans un taudis infesté de rats, en centre-ville. Chaque centime qu'ils gagnaient était investi dans la nouvelle entreprise de ton père. C'est à ce moment-là que je lui ai parlé du groupe Edison. Une équipe avait isolé les gènes qui conféraient leurs pouvoirs aux nécromanciens. En faisant des analyses au porteur potentiel de ce code génétique et au parent humain proposé, nous pouvions déterminer la probabilité que l'enfant né de cette union soit un nécromancien. Jenny était très enthousiaste. Elle se soumit à toutes les analyses requises, ainsi que ton père... et il était presque certain que leurs enfants naîtraient nécromanciens. J'ai tenté de la convaincre d'envisager d'autres options, peut-être l'insémination artificielle avec un autre père biologique. Mais elle était si fatiguée et tellement abattue qu'elle n'avait tout simplement pas la force de considérer d'autres possibilités. Et elle s'imaginait que j'essayais de m'interposer entre elle et ton père, parce que j'avais dit clairement que je ne pensais pas qu'il était bien pour elle. Nous ne nous sommes plus parlé pendant presque un an. Et puis, je l'ai appelée pour lui annoncer une incroyable nouvelle. Une découverte capitale du laboratoire. Nous ne pouvions pas lui garantir un enfant qui ne serait pas un nécromancien, mais nous pouvions éliminer les dangers qui avaient tué notre frère. Elle pourrait avoir un enfant qui serait capable de parler aux morts selon ses propres conditions. »

Mais les choses ne s'étaient pas déroulées comme prévu, je le savais. Quand j'avais commencé à voir des fantômes si brusquement, tante Lauren ne s'était pas affolée. Je ne faisais pas partie des cas pour qui l'expérience n'avait pas fonctionné, j'avais juste besoin de temps pour m'habituer à mes nouveaux pouvoirs. Le groupe Edison avait quand même insisté pour que j'aille à Lyle House, et elle avait donné son accord, s'attendant toujours qu'ils découvrent que j'allais très bien, à la suite de quoi j'aurais pu apprendre la vérité.

Elle avait continué à y croire jusqu'à ce qu'elle apprenne que j'avais réveillé des zombies à Lyle House. Malgré tout, elle s'était dit que ce n'était pas grave, qu'on parviendrait à gérer la situation. Le groupe avait promis que quoi qu'il arrive, ils ne me tueraient pas. Une nécromancienne n'était pas dangereuse, l'avaient-ils rassurée, et il n'y avait pas de raison de me supprimer.

Inquiète malgré tout, elle avait commencé à chercher des réponses, tout comme je l'avais fait moi-même, et elle était arrivée aux mêmes conclusions que moi, c'est-à-dire qu'ils lui avaient menti. À propos de beaucoup de choses, disait-elle sans donner plus de détails.

« C'est ça qui a tout changé pour moi, Chloé. Je sais que c'est horrible d'admettre que j'ai reconnu mes erreurs seulement lorsque la vie de ma propre nièce a été menacée. Jusque-là, j'avais pris ce que je pensais être les bonnes décisions, dans l'intérêt général, etc. Mais en agissant ainsi, j'avais oublié mon serment de médecin, "d'abord, ne pas nuire". J'ai nui, j'ai fait du mal et je suis sûre que j'en paierai le prix, mais je ne te laisserai pas le payer toi aussi. C'est pour cette raison qu'il fallait que je te sorte de là. »

Trois derniers paragraphes. Dans le premier, elle écrivait que si je lisais cette lettre, c'est qu'elle n'avait pas pu s'enfuir avec moi. Si je décidais de partir sans elle, elle comprendrait. Si elle s'était fait tuer, c'était le prix à payer. Et si elle s'était fait prendre par le groupe Edison, je ne devais pas retourner la chercher. Je devais continuer ma route et retrouver Simon et son père, Kit. Elle ne savait pas du tout ce qui lui était arrivé. Elle avait cherché dans les archives du groupe Edison et elle était persuadée qu'ils n'étaient pas impliqués dans sa disparition, mais c'est tout ce qu'elle indiquait.

Elle me disait aussi de veiller à bien porter mon collier, tout le temps. Je me souvins qu'elle me l'avait rendu très rapidement quand j'étais arrivée à Lyle House sans l'avoir sur moi. Sa lettre ne précisait rien de plus, seulement qu'il était censé éloigner les fantômes. Mais ça ne marchait pas ; ou alors peut-être que si je le perdais, je verrais beaucoup plus de fantômes et mes pouvoirs se déchaîneraient de manière incontrôlée.

Le passage suivant parlait de mon père. Il n'était au courant de rien, même pas que j'étais une nécromancienne. Si je réussissais à m'échapper et pas elle, je devais rester loin de lui.

Puis venait le dernier paragraphe. Trois phrases de plus :

« Elle voulait tant avoir un enfant, Chloé. Et tu es aussi merveilleuse qu'elle se l'imaginait. Tu étais la prunelle de ses yeux. »

Des larmes me brûlèrent les paupières, et je sentis resurgir cette ancienne douleur qui n'avait jamais vraiment disparu. Légèrement tremblante, je pris une profonde inspiration, pliai la lettre et la remis dans ma poche arrière.

Nous étions dans la pièce depuis plus d'une heure quand Liz arriva en trombe pour m'annoncer la nouvelle.

— Elle n'est pas morte. Ta tante. Elle va bien.

À lire l'excitation sur son visage, on aurait pu croire que Liz venait d'apprendre que c'était sa propre tante qui avait survécu. Le fait que tante Lauren fasse partie du groupe qui l'avait assassinée lui importait peu ; ce qui lui importait en revanche, c'était que cette nouvelle me reconforte. En voyant comme elle rayonnait, je me rendis compte que malgré tous mes efforts, je ne pourrais jamais être aussi altruiste que Liz.

Une nouvelle inquiétude vint couper court à mon soulagement. Qu'allaient-ils faire à tante Lauren à présent qu'elle nous avait aidé à nous échapper ? Qu'elle les avait trahis ? Ces réflexions m'amènèrent à penser à une autre trahison : celle de Rae.

Je lui avais fait confiance. Je m'étais portée garante d'elle auprès des garçons et les avais persuadés de la laisser venir avec nous, et elle nous avait dénoncés.

C'était elle qui avait soutenu que les garçons ne reviendraient pas. C'était elle qui avait suggéré d'aller voir tante Lauren, elle qui m'avait convaincue quand j'avais eu des doutes.

Je me rappelai la nuit où nous étions partis, quand nous étions allongées dans nos lits à essayer de dormir. Elle était si contente d'avoir des pouvoirs, et ne s'inquiétait pas le moins du monde de ce qui nous attendait. Je comprenais à présent pourquoi.

Tante Lauren m'avait dit que Rae pensait sincèrement me venir en aide. La trahison était une preuve d'amour, et elle croyait devoir me forcer à revenir sur le chemin qui avait été choisi pour moi. Elle était certaine d'avoir raison, et pensait que j'étais trop têtue pour le voir.

Ma tante et elle étaient toutes les deux prisonnières du groupe Edison. Une fois son nouvel enthousiasme dissipé, Rae prendrait conscience des failles et les creuserait jusqu'à ce qu'elle apprenne la vérité. J'espérais tout de même qu'elle ne le ferait pas. Je priai pour qu'elle et ma tante tiennent bon et fassent tout ce que le groupe Edison demanderait, jusqu'à ce que je puisse revenir. Eh oui ! je reviendrais.

Liz finit par réapparaître pour me dire que le docteur Davidoff et son équipe avaient abandonné, partant du principe que Tori et moi nous étions faufilees par la grande grille et avions déguerpi depuis longtemps. Ils avaient posté un garde sur place, qui surveillait depuis sa cachette au cas où la piste que j'avais laissée amènerait Derek jusqu'ici.

À 17 heures, un coup de sifflet annonça la fin de la journée. À 17 h 30, le bâtiment était vide. Nous attendîmes encore. Dix-huit heures passées, puis 19 heures...

— Il doit faire nuit dehors, maintenant, chuchota Tori en rampant jusqu'à moi.

— C'est le crépuscule, pas la nuit. On va attendre encore une heure.

À 20 heures, nous sortîmes.

Chapitre 14

Nous contournâmes furtivement le gardien, qui était occupé à lire *Playboy* dans la cantine. Liz resta avec lui pour s'assurer qu'il ne nous entendait pas. Il n'y eut aucun problème.

Par un heureux hasard, Tori et moi nous étions habillées avec des vêtements sombres ce matin-là : elle portait un jogging bleu marine et une veste en cuir, et moi un jean et un tee-shirt vert à manches longues. J'aurais tout de même aimé avoir quelque chose d'autre qu'un maigre coupe-vent. À présent que le soleil s'était couché, il faisait un froid glacial, accentué par une bise qui devait venir tout droit du Canada, de l'autre côté du fleuve.

Une fois à l'intérieur de l'entrepôt, nous n'aurions plus à nous soucier du vent. Parvenir jusque-là, cependant, nous prit une éternité. Liz avait du mal à repérer le gardien du groupe Edison, et nous dûmes prendre le chemin le plus long en courant d'une cachette à l'autre pour arriver au vrai point de rendez-vous, l'entrepôt où Rae et moi avions attendu Derek et Simon.

Tout comme la nuit précédente, la porte du hangar était fermée, mais pas à clé. À moins de connaître un bon marché noir de boîtes en carton, caisses en bois et palettes, il n'y avait rien à voler. Tout ce capharnaüm sans valeur rendait l'endroit parfait pour se cacher... et impliquait qu'il y avait un millier de cachettes où les garçons avaient pu laisser un mot.

Après quelques minutes à me cogner dans le noir, j'abandonnai.

— On va devoir attendre demain matin, signalai-je.

Pas de réponse. Je cherchai Tori en plissant les yeux.

— C'est mon arrêt.

Sa voix provenait de quelque part sur ma gauche.

— Mmmh ?

— C'est là que je m'arrête, poursuivit-elle d'une voix étrangement monotone, comme si elle était trop fatiguée pour rendre les mots incisifs. Mes aventures ont été marrantes, mais ça s'arrête ici.

— Tiens encore le coup jusqu'à demain. S'il n'y a pas de mot, on avisera.

— Et s'il y a un mot ? Je voulais faire partie de ton plan d'évasion, Chloé, pas de ta croisade pour retrouver le père de Simon.

— M-mais il v-va...

— Il va tous nous sauver ? dit-elle en parvenant à rendre son ton sarcastique. Nous délivrer des scientifiques fous, nous guérir, et nous emmener au pays des bonbons et des

licornes ?

Ma voix se fit plus dure.

— Le trouver ne résoudra peut-être rien, mais là, tout de suite, on manque un peu d'options. Qu'est-ce que tu pourrais faire d'autre ? Retourner voir le groupe Edison et leur dire que tu es désolée, que tu t'es trompée ?

— Je fais ce que je prévoyais de faire depuis le début. On avait besoin l'une de l'autre pour s'échapper. Mais c'est tout ce que j'attendais de toi. Je t'aiderais bien à trouver le mot, mais je ne veux pas rester ici jusqu'à demain matin pour ça. Je rentre chez moi, retrouver mon père.

Je ne pus rien répondre, par peur de lui dire quelque chose que j'allais regretter, comme de demander si elle parlait de son père adoptif ou biologique. Savait-elle qu'il y avait une différence ? J'en doutais.

— Et donc, ton père... il est humain ?

— Bien sûr. Il n'est au courant de rien. Mais je vais lui raconter.

— Tu crois vraiment que c'est une bonne idée ?

— C'est mon père, dit-elle d'un ton brusque. Quand il apprendra ce qu'a fait ma mère... Tout va bien se passer. Mon père et moi, on s'entend très bien. Mieux que lui et ma mère. Ils ne se parlent presque pas. Je suis sûre qu'ils restent ensemble seulement pour leurs enfants.

— Peut-être que tu devrais attendre un jour ou deux pour voir ce qui se passe.

Elle se mit à rire.

— Et rejoindre votre club de super-héros ? Désolée, mais je suis allergique au Lycra. (Elle se détourna et s'éloigna en traînant les pieds.) Dis au revoir à Liz de ma part.

— Attends ! dis-je en enlevant ma chaussure. Prends un peu d'argent.

— Garde-le. Je n'ai pas l'intention d'avoir un jour l'occasion de te rembourser.

— Ce n'est pas grave. Prends...

— Garde ton argent, Chloé. Tu en auras plus besoin que moi.

Elle fit quelques pas, puis s'arrêta. Elle resta immobile un instant, puis dit à voix basse :

— Tu pourrais venir avec moi.

— Il faut que j'apporte son insuline à Simon.

— Bon. Tant pis.

Je guettais un « au revoir », mais n'entendis que le bruit de ses baskets sur le sol de béton, puis le grincement de la porte qu'elle referma derrière elle.

Lorsque Liz revint de sa ronde, elle dit qu'elle avait vu Tori s'en aller. Je lui expliquai ce qui s'était passé, puis me préparai à me faire sermonner. Pourquoi l'avais-je laissé partir ? Pourquoi ne l'avais-je pas rattrapée ? Mais Liz se contenta de dire : « J'imagine qu'elle était pressée de partir », et ce fut tout.

Personne ne parla pendant un moment, puis Liz brisa le silence.

— Je suis désolée de ne pas t'avoir crue. Quand tu as dit que j'étais morte.

— Je m'y suis mal prise. J'aurais dû faire en sorte que ce soit plus facile pour toi.

— Je ne crois pas que ç'aurait été possible.

Nous restâmes assises l'une à côté de l'autre dans l'obscurité, sur un morceau de carton que j'avais installé. J'avais le dos appuyé contre une caisse. J'en avais empilé plusieurs autour de moi, comme un enfant qui aurait construit un château fort. Une petite forteresse, sombre et froide.

— Pourquoi est-ce qu'ils m'ont tuée ? demanda Liz.

Je lui parlai de l'expérience, de la manipulation génétique et de ce que disait le dossier à propos de notre suppression au cas où nous ne pouvions être réhabilités.

— Mais j'aurais très bien pu l'être, dit-elle. Si seulement ils m'avaient expliqué ce qui se passait, je ne me serais pas mise à flipper sur les *poltergeists*. J'aurais suivi des cours, pris des médicaments, j'aurais fait ce qu'ils voulaient.

— Je sais.

— Alors pourquoi ? pourquoi ?

La seule réponse que j'envisageais, c'était que nous n'avions pas d'importance à leurs yeux. Nous étions les sujets d'une expérience. Ils avaient essayé la réhabilitation parce que nous n'étions pas des animaux, mais Lyle House n'avait été qu'un effort symbolique pour se prouver à eux-mêmes qu'ils avaient au moins tenté de nous sauver.

Ils prétendaient nous tuer parce que nous étions dangereux. Je n'y croyais pas. Je n'étais pas dangereuse. Brady non plus. Liz et Derek l'étaient peut-être, mais ils n'étaient pas des monstres. Derek avait accepté de rester à Lyle House pour éviter de faire du mal à quelqu'un.

Ils s'étaient pris pour Dieu et avaient échoué, et je crois qu'ils n'avaient pas réellement peur que nous blessions quelqu'un, mais plutôt que les autres surnaturels découvrent leurs agissements. Ils avaient donc éliminé leurs échecs, et n'avaient préservé que les réussites.

C'était ce que je pensais ; mais je ne répondis que : « Je ne sais pas », et restai silencieuse un moment de plus.

Puis je repris la parole.

— Merci. Pour tout ce que tu as fait. Sans toi, Tori et moi n'aurions jamais réussi à nous échapper. Je voudrais t'aider en retour, t'aider à traverser.

— À traverser ?

— À passer de l'autre côté. Là où les fantômes sont censés aller. Dans l'au-delà.

— Oh !

— Je ne sais pas exactement pourquoi tu n'es pas partie. Est-ce que tu as... vu quelque chose ? Une lumière, peut-être ?

Elle eut un petit rire.

— Je crois que ça, c'est seulement dans les films, Chloé.

— Mais parfois, tu disparais. Où est-ce que tu vas ?

— Je ne sais pas trop. Je vois toujours tout ce qui se passe ici, mais toi, tu ne me vois pas. C'est comme être de l'autre côté d'un champ de force, où je peux voir des... d'autres fantômes, j'imagine, mais ils ne font que passer, on dirait.

— D'où viennent-ils ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne leur parle pas. Je pensais qu'ils étaient peut-être d'autres esprits de chamans,

mais je... (Elle baissa les yeux.) Je n'ai pas voulu poser la question. Au cas où la réponse aurait été « non ».

— Tu ne peux pas leur demander maintenant ? Et savoir où tu es censée être ?

— Non, ça ira.

— Mais...

— Non. Pas tout de suite, d'accord ?

— D'accord.

— Quand tu retrouveras Simon et Derek, je m'en irai pendant un moment. Je voudrais rendre visite à ma mamie pour voir comment elle va, et à mon frère, peut-être à des amis, à mon lycée. Je sais qu'ils ne peuvent pas me voir. Mais moi, j'aimerais les regarder.

Je hochai la tête.

Liz voulait que je dorme. Je fermai les yeux pour lui faire plaisir, mais il n'y avait aucune chance que je m'assoupisse. J'avais trop froid, trop faim.

Quand elle sortit pour faire une ronde, je m'étirai et changeai de position. Je sentais le béton glacé à travers mon tapis de carton. J'étais en train de ramper pour aller chercher des épaisseurs supplémentaires quand Liz réapparut.

— Tu es réveillée, tant mieux.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il y a quelqu'un qui vient ?

— Non, c'est Tori. Elle est devant l'entrepôt. Elle reste assise là.

Je trouvai Tori accroupie entre le bâtiment et une benne, le regard rivé sur le métal rouillé. Elle ne cillait même pas.

— Tori ?

Je dus lui toucher l'épaule pour qu'elle lève les yeux sur moi.

— Viens à l'intérieur, lui dis-je.

Elle me suivit sans un mot. Je lui montrai le coin que je m'étais aménagé et elle reprit son étrange position accroupie.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lui demandai-je.

Elle mit un moment à répondre.

— J'ai appelé mon père. Je lui ai tout raconté. Il m'a dit de rester où j'étais, et qu'il allait venir me chercher.

— Et tu as changé d'avis. Ce n'est pas grave, on va...

— Je suis allée de l'autre côté de la rue pour l'attendre, poursuivit-elle comme si elle ne m'avait pas entendue. Je me suis cachée dans une ruelle, pour que personne ne me voie jusqu'à ce qu'il arrive. La voiture s'est arrêtée le long du trottoir, et j'ai voulu avancer et... je n'ai pas pu. Je me suis répété que c'était idiot, que j'étais restée avec toi trop longtemps et que ça me rendait parano, mais j'avais besoin de le voir d'abord, pour être sûre. C'était sa voiture, la voiture de mon père. Elle s'est garée juste à l'endroit où j'avais dit que je l'attendrais. Elle est restée là. Les vitres étaient remontées et je ne voyais pas à travers. Puis une porte s'est ouverte, et... (Sa voix baissa d'un ton.)... c'était ma mère.

— Elle a dû intercepter ton appel, dis-je. Peut-être qu'ils ont échangé leur voiture. Ou alors elle a pris la sienne en premier en sachant que tu l'attendrais. Il devait arriver lui aussi, dans la voiture de ta mère, et...

— Je me suis cachée et j'ai rappelé à la maison, en PCV. Mon père a répondu, et j'ai

raccroché.

— Je suis désolée.

Encore un silence.

— Tu ne vas même pas me dire « je t'avais prévenue » ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que non.

Elle secoua la tête.

— Tu es trop gentille, Chloé. Et ce n'est pas un compliment. Il y a gentille, et trop gentille. Enfin bref, me revoilà. (Elle plongea sa main dans sa poche et en ressortit quelque chose.) Avec de la nourriture.

Elle me tendit une barre de Snickers.

— Merci. Je croyais que tu n'avais pas d'argent.

— Non, je n'en ai pas. Aux frais de la princesse.

Elle s'installa un peu mieux sur le morceau de carton, et ses baskets crissèrent sur le sol de béton.

— J'ai vu mes amis voler plein de fois. Mais je n'avais jamais essayé. Tu sais pourquoi ? (Elle n'attendit pas ma réponse.) Parce que j'avais peur de me faire prendre. Pas par le magasin, ni par les flics. Je me fichais d'eux. Tout ce qu'ils font, c'est te sermonner et te demander de rembourser. J'avais peur que ma mère l'apprenne. Peur de la décevoir.

Elle ouvrit l'emballage de la barre chocolatée dans un froissement de plastique, et en cassa un bout.

— Ce n'est plus vraiment un problème maintenant, pas vrai ?

Elle enfourna le morceau dans sa bouche.

Chapitre 15

Une fois que j'eus quelque chose dans le ventre, même si ce n'était qu'une barre chocolatée, l'épuisement me gagna. Je ne dormais pas depuis longtemps quand les rêves commencèrent : dans mon cauchemar, je ne rejoignais jamais les garçons, Mme Enright tuait tante Lauren, Tori me laissait pieds et poings liés pour que le groupe Edison me retrouve...

Des voix me réveillèrent. Je me levai d'un bond, le souffle court, et fouillai l'obscurité des yeux à la recherche d'hommes armés.

À côté de moi, Tori ronflait.

— Liz ? appelai-je à voix basse.

Pas de réponse. Elle devait être sortie pour monter la garde.

Un moment passa, et je décidai que j'avais rêvé les voix. Soudain, le bruit revint : un « psst-psst-psst », trop faible pour que je puisse discerner les mots. Je tendis l'oreille pour mieux entendre mais je ne pus distinguer que ce chuchotement qui ressemblait à un frémissement de papier. Je clignai furieusement des yeux. L'obscurité infinie se transforma en un paysage de rochers noirs et déchiquetés, formé par les boîtes et les caisses. Seul un pâle rayon de lune parvenait à traverser l'épaisse couche de crasse qui couvrait les fenêtres.

Je sentis une odeur musquée, animale. Des rats ? Je frissonnai.

J'entendis de nouveau le chuchotement. Un bruissement parcheminé, comme le vent dans les feuilles mortes. Peut-être s'agissait-il de cela.

Des feuilles mortes en avril ? Alors que l'arbre le plus proche est à des dizaines de mètres ?

Non, cela ressemblait à un fantôme. Comme dans la version film d'horreur, où l'on n'entend qu'un chuchotement incompréhensible qui nous donne des frissons dans le dos et nous fait comprendre qu'il y a quelque chose qui rôde tout près...

Je me secouai, me levai et étirai mes jambes. Je frottai mes chaussures contre le carton en faisant un peu plus de bruit que nécessaire, dans l'espoir d'extraire Tori de son sommeil. Aucune réaction.

Je soufflai fortement en gonflant les joues. Je m'en étais bien sortie jusque-là, j'avais affronté mes angoisses et j'étais passée à l'action. Ce n'était pas le moment de pratiquer la politique de l'autruche. Si mes pouvoirs étaient anormalement puissants...

Incontrôlables...

Non, pas incontrôlables. Mon père aurait dit que tout peut être maîtrisé si on a assez

de volonté et qu'on est motivé pour apprendre.

Le bruissement semblait provenir de la pièce d'à côté. J'avançai avec précaution dans le labyrinthe de boîtes et de caisses. J'eus beau faire attention, je ne cessai de me cogner les genoux dedans et chaque écho me faisait tressaillir.

À chaque pas que je faisais, le bruit semblait s'éloigner un peu plus. J'étais arrivée de l'autre côté de l'entrepôt, quand je compris qu'il s'éloignait réellement. Un fantôme me tendait un piège.

Je m'arrêtai net et scrutai l'obscurité, les cheveux hérissés sur la tête. Les caisses se dessinaient dans toutes les directions. Les chuchotements tourbillonnaient autour de moi. Je perdis l'équilibre et m'écroulai sur un tas de caisses. Un morceau de bois se planta dans la paume de ma main.

Je pris une profonde respiration, et demandai :

— V-vous v-voulez me parler ?

Les chuchotements s'arrêtèrent. J'attendis.

— Non ? Très bien, alors je retourne...

Un gloussement retentit derrière moi. Je fis volte-face en me cognant de nouveau dans les caisses et la poussière me vola dans la bouche, le nez, les yeux. Je tapai des pieds, et le gloussement se transforma en ricanement.

Je voyais assez clair pour savoir qu'aucune personne vivante n'était rattachée à ce rire.

Je revins furieusement sur mes pas.

Les chuchotements me suivirent ; ils s'intensifièrent près de mon oreille jusqu'à devenir un grognement guttural qui me donna la chair de poule.

Je me souvins de ce qu'avait dit le fantôme du nécromancien à Lyle House : il m'avait suivie depuis l'hôpital, où il s'était occupé de fantômes qui harcelaient les malades mentaux. J'imagine que pour un vieux sadique coincé dans les limbes pendant des années, hanter les malades (ou les jeunes nécromanciens) devait s'apparenter à un passe-temps amusant.

Le grognement se changea en une étrange mélodie funèbre, comme la lamentation des âmes de défunts martyrs.

Je me tournai en direction du bruit.

— Vous vous amusez bien ? Eh bien, devinez quoi ? Si ça continue, vous allez découvrir que je suis bien plus puissante que vous croyez. Je vais vous faire sortir de là, que vous vouliez vous montrer ou non.

Mon élocution était parfaite, ma voix assurée et régulière, mais le fantôme étouffa simplement un rire railleur, puis reprit sa mélodie.

Je tâtonnai jusqu'à une caisse, essuyai la poussière et m'assis.

— Dernière chance, ou je vous fais venir.

Il y eut deux secondes de silence, puis les gémissements reprirent juste dans mon oreille. Je manquai de tomber de ma chaise de fortune. Le fantôme ricana. Je fermai les yeux et commençai l'invocation, en faisant attention d'aller doucement au cas où sa dépouille se trouverait tout près. J'aurais peut-être éprouvé une certaine satisfaction à le réincarner dans sa carcasse décomposée, mais je l'aurais regretté plus tard.

Les gémissements cessèrent. Il y eut un grognement de surprise ; je souris et

augmentai un tout petit peu la puissance.

La silhouette commença à se matérialiser : un type courtaud et potelé, assez vieux pour être mon grand-père. Il se tordait et se contorsionnait comme s'il était pris dans une camisole de force. Je tirai un peu plus...

Un bruit sourd près de moi me fit sursauter.

— Liz ? appelai-je. Tori ?

Le fantôme grogna.

— Laisse-moi partir, espèce de petite...

Un autre bruit sourd couvrit les injures qu'il me lança, du moins en partie. Puis vint un drôle de petit son.

— Laisse-moi partir, sinon je...

Je fermai les yeux et donnai mentalement un grand coup au fantôme. Il réprima un cri et fut projeté en arrière à travers le mur, comme s'il avait été éjecté de la cabine pressurisée d'un vaisseau spatial. J'attendis de voir s'il allait revenir, mais il ne réapparut pas. Je l'avais renvoyé de l'autre côté, là où vivaient les fantômes. Très bien.

J'entendis un autre bruit sourd. J'oubliai le fantôme et me remis debout tant bien que mal. Je contournai furtivement un tas de caisses et tendis l'oreille. Silence.

— Tori ? chuchotai-je. Liz ?

Hum, si ce ne sont pas elles, les appeler par leur nom n'est peut-être pas une si bonne idée.

J'avançai doucement le long des caisses jusqu'à atteindre un dégagement. J'aperçus le pâle rectangle d'une fenêtre. La crasse semblait avoir été essuyée, comme si quelqu'un s'était frotté contre la vitre sans faire attention.

Le crissement recommença. Puis je fus frappée par l'odeur musquée, comme dans l'autre pièce, mais beaucoup plus puissante. Le petit bruit reprit, comme de minuscules griffes sur du béton.

Des rats.

Je reculai et vis la fenêtre s'assombrir. Il y eut un coup sourd. Je levai la tête, trop tard pour voir ce que c'était. Est-ce que quelqu'un jetait des pierres contre la vitre ? Peut-être les garçons, qui essayaient d'attirer mon attention.

Je me dépêchai d'avancer en oubliant les rats jusqu'à ce que je voie une masse sombre et indistincte sur le sol, qui bougeait lentement comme si elle traînait quelque chose. Ce devait être ce que je sentais : un animal mort que le rat emportait dans son trou.

Soudain, quelque chose frôla le sommet de ma tête. Je laissai échapper un cri et me plaquai les mains sur la bouche. Une ombre vola et vint frapper la fenêtre dans un bruit sourd, désormais familier. Elle tomba, et je distinguai des ailes fines et translucides. Une chauve-souris.

La forme noire battit des ailes sur le sol de béton en produisant une sorte de bruissement et de grattement. Les chauves-souris n'étaient-elles pas censées voler grâce à l'écholocation ? Elle n'aurait pas dû heurter la vitre en essayant de sortir.

À moins qu'elle soit enragée.

La chauve-souris prit de nouveau son envol. Elle s'éloigna en zigzaguant et en tanguant, comme si elle était encore étourdie. Elle monta vers le plafond, puis vira et se

dirigea droit sur moi.

Je reculai en trébuchant ; mon pied glissa et je tombai. Je me rattrapai avec mon bras blessé et sentis fuser la douleur dans un craquement. Je tentai de me relever, mais la chose sur laquelle j'avais glissé restait collée à ma chaussure et me fit encore dérapier.

C'était glissant et froid. Je l'ôtai de ma basket et le levai pour l'observer au clair de lune : j'avais entre les doigts une aile en décomposition. La chauve-souris que j'avais vue possédait toujours ses deux ailes ; il devait donc y en avoir une autre quelque part, morte.

Je jetai l'aile à travers la pièce et me frottai la main sur mon jean avec des gestes frénétiques. La chauve-souris me fondit de nouveau dessus ; je me baissai, mais mon pied glissa encore et je retombai. En heurtant le sol, je me retrouvai enveloppée d'une horrible odeur, si forte qu'elle me fit tousser. Puis j'aperçus la chauve-souris, à trente centimètres de moi, qui montrait les dents, de longues canines blanches qui contrastaient avec l'obscurité.

La couche de nuages s'éloigna et laissa entrer les rayons de lune dans la pièce. Je me rendis compte que je ne voyais pas des crocs, mais des bouts de crâne. La chauve-souris se décomposait, un de ses yeux se ratatinait et l'autre n'était qu'une orbite noire. Une grande partie de la peau avait disparu, et il n'en restait que des lambeaux pendants. La bête n'avait ni oreilles ni museau, seulement une excroissance osseuse. Celle-ci s'ouvrit, révélant deux rangées brillantes de minuscules dents pointues, et elle poussa un cri, un horrible glapissement.

Je reculai tant bien que mal, et mes hurlements se joignirent aux siens. La chose se traîna sur son aile repliée. C'était bien une chauve-souris... et je l'avais ramenée d'entre les morts.

J'avais les yeux rivés sur l'animal qui rampait vers moi, et j'oubliai l'autre jusqu'à ce qu'elle me vole dans la figure. Je la vis arriver, puis aperçus ses yeux enfoncés, ses oreilles sanguinolentes, et les os qui apparaissaient au milieu de la fourrure clairsemée. Une autre chauve-souris zombie.

Je me cognai de nouveau contre les caisses. Je levai les mains devant moi d'un seul geste, mais il était trop tard. Elle s'écrasa sur mon visage. Je me mis à hurler, à vraiment hurler alors que les ailes décomposées battaient contre ma peau. Le corps froid me frappa la joue. Les petites griffes s'accrochèrent à mes cheveux.

J'essayai de la chasser d'une tape. Elle tomba ; je plaquai mes mains sur ma bouche. Je sentis soudain quelque chose tirer ma chemise. Je baissai les yeux et vis la chauve-souris qui s'y agrippait.

Son pelage n'était pas du tout clairsemé. Ce que j'avais pris pour des bouts d'os était en fait des asticots qui se tortillaient.

J'écrasai une main sur ma bouche pour réprimer mes hurlements. De l'autre, je lui donnai des coups, mais elle restait accrochée. Ses dents s'ouvraient et se fermaient, et sa tête tournait dans tous les sens comme si elle essayait de me voir.

— Chloé ? Chloé !

Liz fonça à travers le mur extérieur. Elle s'arrêta net, les yeux écarquillés.

— Oh mon Dieu ! Mon Dieu !

— Enl-lève-l-la. S-s'il te plaît.

Je me retournai en m'efforçant toujours de faire partir la chauve-souris. À cet instant, j'entendis un craquement répugnant : j'avais marché sur l'autre. Je fis un bond, et celle qui était accrochée à moi tomba. Liz poussa une caisse qui se trouvait au-dessus d'une pile et la jeta sur la bête ; le fracas couvrit l'horrible craquement d'os écrasés.

— J-j-j...

— Tout va bien, dit-elle en s'approchant de moi. Elle est morte.

— N-n-non. Elle...

Liz s'arrêta. Elle baissa les yeux : la chauve-souris sur laquelle j'avais marché leva faiblement une aile, puis la laissa retomber. Elle remua et les griffes raclèrent le béton.

Liz se précipita sur une caisse.

— Je vais mettre fin à sa souffrance.

— Non, fis-je en levant la main. Ça ne marchera pas. Elle est déjà morte.

— Mais non, elle n'est pas morte. Elle est...

Liz se pencha pour regarder de plus près et s'aperçut enfin de l'état de décomposition. Elle recula en trébuchant.

— Oh ! oh ! dit-elle. Elle est... elle est...

— Morte. Je l'ai ressuscitée.

Elle me regarda. Et son expression... Elle tenta de la dissimuler, mais je n'oublierai jamais ce que j'ai lu sur son visage : le choc, l'horreur, la répulsion.

— Tu..., commença-t-elle. Tu peux... ?

— C'était un accident. Il y avait un fantôme qui me harcelait. J-je l'ai invoqué et j'ai dû le ressusciter par accident.

L'aile de la chauve-souris remua de nouveau. Je me baissai près d'elle. J'essayai de ne pas la regarder, mais je ne pus m'empêcher de voir le petit corps écrabouillé sur le sol et les os qui en sortaient. Elle continuait à bouger, s'efforçant de se redresser ; ses pattes griffaient le béton et elle levait sa tête fracassée...

Je fermai les yeux et me concentrai pour libérer son esprit. Au bout de quelques minutes, le grattement cessa. J'ouvris les yeux : la chauve-souris était immobile.

— C'était quoi, alors ? Un zombie ? demanda Liz en tâchant de paraître calme, mais sa voix se brisa.

— Quelque chose dans le genre.

— Tu... tu peux ressusciter les morts ?

Je contemplai l'animal écrasé.

— Je n'appellerais pas ça ressusciter.

— Et les gens ? Tu peux aussi... (elle déglutit) faire ça ?

Je hochai la tête.

— Alors c'est ça dont parlait la mère de Tori. Tu as créé des zombies à Lyle House.

— Par accident.

Des pouvoirs incontrôlables...

Liz continua :

— Donc c'est... comme dans les films ? Ils sont vides, et ré... ré... comment on dit ?

— Ranimés.

Je n'allais pas lui révéler la vérité, à savoir que les nécromanciens ne ranimaient pas

un corps sans âme, mais qu'ils prenaient un fantôme, comme Liz, et le renvoyaient dans son corps décomposé.

Je me souvins de ce que le demi-démon m'avait expliqué : selon elle j'aurais presque pu ramener les âmes d'un millier de morts dans leur carcasse. Je ne l'avais pas crue. Mais à présent...

Ma bouche s'emplit de bile. J'eus un haut-le-cœur et me détournai pour cracher.

— Ça va aller, dit Liz en s'approchant de moi. Ce n'est pas ta faute.

Je regardai la boîte qu'elle avait fait tomber sur l'autre chauve-souris, pris une profonde inspiration et m'avançai jusqu'à elle. Quand je tendis le bras pour la déplacer, elle s'écria :

— Elle est morte. C'est obligé... (Elle se tut et reprit d'une petite voix tremblante :) Pas vrai ?

— Il faut que je vérifie.

Je soulevai la boîte.

Chapitre 16

La chauve-souris n'était pas morte. Elle était... je ne veux pas m'en souvenir. J'étais tellement stressée à ce moment-là que je n'arrivais pas à me concentrer, et libérer l'esprit de la chauve-souris prit... un certain temps. Mais j'y parvins. Et j'étais contente d'avoir vérifié. À présent je pouvais me détendre... enfin, c'est ce que je croyais.

— Tu devrais dormir, dit Liz, alors que j'étais allongée les yeux ouverts depuis presque une heure.

Je jetai un coup d'œil à Tori, mais elle ronflait toujours ; elle n'avait même pas remué depuis que j'étais revenue.

— Je ne suis pas fatiguée, répondis-je.

— Tu as besoin de te reposer. Je peux t'aider. J'aidais toujours ma mamie à dormir quand elle n'y arrivait pas.

Liz ne parlait jamais de ses parents, seulement de sa grand-mère, et je me rendis compte à quel point je savais peu de chose sur elle.

— Tu habitais avec ta mamie ?

Elle hocha la tête.

— La mère de ma mère. Je n'ai pas connu mon père. Mamie disait qu'il n'était pas resté.

Sachant qu'il était un démon, j'imaginai que c'était comme ça que les choses se passaient.

Liz resta silencieuse un moment, puis dit doucement :

— Je crois qu'elle s'est fait violer.

— Ta mère ?

— J'ai entendu des trucs. Des trucs que je n'étais pas censée entendre, quand mamie parlait à ses sœurs, ses amis, et plus tard à des assistantes sociales. Elle a dit que ma mère était déchaînée quand elle était jeune. Pas énormément, seulement elle fumait, buvait des bières, et séchait les cours. Et puis elle est tombée enceinte, et ça l'a rendue différente. Elle a vieilli. Elle est devenue aigrie. Les choses que j'ai entendues... je crois qu'elle s'est fait violer.

— C'est horrible.

Elle remonta les genoux sur sa poitrine et les serra dans ses bras.

— Je ne l'ai jamais dit à personne. Ce n'est pas le genre de choses qu'on peut partager. Les autres peuvent te regarder bizarrement, tu comprends ?

— Jamais je ne...

— Je sais. C'est pour ça que je te le dis, à toi. Enfin, pendant quelques années, tout allait bien. On habitait avec mamie, et elle s'occupait de moi pendant que ma mère travaillait. Et puis maman a eu cet accident.

Je sentis un froid dans mon ventre en pensant à ma propre mère, tuée par un chauffard dans une collision de voitures.

— Quel genre d'accident ?

— Les flics ont dit qu'elle était à une fête, qu'elle s'est saoulée, et qu'elle est tombée dans les escaliers. Elle s'est cogné violemment la tête, et quand elle est sortie de l'hôpital, on aurait dit quelqu'un d'autre. Elle ne pouvait plus travailler, et mamie l'a remplacée pendant qu'elle restait à la maison avec moi, mais parfois elle oubliait de me faire déjeuner, ou bien elle se fâchait et me frappait en répétant que tout était ma faute. Elle m'accusait d'être responsable de son malheur, j'imagine.

— Je suis sûre qu'elle ne...

— Qu'elle ne le pensait pas. Je sais. Après, elle se mettait à pleurer et elle me disait qu'elle était désolée, et elle m'achetait des bonbons. Plus tard, elle a eu mon petit frère, et puis elle a commencé à se droguer et à se faire arrêter pour vol. Mais elle n'est jamais allée en prison. Le tribunal l'envoyait toujours en hôpital psychiatrique. C'est pour ça qu'à Lyle House, j'avais tellement peur...

— De t'y faire envoyer aussi. J'aurais dû t'aider. Je...

— Tu as essayé. Ça n'aurait rien changé. Ils avaient déjà pris leur décision. (Elle se tut un instant.) Maman a tenté de m'avertir. Quelquefois, elle débarquait dans mon école, complètement défoncée, et elle racontait n'importe quoi à propos d'expériences et de pouvoirs magiques, et elle me disait que je devais me cacher avant qu'ils me trouvent. (Elle marqua une autre pause.) Je suppose qu'elle n'était pas si folle que ça finalement, hein ?

— Non. Elle essayait de te protéger.

Elle hocha la tête.

— Bon, ça suffit. Tu dois te reposer pour retrouver les garçons. Mamie disait toujours que j'étais douée pour aider les gens à s'endormir. Mieux que des somnifères. Tu sais pourquoi ?

— Pourquoi ?

Elle me fit un grand sourire.

— Parce que je peux parler pendant des heures. Alors voyons, de quoi est-ce que je pourrais parler pour que tu t'ennuies jusqu'à t'endormir ? Oh ! je sais. Les garçons. Les beaux gosses. Tu vois, j'ai une liste des dix plus beaux mecs du monde. En fait il y a deux listes, avec dix dans chacune, parce que j'avais besoin d'une pour les vrais mecs, ceux que je connais vraiment, et une autre pour rire, avec des acteurs ou des chanteurs. Ça ne veut pas dire qu'ils n'existent pas, parce que bien sûr ils existent...

Je finis par me laisser gagner par le sommeil et ne me réveillai qu'au vrombissement d'un camion qui me fit bondir.

La lumière entra à flots par les fenêtres. Je regardai ma montre : huit heures et demie. Aucun signe de Liz. Est-ce qu'elle était sortie faire une ronde ? Ou bien était-elle déjà partie ?

Tori dormait toujours à poings fermés et ronflait doucement.

Je lui secouai l'épaule.

— C'est le matin. Il faut qu'on cherche le mot.

Tori ouvrit les yeux, marmonna qu'il n'y avait sans doute aucun mot, que les garçons étaient partis depuis longtemps et qu'on était foutues. Un vrai rayon de soleil, cette chère Victoria.

Mais après avoir râlé parce qu'elle n'avait pas volé de bonbons à la menthe, de brosse à cheveux ni de petit déjeuner, elle finit par se lever pour m'aider.

Nous cherchions depuis environ une heure quand Tori déclara, assez fort pour que n'importe qui de l'autre côté des fenêtres puisse entendre :

— Les tagueurs dans cette ville ont vraiment trop de temps à tuer.

Je courus jusqu'à elle pour lui dire de se taire.

— Les tagueurs ?

Elle désigna d'un geste les tas de caisses autour de nous, et je compris de quoi elle parlait. Une caisse de chaque pile avait été recouverte de graffitis.

— Le magasin de mon père se fait taguer toutes les semaines, mais il n'a jamais rien eu de si sophistiqué.

Elle me montra une caisse presque cachée dans l'ombre. Les autres portaient des graffitis banals, des surnoms et des symboles ; mais celle-ci affichait un dessin au marqueur noir représentant un garçon avec une empreinte de patte sur la joue qui brandissait des griffes, pareil à Wolverine.

Je souris.

— Simon.

Tori m'interrogea du regard et j'ajoutai :

— C'est Simon.

— Heu, non. C'est un type avec une patte sur la figure.

— C'est Simon qui l'a dessiné. C'est un des personnages de sa BD.

— Je sais bien.

— Aide-moi à soulever la caisse.

Elle ne bougea pas.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Parce que le message... (Je hissai la caisse du haut toute seule)... se trouve dessous.

— Pourquoi mettrait-il... ?

Effectivement, un morceau de papier était plié sous la caisse. Nous tendîmes toutes les deux la main pour l'attraper. Je fus plus rapide.

Simon avait dessiné trois images. Dans le coin supérieur gauche, en guise d'adresse, se trouvait un fantôme. Au milieu, un grand croquis de Terminator, le personnage d'Arnold Schwarzenegger. Enfin, à la place de la signature, un éclair cerné de brouillard. À côté des dessins, quelqu'un avait griffonné en caractères de deux centimètres de haut « 10 H ».

Tori m'arracha le papier des mains et le retourna.

— Alors, où est le message ?

— Le voilà, répondis-je en lui montrant chaque image du doigt. Ça veut dire : « Chloé, Je reviendrai, Simon ».

— C'est vachement bizarre, mais... d'accord. Et ça, qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle désigna l'heure.

— Ça doit être Derek, qui me précise quand ils reviendront exactement.

— Seulement une fois par jour ?

— Ils prennent un gros risque chaque fois qu'ils s'introduisent ici. De toute façon, l'heure n'a pas beaucoup d'importance. Du moment que je viens chercher le message, Derek va me sentir. Il pourra suivre ma piste.

Elle prit un air dégoûté.

— Comme un chien ?

— C'est cool, non ?

— Heu, non, répondit-elle avec une grimace. Alors ils ne plaisantaient pas quand ils disaient que Derek était un loup-garou. Ça explique beaucoup de choses, tu ne trouves pas ?

Je haussai les épaules et regardai ma montre.

— On a à peine plus d'une heure à attendre, alors...

Je poussai un juron tout bas, et Tori leva les sourcils d'un air surpris.

— On ne peut pas les laisser revenir, ajoutai-je. Pas tant que cet homme monte la garde.

Le groupe avait en fait envoyé deux hommes pour monter la garde. Je demandai à Liz de vérifier le nombre d'entrées du site. Après inspection, elle en compta quatre : la porte principale, l'entrée de livraison de devant, celle de derrière, et la clôture qui bordait l'ensemble des bâtiments.

Derek n'escaladerait probablement pas la clôture de nouveau : cela l'obligerait à s'offrir à la vue de tous. À sa place, je choisirais le même chemin que le groupe Edison la veille : l'entrée de livraison de derrière.

Mais j'en savais suffisamment sur Derek pour admettre que je ne le connaissais justement pas assez bien pour deviner sa stratégie avec certitude. Tori, Liz et moi devons donc nous séparer pour surveiller chaque entrée. Il fallait que je reste près de Liz pour qu'elle puisse communiquer avec moi. Tori s'occuperait donc de l'entrée de derrière. Je priais seulement pour qu'elle se rappelle qu'elle était censée ouvrir l'œil.

À neuf heures et demie, nous étions en position. Le site de l'usine était près d'un quartier résidentiel de maisons anciennes dont faisait partie, quelques rues plus loin, Lyle House. Derek et moi l'avions traversé le samedi soir quand nous nous étions échappés, et je me souvenais encore de la disposition générale. Les rues étaient orientées nord-sud, et l'usine se trouvait du côté sud.

J'étais à mon poste en face de l'usine, derrière l'une des maisons qui bordaient l'autre côté de la rue. L'habitation semblait vide, il n'y avait pas de voiture dans l'allée ni de lumière aux fenêtres.

Je m'accroupis derrière une cabane et observai l'entrée de livraison, prête à siffler dès que j'apercevrais les garçons. À dix heures moins le quart, un 4 x 4 passa lentement devant l'usine : c'était le véhicule d'Edison que Derek et moi avions fui le samedi soir.

La voiture avançait et je reconnus Mike au volant. À côté de lui, la mère de Tori regardait par la vitre. Le 4 x 4 alla jusqu'au coin de la rue et tourna à droite pour continuer derrière l'usine.

J'attendis qu'il ait disparu et sortis de ma cachette. Je commençais à avancer lorsque je sentis une ombre surgir au-dessus de moi. Je levai les bras pour me protéger, mais des mains me saisirent avant que j'aie pu me retourner. L'une se plaqua sur ma bouche et l'autre autour de ma taille, et elles me tirèrent vers l'arrière, derrière la cabane.

— C'est moi, gronda une voix grave.

Les mains me relâchèrent, et je me retournai. Devant moi se dressait Derek, du haut de son mètre quatre-vingts. Peut-être étais-je seulement très heureuse de le revoir, mais je trouvais qu'il avait meilleure mine que dans mon souvenir. Ses cheveux noirs pendouillaient toujours autour de son visage constellé de boutons, mais il avait l'air... mieux.

— Je suis tellement contente de te voir, lui dis-je avec un grand sourire.

Il eut un petit rire qui me fit comprendre que ma joie n'était pas nécessairement partagée. J'aurais peut-être dû me sentir un peu déçue, mais j'étais trop soulagée pour m'en soucier. À cet instant-là, son froncement de sourcils caractéristique me reconfortait plus que n'importe quel sourire.

— Je suis tellement contente...

— J'ai compris, dit-il. Cesse de sautiller, Chloé, avant qu'ils te voient.

— Ils sont partis. C'est pour ça que... (Je jetai un coup d'œil derrière lui, et mon sourire s'effaça.) Où est Simon ? Il va b-bien, pas vrai ? (Je fouillai ma poche et sortis la trousse à insuline.) Je sais qu'il a besoin de ça. C'était...

— C'est sa trousse de secours. Il en avait une autre dans la poche.

— Ah ! D'accord. Heu, parfait. Et donc, où... ?

— Il est derrière. J'ai senti Tori et j'ai cru que c'était un piège, et...

— Tori ! Sa mère... la voiture... Il faut qu'on la prévienne.

— Quoi ?

Je partis à toute vitesse en lui faisant signe de me suivre. Je traversai le jardin en courant de cachette en cachette dans la direction qu'avait prise le 4 x 4. Derek essaya de me suivre en chuchotant brusquement des « Chloé ! Reviens ici ! » qui se mêlaient aux jurons qu'il poussait quand je me glissais dans des passages trop petits pour lui.

Il finit par m'attraper par le col de ma veste alors que je filais le long d'une haie ; il me souleva et me tint suspendue comme un chiot.

— Je connais un meilleur chemin. Ça fait deux jours que j'explore le coin en t'attendant.

Il me reposa par terre, en me retenant par le col pour que je ne m'en aille pas.

— Bon, reprit-il, qu'est-ce que c'est que cette histoire à propos de Tori et de sa mère ?

— On n'a pas le temps. Mais... Liz. On a besoin de Liz.

— Elle est vivante ?

J'eus un moment d'hésitation, puis me souvins de tout ce qu'il avait raté.

— Non, je veux dire... son fantôme. J'avais raison, elle est morte. Mais elle m'aide, et on a besoin d'elle pour partir en reconnaissance.

Je me dégageai et courus me faufiler par une ouverture dans la haie. Je jetai un coup d'œil de l'autre côté : Liz se tenait au milieu de la rue, deux pâtés de maisons plus loin. Je sifflai d'une manière qui me sembla correcte, mais Derek soupira, mit deux doigts dans sa bouche et produisit un sifflement si fort que j'en eus mal aux oreilles. Je ne pus voir si Liz l'entendit : il me força à me baisser pendant qu'il écoutait pour savoir s'il avait attiré l'attention de quelqu'un d'autre. Au bout d'un moment, il me laissa regarder derrière la haie.

— Elle arrive, dis-je.

Derek hocha la tête. Il scruta le jardin autour de nous pour s'assurer que la voie était libre.

— Tu veux passer devant, repris-je, alors vas-y. Elle nous rattrapera.

Il ne bougea pas. Quand je fis mine de m'éloigner, il m'attrapa par la manche.

— Il faut que je sache dans quoi je m'embarque.

— Il y a deux gardes du groupe Edison qui surveillent discrètement la cour...

— Du groupe Edison ?

— Et la mère de Tori, plus le type qui t'a tiré dessus samedi soir. Mais c'est surtout à la mère de Tori qu'il faut faire attention.

— La mère de Tori ? Le groupe Edison ? Qu'est-ce que...

— Derek ?

— Quoi ?

Je levai les yeux pour le regarder en face.

— Tu me fais confiance ?

Je n'avais franchement aucune idée de ce qu'allait être sa réponse, mais il n'hésita pas une seconde et grommela :

— Évidemment.

— Alors oui, je sais bien que tu veux des explications. Mais on n'a pas le temps. Pas si Simon est derrière et que la mère de Tori arrive. C'est une sorcière, et elle n'a pas peur de se servir de ses pouvoirs. Ça te va ?

Il regarda à l'autre bout du jardin. Peut-être qu'il me faisait confiance, mais pour Derek, ne pas connaître tous les détails était comme devoir suivre quelqu'un les yeux bandés.

— Reste derrière moi, me dit-il.

Nous nous mîmes en route.

Chapitre 17

Liz ouvrait la marche ; elle partait devant et sifflait pour nous dire d'avancer. Derek gardait sur les lèvres une expression désapprobatrice qui me faisait comprendre qu'il n'était pas content... mais c'était plus ou moins son comportement habituel, et je n'en tins pas compte.

Le 4 x 4 avait emprunté un chemin d'accès derrière l'usine. Le long de cette voie se trouvaient des bâtiments industriels plus petits, et plus nombreux tout au bout ; nous étions entrés par ce chemin la veille avec le groupe, et Tori attendait à cet endroit. Le véhicule se dirigeait droit vers elle.

Nous étions toujours au nord de l'usine, cachés à présent derrière un monospace, à la limite du quartier résidentiel. En passant la tête, nous vîmes le 4 x 4 garé derrière une autre voiture. La mère de Tori, Mike et le chauffeur au crâne dégarni se tenaient debout à côté, en pleine discussion.

— Où est Simon ? chuchotai-je.

— Derrière eux. Et Tori ?

— Je l'ai laissée là-bas, répondis-je en faisant un geste. Elle a fait le tour par-derrière pour surveiller l'entrée. J'espère qu'elle reste cachée sans se faire remarquer.

— Si elle était comme toi, oui. Mais Tori...

Il renifla d'un air moqueur. J'aurais savouré un peu plus ses éloges si je n'avais pas su qu'il considérait Tori comme une fille à peine plus futée que du plancton.

— On peut traverser discrètement cette rue et couper à travers le prochain jardin, proposai-je. Ensuite on pourra encercler...

Je commençai à avancer, mais Derek me saisit de nouveau le bras. À ce train-là, il deviendrait bientôt aussi douloureux que mon autre bras blessé.

— Le chien, dit-il en désignant la clôture d'un mouvement du menton. Il était à l'intérieur tout à l'heure.

Je m'attendais à voir un doberman bavant derrière la grille, et suivis son regard pour finalement apercevoir une petite boule de poils blancs, le genre de chiens que les femmes portent dans leur sac. Il n'aboyait même pas et se contentait de nous dévisager en sautillant sur place.

— Grands dieux ! C'est un petit spitz allemand tueur, soufflai-je en levant les yeux vers Derek. Ça va être juste, mais je pense que tu peux le battre.

Il me jeta un regard furieux.

— Ce n'est pas...

Le vent tourna, et le chien se figea. Derek jura et me tira en arrière. Le chien poussa un long gémissement perçant, puis devint fou : il se mit à sauter, à se tortiller et à aboyer, et je ne vis plus qu'un tourbillon blanc qui se jetait contre la grille.

Derek me traîna derrière le monospace. Nous étions hors du champ de vision du chien, mais il continuait à glapir et à gronder en heurtant la grille dans des bruits métalliques.

— Il m'a senti, dit Derek. Il a senti que j'étais un loup-garou.

— Ils font toujours ça ?

Il secoua la tête.

— Avant, je les rendais seulement nerveux. Ils s'éloignaient et aboyaient parfois un peu. Mais maintenant ? (Il fit un geste vers le vacarme.) Voilà ce que je récolte. Il faut qu'on le fasse taire.

— Je vais... Attends. Liz !

Elle arrivait déjà en courant.

— Tu pourrais détourner l'attention de ce chien ? lui demandai-je. Je crois qu'il a envie de jouer à la baballe.

Elle fronça les sourcils, puis sourit.

— Je vois. Je m'en occupe.

— Jouer à la baballe ? chuchota Derek quand elle fut partie. Qu'est-ce que...

Je le poussai jusqu'au coin de la voiture et lui montrai la scène : là, de l'autre côté de la clôture, un bâton lévita puis se mit à bouger de part et d'autre. C'était Liz qui le tenait, mais Derek ne voyait que le bout de bois. Le chien le regarda voltiger, puis tourna le dos, et recommença à aboyer et à sauter devant la grille. Liz reprit le bâton pour tapoter le dos du chien. Une fois qu'elle eut attiré son attention, elle lança la branche. Cette fois-ci, le chien courut après.

Je me tournai vers Derek, concentré sur le chien.

— Tu te souviens que Liz pensait avoir un *poltergeist* ? Il est apparu que c'était elle, le *poltergeist*. C'est un demi-démon, avec le pouvoir de télékinésie.

— Mmmh.

Il se retourna pour observer la scène un peu plus en secouant lentement la tête, comme s'il se demandait pourquoi il n'y avait pas pensé plus tôt. Sans doute parce qu'il ignorait que les demi-démons pouvaient être doués de télékinésie ; mais de son point de vue, ça n'était pas une excuse.

— La voie est libre ! cria Liz. Et le clebs commence à s'ennuyer.

Derek et moi traversâmes la rue. Nous nous dirigeâmes de l'autre côté, vers le chemin d'accès qui menait aux bâtiments industriels autour de l'usine. Soudain, Derek s'arrêta.

— Tori, dit-il.

Je regardai au loin.

— Où ça ? Je ne la vois... (Je remarquai son visage levé, offert à la brise.) Tu ne l'as pas vue, tu la sens, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête et me conduisit jusqu'à un mur derrière lequel elle se blottissait pour observer discrètement.

— C'est nous, chuchotai-je.

En apercevant Derek, et sans lui dire ne serait-ce que « salut », elle se pencha pour regarder derrière lui.

— Où est Simon ?

— Il est...

— Est-ce qu'il va bien ? Pourquoi n'est-il pas ici ? (Elle lui jeta un regard noir.) Où est-ce que tu l'as laissé ?

— Évanoui dans une ruelle, rétorqua Derek. (Il fronça les sourcils et fit semblant de réfléchir.) Mais je ne sais plus exactement où...

— Il plaisante, dis-je à Tori, qui commençait à chanceler.

— Il faut qu'on bouge d'ici, fit Derek.

Il désigna Tori du pouce tout en me regardant.

— Elle est sous ta responsabilité, ajouta-t-il.

— Je te demande pardon ? s'écria Tori.

Derek ne la regarda même pas.

— Fais en sorte qu'elle nous suive. Et qu'elle la ferme.

Au moment où nous nous mettions en route, Liz revint nous dire que le groupe Edison avait de nouveau pénétré dans la cour de l'usine par l'entrée de livraison arrière. Nous rejoignîmes l'endroit où Derek avait laissé Simon, derrière un bâtiment dont les fenêtres condamnées étaient couvertes de panneaux « À vendre » décolorés.

— Alors, où il est ? demanda Tori.

— Mmmh. Il a dû briser ses chaînes.

— Il veut dire que Simon est un grand garçon et qu'il est libre d'aller où il veut, ajoutai-je en me tournant vers Derek. Tu peux suivre sa piste ?

— Ouais.

Il s'accroupit. Il était loin de se mettre à quatre pattes pour renifler le sol, mais Tori le dévisagea tout de même.

— S'il te plaît, ne me dis pas qu'il est en train de faire ce que je crois qu'il est en train de faire, commenta-t-elle.

C'est moi, et non Tori, que Derek regarda d'un œil mauvais.

— J'espère qu'elle a une bonne excuse, dit-il en la désignant d'un regard lourd de sous-entendus.

— Pas vraiment, murmurai-je.

Il inspira profondément et se remit debout.

— Restez ici.

Tori attendit qu'il soit parti, puis frissonna.

— Dis donc, Derek m'a toujours fait flipper, mais ce truc d'homme-loup, ça me file sérieusement la chair de poule. Enfin ça lui va bien, j'imagine. Un pouvoir flippant pour un mec flippant.

— J'ai trouvé qu'il avait l'air mieux.

Elle me dévisagea.

— Quoi ? repris-je. C'est vrai. Sans doute parce que ses transformations en loup commencent, et qu'il n'est pas stressé d'être à Lyle House. Ça doit l'aider.

— Tu sais ce qui l'aiderait vraiment ? Du shampooing. Du déodorant...

Je levai la main pour l'interrompre.

— Il ne sentait pas mauvais, alors arrête. Je suis sûre qu'il met du déodorant et que, pour une fois, ça marche. Quant aux douches, c'est un peu difficile d'en trouver dans la rue, et bientôt on n'aura pas l'air mieux.

— Je veux simplement dire que...

— Tu crois vraiment qu'il ne sait pas ce que tu veux dire ? Il n'est pas débile, je te signale.

Derek n'avait que trop conscience de l'impression qu'il donnait. Quand nous étions encore à Lyle House, il se douchait deux fois par jour, sans effet sur l'attaque de la puberté.

Elle se remit à guetter Simon. Je restai à ma place, trois mètres plus loin, mieux dissimulée, et continuai à la surveiller elle, ainsi que l'angle du mur, en attendant de...

Une petite tape sur mon omoplate me fit sursauter.

— Toujours nerveuse, à ce que je vois.

Je me retournai pour me retrouver face à Simon. Derek était resté derrière lui.

Le grand sourire qu'il m'adressa m'était aussi familier que l'air renfrogné de Derek.

— J'ai entendu dire que tu avais trouvé mon mot.

Je sortis le papier et l'agitai.

Il s'en saisit et le fourra dans la poche de ma veste, puis m'attrapa la main et caressa mes doigts de son pouce. Ma gorge se noua tant j'étais soulagée de le revoir, de les revoir tous les deux après tant d'inquiétude et de cauchemars...

Si j'en avais eu le courage, je l'aurais pris dans mes bras. Au lieu de cela, je lui dis simplement, d'une voix nouée :

— Je suis vraiment contente que tu nous aies retrouvées.

Il me serra la main. Il approcha son visage de mon oreille et chuchota :

— Je...

Il se raidit soudain et releva la tête.

— Salut, Simon, dit Tori derrière moi.

— Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

Derek me désigna du pouce.

— Demande-lui. Je n'ai pas réussi à obtenir de réponse.

— C'est une longue histoire, répondis-je.

— Alors ça va devoir attendre, ajouta Derek. Il faut qu'on s'éloigne d'ici.

— Mais est-ce que tout va bien ? me murmura Simon.

— Non, fit Tori. Je l'ai kidnappée et forcée à fuir avec moi. Je me suis servie d'elle comme bouclier humain contre des types armés, et j'allais l'étrangler et laisser son corps ici pour les semer. Mais vous êtes arrivés juste à ce moment-là et vous avez fait échouer mes plans machiavéliques. Vous avez de la chance : vous pouvez sauver la pauvre petite Chloé encore une fois et gagner sa reconnaissance éternelle.

— Sa reconnaissance éternelle ? dit Simon en me regardant. Cool. Est-ce que ça implique aussi l'asservissement éternel ? Parce que dans ce cas, mes œufs, je les aime au plat.

Je souris.

— Je m'en souviendrai.

— Assez jacassé, dit Derek. On y va.

Chapitre 18

Dans la version filmée de notre évasion, nous aurions foncé droit dans un piège. Tout le monde se serait fait prendre... sauf moi, puisque j'étais l'héroïne. J'aurais été assez maligne pour éviter d'être faite prisonnière, de telle sorte que j'aurais pu élaborer un plan audacieux pour délivrer mes amis. Mais ça n'aurait pas été facile. Ni discret. Tori et Simon auraient fait sauter tout un quartier avec leurs pouvoirs. Derek aurait balancé quelques camions sur nos poursuivants. J'aurais recruté une légion de zombies dans un cimetière justement tout proche.

Même si tout cela aurait été très cool sur grand écran, j'avais plutôt envie d'une sortie furtive. Et c'est exactement ce qui se produisit. Le groupe Edison ne quitta à aucun instant la cour de l'usine.

Nous marchâmes au moins cinq kilomètres. Quand nous fûmes assez loin de l'usine pour pouvoir cesser d'avancer furtivement, Derek nous emmena jusque dans les rues commerçantes à l'autre bout du quartier, où quatre ados auraient l'air un peu moins louches un jour d'école.

— Je sais que vous adorez le genre romans d'espionnage, finit par dire Tori, mais est-ce qu'on ne peut pas juste prendre un taxi ?

Derek secoua la tête. Je me raclai la gorge.

— Le taxi serait risqué, mais s'il y a un raccourci pour arriver là où on va, mes pieds apprécieraient beaucoup.

Derek s'arrêta net et je lui rentrai dedans. Ce n'était pas la première fois, puisqu'il avait insisté pour marcher devant moi. J'avais passé le trajet à lui écraser les pieds et à marmonner des excuses. Quand j'avais ralenti pour le laisser prendre un peu d'avance, il m'avait demandé d'un ton brusque de suivre le rythme.

— On est presque arrivés, dit Simon.

Il longeait le trottoir en marchant aussi près de moi que Derek. Dans des circonstances différentes, je ne me serais pas plainte de me trouver si près de Simon, mais j'avais l'étrange sensation d'être bloquée.

Nous nous remîmes en marche, et je tentai de rester un peu en arrière avec Tori, qui était à la traîne, mais Simon posa la main sur mon coude et me poussa légèrement pour que je reste à ma place.

— Bon, dis-je. Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi vous me faites un barrage comme ça ?

— Ils te protègent, répondit Tori. Ils te défendent contre les méchants.

Aucun des garçons ne réagit. Quel que soit le problème, ils ne voulaient pas me le dire.

Pas encore.

Nous nous rendions dans une sorte de bâtiment industriel, dans un quartier si délabré que même les gangsters et les clochards ne s'en approchaient pas.

Liz m'appela au moment où nous allions entrer. Elle s'attarda sur le pas d'une porte depuis longtemps disparue, comme si elle ne pouvait pas le franchir. Je lui demandai si un sort l'empêchait d'entrer, mais elle répondit qu'elle voulait seulement me dire quelque chose. Je fis signe à Derek et Simon d'avancer, car je devais parler avec Liz.

Elle n'était pas beaucoup intervenue depuis que j'avais rejoint les autres, restant la plupart du temps hors de ma vue. Elle s'accroupit sur le sol en terre à côté du bâtiment et tira sur l'une de ses chaussettes violet et orange.

— Tu sais, j'aimais beaucoup ces chaussettes, mais s'il faut que je les regarde un jour de plus, je préfère rester pieds nus pour l'éternité. (Elle essaya en vain de sourire, puis abandonna et se redressa.) Je vais m'en aller. Tu n'as plus besoin de moi.

— Non, je... Je veux dire, si tu veux, bien sûr, mais...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est juste que... (Elle leva un pied et rajusta sa chaussette.) Je préfère partir. Mais je reviendrai.

— Je n'ai plus ton pull. On va devoir convenir d'un rendez-vous ou quelque chose comme ça.

Elle eut un rire presque sincère cette fois.

— Fini les points de rendez-vous. Je te retrouverai. Je te retrouve toujours. Mais... j'en aurai peut-être pour un moment. J'ai des choses à faire. Et toi... (Elle regarda le bâtiment, et la mélancolie que je vis dans ses yeux me déchira le cœur.)... tu as aussi des choses à faire. Toi et les autres.

— Liz, je...

— Ne t'inquiète pas. Fais ce que tu as à faire, et je te rejoindrai.

— Tu vas me manquer.

Elle tendit la main, et j'aurais juré sentir ses doigts effleurer les miens.

— Tu es gentille, Chloé. Ne t'en fais pas pour moi. Je reviendrai.

Puis elle disparut.

Les autres attendaient juste de l'autre côté de la porte. Nous avançâmes avec précaution parmi les débris, dans une obscurité quasi complète, en file indienne derrière Derek.

À mesure de notre progression, je sentis les poils se hérissier sur ma nuque, et une douleur sourde me lança derrière la tête. Je ralentis. Cette fois, ce fut Tori qui me rentra dedans.

— Allez, avance ! dit-elle. Oh ! c'est vrai. Chloé a peur du noir. Simon, tu ferais mieux de lui tenir la main, sinon...

— Ça suffit, rétorqua Simon en poussant Tori pour venir se mettre à côté de moi. Ça va, Chloé ?

— Il y a... quelque chose ici. Je le sens.

— Des fantômes ?

— Je ne crois pas. C'est comme ce que j'ai ressenti dans le vide sanitaire sous Lyle House.

Derek poussa un juron.

— Quoi ? demandai-je en me tournant pour le regarder à travers l'obscurité.

— Il y a un cadavre, répondit-il.

— Hein ? fit Simon, repris d'une voix plus perçante par Tori.

— Il y a un cadavre quelque part là-dedans. Je l'ai senti hier quand on s'est installés.

— Et tu n'as pas jugé utile de me prévenir ? dit Simon.

— Ce n'est qu'un cadavre. Mort depuis longtemps. Un clochard. À part ça, c'est une bonne cachette.

— À part ça ? Une planque où il fait noir comme dans un four, remplie de saletés, de cadavres et de rats. Tu sais bien les choisir, frangin.

— D-des rats ? fis-je en songeant aux chauves-souris.

— Super, marmonna Tori. Elle a aussi peur des rats.

— Tant que je reste là, ils ne s'approchent pas, dit Derek. (Ce n'étaient pas les rats vivants qui m'inquiétaient. Il continua :) Mais je n'avais pas pensé au cadavre. Chloé ? Est-ce que ça va poser un problème ?

La réponse était « oui ». J'aurais dû les prévenir à propos des chauves-souris, ranimées par accident pendant que je m'occupais du fantôme. Mais en constatant à quel point ils semblaient fatigués, et impatients de trouver un endroit où se reposer et discuter, je renonçai à les alarmer. Je pouvais gérer la situation. Du moment que je n'essayais pas d'invoquer Liz, je ne ressusciterais pas le corps.

C'est donc ce que je leur répondis.

— Mais ça t'embête qu'il soit à côté, dit Simon. On devrait...

— Les endroits sûrs ne sont sans doute pas faciles à trouver, l'interrompis-je en me forçant à sourire. Ça va être une bonne expérience. J'ai besoin d'apprendre à reconnaître cette sensation.

— Oh ! bien sûr, dit Tori. Chloé va en retirer quelque chose. Tu ne t'arrêtes jamais ? Tu ressembles à un lapin Duracell tout guilleret...

Simon se retourna pour répliquer, mais Derek nous fit signe d'avancer. Nous arrivâmes dans une pièce sans fenêtres au centre du bâtiment. Derek alluma une lanterne qui projetait une lumière vacillante suffisante pour permettre d'y voir quelque chose. Les garçons avaient pris le temps d'installer des caisses pour s'asseoir et de recouvrir le sol crasseux de papier journal. Deux sacs à dos neufs étaient cachés derrière les caisses, à côté d'une belle pile de couvertures bon marché. Nous n'étions pas exactement au Hilton, ni à Lyle House, mais c'était bien mieux que là où nous avons dormi la veille.

Une fois tout le monde assis, Derek sortit une poignée de barres de céréales de sa poche et m'en tendit une.

— Oh ! c'est vrai, dit Simon en mettant la main dans sa poche. Vous devez mourir de faim. Je peux vous offrir une pomme talée et une banane marron. Les petites supérettes ne sont pas l'endroit idéal où acheter des fruits, comme je ne cesse de le répéter à une certaine personne.

— C'est toujours mieux que tes barres, répondit Derek en en donnant une à Tori. Du

moins pour toi, Simon.

— Parce que tu n'es pas censé manger de ça, pas vrai ? demandai-je. D'ailleurs, j'y pense... (Je sortis l'insuline.) Derek a dit que c'étaient tes doses de rechange.

— Je vois que mon lourd secret a été révélé.

— Je ne savais pas que c'était un secret.

— Pas vraiment. C'est juste que je ne le crie pas sur tous les toits.

En d'autres termes, si les gens savaient qu'il souffrait d'une maladie chronique, ils le traiteraient peut-être différemment. Il maîtrisait la situation, et il n'y avait aucune raison pour que les autres soient au courant.

— De rechange ? demanda Tori. Tu veux dire qu'il n'en avait pas besoin ?

— Apparemment pas, murmurai-je.

Simon laissa son regard passer de moi à Tori, l'air perplexe, puis comprit.

— Vous avez cru que...

— Que si on ne t'apportait pas ton insuline dans les prochaines vingt-quatre heures, tu allais mourir ? répondis-je. Pas exactement, mais presque. Tu sais, le rebondissement classique : « mettons la barre encore plus haut en ajoutant une maladie mortelle qui exige un traitement spécifique ». On dirait que ça fonctionne toujours.

— Tu dois être un peu déçue, alors ?

— Tu m'étonnes. On s'attendait à te trouver à l'article de la mort. Et regarde-moi ça, tu n'es même pas en train de suffoquer.

— D'accord, très bien. Situation médicale d'urgence, seconde prise.

Il se leva d'un bond, puis se mit à chanceler, s'écroula, et leva faiblement la tête.

— Chloé ? dit-il en toussant. C'est toi ? Tu as mon insuline ?

Je la mis dans sa main tendue.

— Tu m'as sauvé la vie, poursuivit-il. Comment pourrais-je jamais te remercier ?

— L'asservissement éternel me paraît une bonne solution. Mes œufs, je les aime brouillés.

Il me présenta un fruit.

— Est-ce que tu pourras te contenter d'une pomme talée ?

Je me mis à rire.

— Vous êtes bizarres, dit Tori.

Simon s'assit sur une caisse à côté de moi.

— C'est vrai. On est vachement bizarres et absolument pas cool. Ta popularité est en train de s'effondrer rien qu'en restant assise près de nous. Alors pourquoi tu n'irais pas...

— Chloé ? fit Derek. Comment va ton bras ?

— Son... ? commença Simon, puis il poussa un juron à voix basse. Merci de me mettre la honte encore une fois. D'abord la nourriture. Maintenant son bras. (Il se tourna vers moi.) Comment va-t-il ?

— Ça va. Il est recousu et protégé par un pansement.

— On devrait regarder, dit Derek.

Simon m'aida à enlever ma veste.

— C'est tout ce que tu portes ? demanda Derek. Où est ton sweat-shirt ?

— Ils ne nous ont pas laissé le temps de prendre des affaires. J'ai de l'argent. J'en

achèterai un.

— Deux, ajouta Simon. Il fait vraiment froid une fois que le soleil est couché. Tu as dû te transformer en glaçon, hier soir.

Je haussai les épaules.

— J'étais préoccupée par autre chose.

— Sa tante et Rae, ajouta Tori.

— On v-va y venir, dis-je en voyant Simon me regarder. On a beaucoup de choses à se raconter. Vous d'abord.

Chapitre 19

— On reprend du début, alors, dit Derek en s’installant sur une caisse. La dernière fois qu’on s’est vus, tu courais en direction de l’entrepôt avec Rae. Notre diversion a marché, et nous avons réussi à nous enfuir, mais nous ne pouvions pas revenir avant un moment au cas où ils nous surveilleraient. Quand on est arrivés, vous étiez déjà parties.

— Rae m’a convaincue de partir, dis-je.

Elle m’avait confié que quand elle s’était retrouvée seule avec Simon, il n’avait pas du tout parlé de moi, et ne s’était inquiété que pour son frère. C’était faux, mais elle savait que cela me rendrait triste, assez peut-être pour que je parte avec elle. J’avais honte que son stratagème ait fonctionné.

— Elle a... dit des choses, poursuivis-je. Elle a réussi à me faire partir pour aller montrer mon bras à tante Lauren, et puis...

Je leur racontai les deux jours précédents, point par point, révélation par révélation. Quand j’eus enfin terminé, ils restèrent tous assis sans rien dire, y compris Tori.

— Donc Brady et Liz sont morts, observa Simon lentement. Et cette autre fille aussi, j’imagine, celle qui est partie avant.

— Amber, répondit Tori. Elle s’appelait Amber.

Je hochai la tête.

— Elle était sur la liste. Ils y figuraient tous les trois.

Il y eut un autre silence.

— Rae et tante Lauren sont toujours là-bas, dis-je au bout d’un moment. Je sais que Rae nous a trahis, et que ma tante faisait partie du groupe Edison, mais j-je dois les sortir de là. Je ne compte pas spécialement sur votre aide...

— Si, tu as raison, dit Simon. Rae a fait une connerie, mais elle ne mérite certainement pas de mourir pour ça.

— Je sais qu’on ne peut pas les libérer tout seuls.

Je jetai un coup d’œil à Derek ; il acquiesça, et je ressentis une pointe de déception, comme si j’espérais qu’il dirait que nous pouvions y arriver. Bien sûr, il avait raison. Nous n’en étions pas capables.

— Un fois qu’on aura trouvé ton père, je veux y retourner, continuai-je. J’imagine que maintenant, nous savons pourquoi il a pris la fuite avec vous.

— Parce qu’il a décidé que modifier son fils génétiquement n’était peut-être finalement pas une idée si brillante ? dit Simon.

Sa voix était teintée d’une amertume qui me surprit. Pendant tout ce temps, je n’avais

pas pensé à ça ; j'étais restée sur l'idée que le père de Simon était un « gentil ». Mais il avait intégré son fils à l'expérience, comme tous les autres.

— Nos parents ont essayé de faire ce qu'il fallait, dis-je en me remémorant la lettre de ma tante. Ils pensaient que ça nous rendrait la vie plus facile. Le groupe leur a vendu ce rêve, et quand les choses ont commencé à dérailler, ton père a quitté le projet. Tante Lauren a essayé elle aussi. (Je mis la main dans ma poche et touchai la lettre.) Trop tard.

— Et ensuite, il y a ceux parmi nous dont les parents n'ont jamais rien regretté, ajouta Tori. Dont les mères se sont révélées être d'horribles connasses. Mais bon, au moins maintenant personne ne pourra me dire que je m'en sors de façon malhonnête. (Elle arracha le dernier morceau de papier autour de sa barre de céréales.) Mais les conneries comme quoi on est des expériences ratées, je n'y crois pas. Ils voulaient des surnaturels plus puissants, et c'est ce que nous sommes. Il faut juste qu'ils nous apprennent à nous maîtriser.

— Retournes-y et va leur dire, rétorqua Simon.

— Et toi alors ? dit Tori en le désignant d'un geste. Tes pouvoirs marchent comme il faut. Tu n'avais même pas de séances avec la psy à Lyle House.

— Simon n'est pas sur la liste. Ils le considèrent comme une réussite.

— De là à savoir ce qu'ils entendent par réussite..., dit Simon en s'agitant sur sa caisse. Les prétendus sujets réussis de l'expérience semblent avoir des pouvoirs plus faibles, mais peut-être qu'ils ne sont simplement pas encore entrés en action. Quand ce sera le cas, on pourrait avoir les mêmes problèmes.

Tori hochait la tête.

— Des bombes à retardement.

C'était exactement ce qu'avait dit le demi-démon...

Je n'avais pas parlé d'elle. C'était une complication inutile, et l'occasion pour Derek de me dire que j'avais été stupide de ne serait-ce que l'écouter. Quant à ce qu'elle m'avait demandé de faire, revenir pour la libérer, je ne voulais pas y réfléchir pour l'instant. Si nous retournions là-bas, nous aurions le père de Simon avec nous, et il trouverait un moyen d'arrêter le groupe Edison *sans* libérer aucun démon.

— Mon père nous donnera les informations qui nous manquent, dit Simon.

— Super, répondit Tori. On pourra sauver la tante de Chloé et Rae, et obtenir des réponses à toutes nos questions... dès que tu auras trouvé ton père disparu. Vous en êtes où, à ce propos ? (Elle regarda autour de nous.) Pas bien loin, à ce que je vois.

La colère se lut dans le regard de Simon, mais il cligna des yeux pour la chasser.

— On y travaille.

— Comment ça ?

— Plus tard, fit Derek. Pour l'instant, il faut qu'on trouve des vêtements plus chauds à Chloé...

— Chloé, Chloé, Chloé. Cesse de t'inquiéter pour la pauvre petite Chloé. Elle n'est pas encore congelée. Pour ton père, tu as une idée ? Des indices ?

— Pas encore, répondit Simon.

— Alors qu'est-ce que vous avez fabriqué ces deux derniers jours ?

La colère réapparut dans les yeux de Simon, et cette fois il la laissa se déchaîner et

s'attaqua à Tori si brutalement qu'elle se recroquevilla.

— On a passé chaque minute de ces deux jours à faire trois choses : survivre, retrouver Chloé, et retrouver notre père. Et toi, hein, qu'est-ce que tu as fabriqué ?

— J'étais enfermée.

— Et alors ? Ça n'a pas arrêté Chloé. Qu'est-ce que tu peux ajouter, Tori ? Est-ce que tu as découvert quoi que ce soit ? Ou bien est-ce que tu t'es contentée de te greffer à son plan d'évasion ?

— Tori m'a aidée, interrompis-je. Sans elle...

Elle se tourna d'un coup pour me faire face.

— Ne t'avise pas de me défendre, Chloé Saunders.

Il y eut un silence, puis Derek demanda :

— Où est-ce qu'on peut t'emmener, Tori ? Chez un grand-parent ? Un ami ? Tu es sortie maintenant, tu es saine et sauve, et je suis sûr qu'il y a un endroit où tu préférerais être.

— Non.

J'ouvris la bouche pour leur raconter ce qui s'était passé avec son père, mais elle me fit taire d'un regard noir.

— Elle n'a nulle part où aller, dis-je. Comme moi.

— Il doit bien y avoir quelqu'un, insista Derek, peut-être pas à Buffalo, mais on va t'acheter un ticket de bus.

— Si possible un bus qui parte dans l'heure, c'est ça ? rétorqua-t-elle. Je ne vais nulle part. Je reste dans votre petit groupe de mini-héros pour partir en quête de Super-papa.

Simon et Derek se regardèrent.

— Non, dit Derek.

— Non ? Désolée, mais c'est Rae qui vous a trahis. Pas moi. J'ai aidé Chloé.

— Et c'est aussi Rae qui l'a torturée à Lyle House ?

— Torturée ? répéta-t-elle avec un petit rire moqueur. Je ne l'ai pas...

— Tu as fait tout ce que tu as pu pour qu'elle se fasse virer, dit Simon. Et comme ça n'a pas marché, tu as essayé de la tuer.

— De la tuer ? fit Tori en serrant les mâchoires. Je ne suis pas ma mère. Comment oses-tu m'accuser de...

— Tu l'as attirée dans la cave, dit Derek. Tu l'as assommée avec une brique, ligotée, bâillonnée, et enfermée dans le vide sanitaire. Est-ce que tu t'es assurée qu'elle allait bien, au moins ? Que tu ne lui avais pas ouvert le crâne ?

Tori bredouilla des protestations, mais en voyant l'horreur dans son regard, je sus que cette possibilité ne lui avait pas traversé l'esprit.

— Derek, dis-je, je ne crois pas que...

— Non, c'est moi qui n'y crois pas. Elle aurait pu te tuer avec cette brique, t'étouffer avec le bâillon, te provoquer une crise cardiaque en t'effrayant comme ça, sans parler de ce qui te serait arrivé si tu ne t'étais pas libérée de tes liens. Deux jours suffisent pour mourir de déshydratation.

— Je n'aurais jamais laissé Chloé mourir. Tu ne peux pas m'accuser de ça.

— Non, répondit Derek. Simplement d'avoir souhaité la voir enfermée dans un hôpital

psychiatrique. Et pourquoi ? Parce que tu nel'aimais pas. Parce qu'elle avait parlé à un garçon que, en revanche, tu aimais bien. Peut-être que tu n'es pas ta mère, Tori, mais ce que tu es... (Il lui adressa un regard glacial.) Je ne veux pas de ça près de moi.

Je vis l'expression sur le visage de Tori... et je compatis, même si elle n'aurait pas forcément bien accueilli ma sympathie.

— Nous ne te faisons pas confiance, intervint Simon d'un ton plus doux que son frère. Nous ne pouvons pas prendre avec nous quelqu'un en qui nous n'avons pas confiance.

— Et si moi, je suis d'accord ? dis-je. Si je me sens en sécurité avec elle...

— Ce n'est pas vrai, répliqua Derek. Mais tu ne veux pas la mettre dehors, parce que ça ne te ressemble pas. (Il regarda Tori dans les yeux.) Mais moi, ça me ressemble. Chloé ne veut pas te forcer à partir parce qu'elle ne supporterait pas qu'il t'arrive quelque chose. Moi ? Je m'en fiche. Tu l'as bien cherché.

Il allait trop loin. Simon remua, mal à l'aise, et fit mine de vouloir dire quelque chose. Je le pris de vitesse.

— Et où est-ce qu'elle est censée aller ? Elle n'a pas d'argent. Si elle va voir qui que ce soit, ils appelleront sans doute ses parents.

— Je m'en fous.

— On ne peut pas faire ça, dit Simon. Ce serait mal.

Je savais que Derek ne manquait pas d'empathie : il n'arrivait pas à oublier ce qu'il avait fait à ce garçon qui avait attaqué Simon. Mais il semblait avoir cette étrange liste de conditions, et si on ne les remplissait pas correctement, comme c'était le cas avec Tori, il ne voyait pas d'inconvénient à vous « mettre dehors », quel que soit le sort qui vous attendait.

— C'est vrai, dis-je.

— Ce n'est pas négociable. Elle ne vient pas.

— OK, conclus-je comme je me relevais en époussetant mon jean. Viens, Tori.

Simon se leva aussi, et je crus qu'il allait m'arrêter. Au lieu de cela, il me suivit jusqu'à la porte. Tori me rattrapa et nous étions déjà dans la pièce d'à côté quand Derek surgit au pas de course. Il m'attrapa le bras et me tira si violemment que je trébuchai.

Je fis la grimace et ôtai sa main.

— Mauvais bras.

Il le laissa tout de suite retomber en se rendant compte qu'il avait agrippé celui qui était blessé. Après une longue minute de silence, il ajouta :

— Très bien.

Il se tourna vers Tori.

— Trois conditions. Premièrement, quel que soit ton problème avec Chloé, fais-toi une raison. Tu l'agresses encore une fois, tu dégages.

— Compris, répondit Tori.

— Deuxièmement, Simon n'est pas intéressé, fais-toi une raison.

Elle rougit et rétorqua :

— Je crois que j'avais compris. Et le troisièmement ?

— Cesse de te prendre pour le centre du monde.

Chapitre 20

Une fois ce désagréable épisode passé, j'avais hâte, pour la première fois de ma vie, d'aller faire du shopping. Je n'avais qu'une envie, sortir de cet endroit sombre, froid et humide, qui me rappelait les sous-sols que je détestais tant, m'éloigner de ce cadavre dont la présence me mettait les nerfs à vif. Trouver des vêtements chauds, un vrai repas et une vraie salle de bains, avec du savon, l'eau courante et des toilettes. Ne me demandez pas comment je m'étais occupée de mes « besoins naturels » jusque-là, il vaut vraiment mieux ne pas donner de détails.

— Si on arrive à s'éloigner assez pour que ça ne soit pas dangereux, dis-je, j'aimerais essayer d'utiliser ma carte bleue. Mon compte est probablement bloqué, mais ça vaut la peine de le tenter. Ce serait pratique d'avoir plus d'argent.

— On en a déjà un peu, déclara Derek.

— Comme tu veux, si tu crois que ce n'est pas une bonne idée d'essayer.

— Tu ne vas pas sortir, Chloé. C'est nous qui allons dehors, et toi tu restes ici.

— Là où tu seras en sécurité, ajouta Tori. On ne voudrait pas que tu te casses un ongle en utilisant ta carte.

— Tori..., gronda Derek en se retournant. Je t'ai prévenue. Laisse-la tranquille.

— Dis donc, le loup, cette pique t'était adressée.

Sa voix baissa d'un ton et devint presque un grognement.

— Ne m'appelle pas comme ça.

— S'il vous plaît, dis-je en m'interposant. On peut arrêter les chamailleries ? J'ai pourtant prouvé que je suis prudente et que je sais me débrouiller...

— C'est vrai, dit Simon. Mais c'est ça, le problème.

Il me tendit une coupure de journal. Je lus le titre, puis m'assis lentement sur une caisse, les yeux braqués sur l'article.

Mon père offrait une récompense d'un demi-million de dollars à qui pourrait fournir des informations permettant de me retrouver saine et sauve. Il y avait un portrait de moi, la photo de classe de l'année précédente. Et une de lui à ce qui paraissait être une conférence de presse.

La nuit qui avait suivi ma crise de nerfs au lycée, mon père était venu me voir à l'hôpital. Il avait pris l'avion depuis Berlin et avait mauvaise mine, l'air fatigué et inquiet, le visage mal rasé. Il semblait encore pire sur la photo, je voyais les cernes sous ses yeux et ses traits tirés.

J'ignorais totalement ce que le groupe Edison avait prévu de dire à mon père à propos

de ma disparition. Ils avaient dû lui raconter une histoire, peut-être que j'avais été transférée et qu'il ne pouvait pas encore me rendre visite. Ils avaient voulu étouffer l'affaire, mais ils n'avaient pas été assez rapides.

Ils essayaient malgré tout de brouiller les pistes. D'après les éducatrices et ma camarade de chambre, Rachelle Rogers (interviewée dans l'article), je m'étais enfuie.

Mon père avalait-il cette version ? Je supposai que oui. L'article le citait avouant qu'il avait mal géré la situation, comme un certain nombre de choses avec moi, et qu'il voulait à tout prix une chance de repartir de zéro. Quand je lus ces mots, des larmes tombèrent sur le papier. Je le secouai pour les chasser.

— Un demi-million ? lut Tori par-dessus mon épaule. Le groupe doit payer la note pour nous retrouver.

Simon indiqua la date. La veille au matin, alors que nous étions encore sous leur garde.

— Bon, dit Tori. Ils ont dit à son père d'en faire des tonnes en parlant de sa fugue, pour que personne ne pose de questions. Il offre une récompense qu'il n'aura jamais à payer, parce qu'il sait où elle est.

Je secouai la tête.

— Ma tante a dit qu'il ne savait rien du groupe. (J'observai l'article, puis le pliai rapidement.) Il faut que je le prévienne.

Derek se mit en travers de mon chemin.

— Tu ne peux pas faire ça, Chloé.

— S'il a recours à ça, fis-je en agitant le papier, il se met lui-même en danger sans le savoir. Il faut que je...

— Il n'est pas en danger. S'ils avaient pu éviter qu'il alerte les médias, peut-être. Mais maintenant, s'il lui arrive quoi que ce soit, ça ne ferait qu'attirer un peu plus l'attention. Il est évident qu'il ne remet pas en question la théorie de la fugue, alors ils vont le laisser tranquille... tant qu'il n'apprend pas la vérité.

— Mais je dois lui dire que je vais bien. Il s'inquiète.

— Et il va falloir qu'il s'inquiète encore un peu.

— Est-ce qu'on est sûrs qu'il ne sait rien ? demanda Tori. Qu'a dit ta tante ? Est-ce que c'est elle qui a fait la modification génétique à l'insu de ta mère, ou est-ce que ta mère était au courant ?

Je sortis la lettre et l'effleurai. Puis je leur racontai son contenu, du moins ce qu'ils avaient besoin de savoir.

— Il y a quelque chose à propos de ton père ? demanda Derek.

J'hésitai, puis acquiesçai.

— Qu'est-ce qu'elle a écrit ?

— Qu'il n'était pas impliqué, comme je l'ai dit.

— Ce qui signifie que ça ne devrait pas être dangereux si Chloé prend contact avec lui, pas vrai ? demanda Simon.

Derek scruta mon visage, puis commença, à voix basse :

— Chloé...

— Elle a dit... ma tante a dit qu'il ne fallait pas que je m'approche de lui.

Derek me faisait sans doute assez confiance pour ne pas s'imaginer que j'allais me précipiter sur la première cabine téléphonique pour appeler mon père, car, juste après, ils partirent faire des courses tous ensemble.

Ma tante et Derek pensaient tous les deux que je devais rester loin de mon père. Derek disait que cela le mettrait en danger ; tante Lauren croyait sans doute que c'était moi qui courais un risque.

J'aimais beaucoup mon père. Peut-être qu'il travaillait trop, qu'il n'était pas assez souvent à la maison, qu'il ne savait pas vraiment comment agir avec moi, mais il faisait de son mieux. Il avait dit qu'il resterait dans les parages tant que je serais à Lyle House, mais quand il avait été obligé de partir pour une urgence professionnelle, je ne lui en avais pas voulu. Il s'était arrangé pour avoir plutôt un mois de congé après ma sortie, et c'était ce qui comptait le plus pour moi. Il pensait que j'étais en sécurité à Lyle House, sous la surveillance de ma tante.

Il devait croire que je me sentais tellement blessée et en colère que je m'étais enfuie. À présent, sa fille schizophrène errait dans les rues de Buffalo. J'avais envie de l'appeler, juste pour lui dire : « Je vais bien. » Mais Derek et tante Lauren avaient raison : si je le faisais, nous n'irions peut-être plus si bien, ni l'un ni l'autre.

Pour cesser de penser à mon père, je décidai d'aller jeter un coup d'œil au cadavre. Après ce qui s'était passé avec les chauves-souris, je devais m'entraîner tout de suite à affiner mes perceptions si c'était possible, et apprendre à sentir la présence d'un corps *avant* de ressusciter son fantôme.

Ça semblait fonctionner comme un radar. Plus je m'approchais, plus la sensation s'accroissait. On aurait donc pu croire que trouver le corps serait facile, mais ce n'était pas le cas. La « sensation » n'était qu'un vague sentiment de malaise, des picotements à la base de ma nuque et un mal de crâne sourd. Et lorsque je la sentais augmenter, je ne pouvais affirmer si je détectais le corps, un courant d'air, ou mes propres nerfs.

Je ne parvenais pas à deviner à quoi ce bâtiment avait autrefois servi. Buffalo foisonne de maisons et d'immeubles abandonnés. On pouvait les voir en prenant l'autoroute I-90 : des bâtiments en ruine, des fenêtres condamnées, des terrains déserts. Cet endroit ne ressemblait pas à une maison, de l'extérieur, mais en avait la taille et comportait des pièces typiques. L'intérieur grouillait de débris, de boîtes en carton moisi, de morceaux de bois, de meubles cassés, de monceaux d'ordures.

J'aurais sans doute pu trouver le cadavre sans utiliser mes pouvoirs : il n'y avait que huit pièces. Mais je les utilisai malgré tout, pour m'entraîner. Je finis par découvrir le corps dans l'un des coins du fond. Depuis la porte, il ressemblait simplement à un tas de chiffons. En m'approchant, je vis quelque chose de blanc dépasser de sous les tissus : une main, dont la chair s'était presque entièrement décomposée, ne laissant apparaître que les os. Je le voyais mieux à mesure de mon avancée, d'abord une jambe, puis un crâne. Il était presque devenu un squelette. Les effluves qu'il pouvait dégager n'étaient pas assez forts pour que mon odorat humain les détecte.

Je me rendis compte que les chiffons étaient en fait des vêtements, et pas tous en si

mauvais état que ça, seulement froissés autour de ce qui restait du corps. Le cadavre portait des bottes, des gants, un jean et un sweat-shirt dont l'inscription était délavée. Quelques mèches de cheveux gris s'échappaient d'un chapeau, et ni les habits ni le corps ne permettaient de préciser s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, mais je pensai instinctivement à « lui ».

Durant l'hiver précédent, cet individu s'était traîné jusqu'ici pour échapper au froid, et s'était recroquevillé dans ce coin, pour ne jamais se relever. D'autres personnes avaient dû le découvrir avant nous. Avaient-elles toutes gardé leurs distances, comme nous-mêmes l'avions fait ? Nul n'avait pensé à avertir les autorités, à le sortir de là, à l'identifier et à l'enterrer ?

Était-il sur une liste de personnes disparues ? Quelqu'un attendait-il son retour ? Avait-on offert une récompense, comme mon père ?

Pas aussi élevée, j'en étais sûre. Un demi-million de dollars. Une somme pareille attirerait tous les cinglés de Buffalo. Quelle idée lui était passée par la tête ?

Mais il n'avait pas réfléchi. Il voulait seulement que je rentre à la maison.

Je clignai des yeux pour chasser mes larmes. Génial. Même examiner un cadavre ne pouvait m'empêcher de m'inquiéter pour mon père.

Qu'en était-il de cet homme ? Il devait bien y avoir quelqu'un qui s'inquiétait pour lui. Si je parvenais à entrer en contact avec son fantôme, peut-être serais-je capable de transmettre un message ? Mais je ne pouvais pas courir le risque de l'invoquer et de le ramener par accident dans son cadavre, comme je l'avais fait pour les chauves-souris.

Je sentis soudain une tape sur mon épaule, et fis volte-face.

— Désolé, dit Simon. Je croyais que tu m'avais entendu arriver. Je vois que tu as trouvé notre coloc'. Tu essaies de communiquer ?

— J'essaie de ne pas communiquer.

— On dirait que ça fait un moment qu'il est ici, observa-t-il en s'accroupissant à côté du squelette. On pourrait jouer aux *Experts* et découvrir depuis combien de temps il est mort. Je ne vois pas de bestioles.

— Ce n'est pas la bonne saison.

Il fit la grimace.

— Oui, c'est vrai. Il fait encore trop froid ici. Il est sûrement mort il y a plusieurs mois, c'est pour ça qu'il n'y a pas de bestioles. J'aurais dû y penser. Derek a fait une expérience sur les vers et la décomposition il y a deux ans, pour le concours de sciences. (Il nota mon expression.) Oui, c'est dégueu. Assez intéressant aussi, mais si j'étais toi, je n'aborderais pas le sujet. Il était énervé. Il n'est arrivé qu'à la deuxième place au classement municipal.

— Quel flemmard, dis-je en reculant alors qu'il se levait. Mais j'ai fait le tour ici, donc il vaudrait mieux que je m'éloigne. Les cadavres et moi ne faisons pas bon ménage. (J'envisageai de lui parler des chauves-souris. J'avais envie de le dire à quelqu'un, d'en discuter, de demander des conseils, mais...) Je voulais juste voir si je pouvais utiliser mes pouvoirs pour le trouver.

— Je suppose que la réponse est « oui ».

Je hochai la tête et nous quittâmes la pièce.

— On peut chercher un autre endroit où dormir, dit-il. Ça ne dérangera pas Derek.

Sérieusement.

— Ça ira. En parlant de Derek, où est-ce qu'il est ?

— Toujours en courses. Il m'a dit de rentrer pour rester avec toi. (Il se pencha pour chuchoter à mon oreille :) Je crois surtout qu'il voulait passer plus de temps avec Tori.

Je me mis à rire.

— Tu veux parier sur lequel rentrera vivant ?

— Derek, sans conteste. Avant que je parte, il lui ordonnait d'aller trouver d'autres couvertures. Il devrait être sur le chemin du retour, à l'heure qu'il est. Il l'a probablement semée pour qu'elle retrouve son chemin toute seule, en espérant qu'elle se perde.

— Il est vraiment fâché ? Qu'elle soit avec nous ?

— Fâché ? Sur une échelle de un à dix, je dirais cinq. Agacé ? onze. Mais il s'en remettra, comme nous. On sera bien forcés. Au moins jusqu'à ce qu'elle en ait marre et qu'elle se rappelle une tante qu'elle avait perdue de vue à Peoria, dans l'Illinois.

De retour dans nos quartiers, Simon disposa un étalage de ce qu'une supérette avait de mieux à offrir : du jus de fruit, du lait, des yaourts, des pommes, des crackers et de fines tranches de fromage.

— Tous les groupes d'aliments... sauf un. (Il me tendit une barre chocolatée.) Le dessert.

— Merci.

— Maintenant, si tu veux bien m'excuser un moment, je vais t'épargner la vision du sang et des aiguilles avant le repas.

— Ne t'inquiète pas. Ce genre de choses ne me dérange pas.

Il se retourna quand même pour analyser son sang, puis se faire une piqûre.

— Moi qui pensais que les vaccins annuels contre la grippe étaient insupportables..., dis-je. Es-tu obligé de faire ça tous les jours ?

— Trois fois pour la piqûre. Encore plus pour les analyses.

— Trois piqûres ?

Il rangea la trousse.

— Je suis habitué. Ça a été diagnostiqué quand j'avais trois ans, alors j'en ai toujours eu, d'aussi loin que je me souviens.

— Et tu vas toujours devoir faire ça ?

— Je pourrais utiliser une pompe. En la collant sur la jambe, elle contrôle mon taux de sucre dans le sang et m'injecte de l'insuline. J'en ai eu une quand j'avais treize ans. Mais... (Il haussa les épaules.) J'avais fait un pacte avec mon père. Je pouvais en avoir une si je ne m'en servais pas comme d'une excuse pour manger n'importe quoi, parce que ce n'est pas bon d'avoir trop d'insuline. Je ne l'ai pas respecté.

— Tu as abusé de ça ? demandai-je en désignant les sucreries.

— Non. Trop de féculents, surtout. Je sortais manger des pizzas avec l'équipe, et je ne voulais pas me contenter de deux parts quand tous les autres en engloutissaient six. Je me serais fait chambrer parce que j'étais au régime, comme les filles...

— Voilà que je me fais insulter.

— Hé ho ! j'avais treize ans. Je sais que c'était idiot, mais quand on est tout le temps le petit nouveau, on a envie de s'intégrer. Tu dois savoir de quoi je parle, j'imagine. Tu as

sans doute beaucoup changé d'école, comme nous.

— J'en ai fait dix... non, onze.

— On est à égalité. Cool. (Il croqua dans sa pomme.) Mais maintenant que j'approche des seize ans, âge très mûr, je me suis fait une raison. Mon père et moi étions en négociation pour que je puisse récupérer la pompe... et puis il a disparu.

La voix de Tori résonna dans la maison :

— Simon ?

— Fini la tranquillité, marmonna-t-il, puis il éleva la voix : On est ici !

Chapitre 21

Derek revint avec des sacs de courses et du liquide. Je lui avais confié ma carte bleue et mon code, et il avait déniché un distributeur sans vidéo de surveillance. Ma carte fonctionnait toujours. Il avait retiré autant que le permettait mon plafond, soit quatre cents dollars. Nous ne pourrions plus faire ça : si je l'utilisais encore, la banque saurait que je me trouvais toujours à Buffalo, et Derek craignait que le groupe Edison puisse l'apprendre.

Il me tendit l'argent et le reçu, plié par discrétion. Tori le lui arracha des mains et l'ouvrit.

— Dis donc, c'est ton compte en banque ou un livret d'épargne pour tes études ?

Je repris le papier.

— Mon père me verse mon argent de poche par virements. En quinze ans, ça finit par faire beaucoup.

— Et il te laisse y avoir accès ?

— Et pourquoi pas ?

— Eh bien, heu, parce que tu pourrais le dépenser. Non, attends. Laisse-moi deviner...

Tu es trop responsable pour ça.

— Elle est intelligente, la corrigea Simon.

— C'est comme ça que tu la qualifierais ? J'aurais plutôt dit...

Elle se mit à bâiller. Je sentis le rouge me monter aux joues.

— Ça suffit, grogna Derek.

— Ouais, n'oublie pas qui t'a donné l'argent pour ça, dit Simon en montrant le sac de courses de Tori.

Elle contracta les mâchoires.

— Entre la nourriture et la couverture, on en a eu pour vingt dollars, et je m'en souviendrai. Je la rembourserai. Moi aussi, je suis responsable. Mais au moins... (Elle fit un geste pour désigner le ticket.)... je n'exagère pas.

Je saisis mon sac, encore entre les mains de Derek.

— Bon, qu'est-ce que tu m'as rapporté ? demandai-je en plongeant le bras dans le sac. Un sac à dos. Deux sweat-shirts. Mer...

Je dépliai les sweat-shirts, et Tori éclata de rire en avalant son soda de travers.

Je me retournai lentement et calmement vers elle.

— C'était ton idée ?

Elle leva les mains.

— Pas du tout. J'ai proposé de les choisir, mais Derek a insisté. (Elle se tourna vers lui.) Pas étonnant que tu aies mis autant de temps. Ç'a dû être difficile d'en trouver des si moches.

Il m'avait acheté deux sweat-shirts gris à capuche identiques, confectionnés en un genre de polyester ringard qu'on ne trouve que dans les braderies les moins chères, qui brille comme du plastique et qui gratte la peau.

— Quoi ? demanda Derek.

— Ça ira très bien. Merci.

Tori tendit la main pour attraper l'étiquette, puis se mit à rire.

— C'est bien ce que je pensais. C'est une coupe *homme*. La taille S, pour homme.

— Et alors ? La coupe femme était plus chère. Je me suis dit que pour Chloé, ça ne ferait pas de différence.

Tori se tourna vers moi, puis son regard glissa sur ma poitrine et elle pouffa.

— Quoi ? demanda Derek.

— Rien, bredouilla-t-elle. Tu dis les choses telles qu'elles sont, toi, hein ?

— Tori ? dit Simon. Tais-toi. Chloé, on ira te trouver autre chose demain.

— Non, Derek a raison. Cette coupe m'ira très bien. Merci.

Les joues en feu, je marmonnai que j'allais les essayer et m'enfuis de la pièce.

Lorsque le crépuscule commença à tomber, nous nous installâmes pour la nuit. Il n'était que 20 heures, et Tori protesta amèrement. Derek lui déclara qu'elle n'était pas du tout obligée de se coucher, du moment qu'elle n'utilisait pas les piles des lampes et qu'elle restait malgré tout capable de se lever à l'aube. Nous ne vivions plus dans un monde de lumière électrique. Nous étions obligés de profiter du soleil quand c'était possible, et de dormir le reste du temps.

Ça m'allait très bien. Je n'étais pas d'humeur à participer à une soirée pyjama. Simon avait essayé de me remonter le moral, mais ça n'avait fait qu'aggraver les choses. Je ne voulais pas avoir besoin qu'on me remonte le moral. Je souhaitais pouvoir encaisser les coups et me relever avec le sourire.

Je ne pouvais m'empêcher de penser à tante Lauren. Je songeais aussi à Rae, et à mon père, mais surtout à elle. J'estimais qu'ils étaient tous deux en sécurité pour l'instant. Le groupe Edison ne viendrait pas embêter mon père tant qu'il ignorait tout de lui. Et Rae était en bonne voie pour sa « réhabilitation », d'après le dossier que j'avais lu. Mais en ce qui concernait tante Lauren, je ne voyais aucune raison logique pour que le groupe la garde en vie. Chaque fois que j'ouvrais les yeux, je m'attendais à trouver son fantôme devant moi.

Et même lorsque je parvenais à ne pas m'inquiéter, c'était pour me tourner vers des préoccupations plus triviales et me laisser submerger par un vague sentiment de déception.

J'avais trouvé les garçons. J'avais rapporté son insuline à Simon. J'avais découvert par moi-même les secrets du groupe Edison. En guise de récompense, Tori me lançait des piques à chaque occasion qui se présentait pour me ridiculiser devant Simon.

C'était le seul moment dans ma vie où j'aurais dû être tout sauf ennuyeuse et

inintéressante. Je pouvais parler aux défunts. Je pouvais relever les morts. J'avais assez tramé et comploté au cours de la dernière semaine pour être sélectionnée pour *Koh-Lanta*.

Pourtant, l'image de Tori en train de bâiller me hantait.

C'était agréable de voir que Simon me défendait, mais il aurait agi de la même manière si j'avais été sa petite sœur. Je ne cessais de penser à la façon dont il me venait en aide, dont il me prenait la main, dont il se penchait vers moi pour me chuchoter quelque chose ; je désirais y voir un message implicite, mais je n'y parvenais pas.

Et alors ? Avec tout ce qui se passait, pouvais-je vraiment m'apitoyer sur mon sort parce qu'un beau garçon n'était pas « intéressé » par moi ? J'en devenais pire qu'ennuyeuse. Cela faisait de moi l'idiote écervelée que Derek semblait voir en moi.

À propos de Derek... il valait mieux ne pas parler de lui... Est-ce que je ne me rappelais pas de la manière dont il se comportait parfois ? Non, j'avais seulement oublié ce que ça faisait d'être l'objet de ses attaques. Entre Tori et lui, ma susceptibilité allait en prendre un coup. Ou alors j'allais perdre toute confiance en moi.

Je me tournai et me retournai toute la nuit, perdue dans des cauchemars hantés par tante Lauren, mon père et Rae. Je me réveillais toutes les cinq minutes, haletante, en sueur. Les autres dormaient à poings fermés autour de moi. Respirer un peu d'air frais me calmait assez pour retrouver le sommeil, mais je retombais aussitôt dans mes cauchemars.

Mon inconscient finit par trouver la même distraction que mon esprit lorsque j'étais éveillée : il se concentra sur le cadavre qui se trouvait dans la pièce d'à côté. Mais cette fois, pas d'examen bienveillant de la situation : je rêvai que je rappelais cette pauvre âme dans sa carcasse et qu'elle me maudissait en hurlant.

Puis le rêve changea et me ramena dans le vide sanitaire de Lyle House. J'étais submergée par l'horrible puanteur de la mort. Je sentais Derek derrière moi ; la chaleur de son corps m'irradiait et il me disait : « Allez, Chloé, viens. »

Viens où ? J'étais enfermée dans la cave avec ces monstres qui rampaient vers moi, leurs doigts froids et squelettiques qui me touchaient, et leur odeur nauséabonde qui me retournait l'estomac.

Derek me secouait, et je tentais de le repousser, de lui dire qu'il ne m'aidait pas vraiment...

— Chloé !

Je me réveillai en sursaut et le cauchemar se dissipa immédiatement. Des yeux verts brillaient au-dessus de moi dans le noir.

— Derek ? Qu'est-ce que...

Il me plaqua sa main sur la bouche et approcha son visage de mon oreille.

— Tu es réveillée, maintenant ? Il faut que tu fasses quelque chose pour moi.

L'insistance de sa voix fit disparaître en moi toute trace de torpeur. Je le dévisageai dans l'obscurité. Ses yeux étaient-ils fiévreux, ou bien était-ce leur éclat normal, pareil à celui d'un chat ? Je retirai sa main.

— Tu fais encore une transformation ?

— Quoi ? Non, ça va. Écoute-moi bien, d'accord ? Tu te souviens du cadavre dans l'autre pièce ?

Il parlait d'une voix calme et prudente. Je hochai la tête.

— Tu vas essayer de te concentrer sur le corps, d'accord ? Sur l'esprit qui y était rattaché. Il faut que tu libères le...

— Que je le libère ? M-mais... je ne l'ai pas invoqué...

— Chut. Concentre-toi simplement pour tenter de le libérer sans réveiller les autres. Tu crois que tu peux y arriver ?

Je hochai la tête, puis essayai de me redresser. Quelque chose de lourd pesait sur mes jambes. Je me relevai sur les coudes, mais Derek plongea sur moi si vite que je ne pus distinguer que sa silhouette sombre. Il me plaqua au sol par les épaules et me maintint allongée.

Je pris peur en me demandant ce qu'il était en train de faire. Mon cerveau enregistra la scène : un homme sur moi au milieu de la nuit. Mon instinct prit le dessus. Je me débattis à coups de poing et de pied. Je le griffai à la joue, et il me libéra dans un grognement de douleur.

Je me relevai tant bien que mal, les jambes toujours coincées... et j'en découvris alors la cause. Un cadavre était en train de me ramper dessus.

C'était celui de la pièce d'à côté, à peine plus qu'un squelette, couvert de haillons et de lambeaux de peau tannée. Des mèches de cheveux gras pendaient de son crâne par endroits. Ses yeux n'étaient plus que des orbites vides. Ses lèvres avaient disparu depuis longtemps, et il ne restait à ce crâne qu'un sourire éternel qui laissait voir ses dents pourries.

Je gémis ; le squelette s'arrêta et essaya de relever la tête. Le crâne oscilla d'un côté puis de l'autre, les orbites cherchant en vain à voir quelque chose, et sa mâchoire s'ouvrit pour laisser échapper un « ga-ga-ga » guttural.

Je me mis à hurler comme une véritable actrice dans un film d'horreur, et ma voix résonna dans la pièce.

Je me débattis de toutes mes forces en tentant de me débarrasser de cette chose. Derek m'attrapa sous les bras pour me dégager. Il me couvrit la bouche de sa main, mais j'entendais encore mon cri résonner autour de moi. Il me grogna de me taire. J'essayai de lui obéir, et finis par me rendre compte que ce n'était plus moi qui hurlais.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? cria Tori. Mais qu'est-ce que c'est ?

Le « clic » d'une lampe torche. Un faisceau de lumière nous aveugla. À ce moment-là, elle hurla vraiment fort, assez fort pour me faire mal aux oreilles. Le cadavre se dressa, bouche ouverte, et poussa lui aussi une plainte aiguë.

Simon se réveilla à son tour. Lorsqu'il vit le squelette, il laissa échapper un chapelet d'injures.

— Fais-la taire ! lui dit Derek d'une voix rageuse en montrant Tori du doigt. Chloé, calme-toi ! Il faut que tu te calmes.

Je hochai la tête, le regard braqué sur la chose. J'essayai de me persuader qu'il ne s'agissait pas d'une chose mais d'une personne, malheureusement tout ce que je parvenais à voir était un squelette maintenu par des lambeaux de chair, une tête

dépourvue de globes oculaires qui ballottait et des dents qui claquaient...

J'avais le souffle court.

— Calme-toi, Chloé. Calme-toi.

Sa voix n'avait rien d'apaisant, et il m'ordonnait simplement sur un ton impatient de cesser de paniquer et de me mettre au travail. Je le forçai à me lâcher.

— Il faut que tu..., commença-t-il.

— Je sais ce que j'ai à faire, répondis-je sèchement.

— C'est quoi, ce truc ? bredouilla Tori. Pourquoi ça bouge ?

— Sors-la d'ici, dit Derek.

Pendant que Simon tirait Tori hors de la pièce, je m'efforçai de me détendre, mais mon cœur battait trop fort pour que j'arrive à me concentrer. Je fermai les yeux et sentis soudain quelque chose sur mon pied. J'aperçus en les rouvrant des doigts qui tentaient de m'attraper la jambe.

Je reculai vivement. Le cadavre tendit un bras sale couvert de chiffons et racla de ses doigts squelettiques le papier journal sur le sol en essayant de se traîner, trop brisé pour se relever. Comment pouvait-il même bouger ? Et pourtant, il y parvenait. Tout comme les chauves-souris, centimètre après centimètre, il avançait vers moi...

— Tu l'as appelé, dit Derek. Il essaie de...

— Je n'ai rien appelé du tout.

— Tu l'as invoqué d'une manière ou d'une autre, et maintenant il essaie de te trouver.

Je me concentrai, mais dès que le cadavre m'effleura la jambe, je fis un brusque pas de côté. Le squelette s'arrêta, tête branlante, puis tourna ses orbites vides vers moi et entreprit d'avancer dans la nouvelle direction.

— Il faut que tu le libères, dit Derek.

— Eh bien, oui, j'essaie !

— Fais plus d'efforts.

Je fermai les yeux et me représentai mentalement le cadavre. J'imaginai le fantôme coincé à l'intérieur, et me vis en train de le sortir...

— Concentre-toi, chuchota Derek.

— C'est ce que je fais. Si tu te taisais un peu...

Le squelette s'arrêta, comme s'il pouvait m'entendre. Puis il tendit la main et chercha à tâtons. Il trouva ma jambe, et ses doigts remontèrent jusqu'à mon genou. Je m'armai de courage pour ne pas bouger. Il avait besoin de me trouver, je le laissai donc me toucher. J'allais passer outre, et me focaliser sur...

— Comment as-tu fait la dernière fois ? demanda Derek.

Je lui jetai un regard furieux.

— J'essaie de t'aider, protesta-t-il.

— Tu m'aiderais bien plus si tu la fermais.

Il me rendit mon regard.

— Tu dois absolument le libérer, Chloé. Avec tous ces hurlements, on a forcément dû nous entendre, et tu as environ cinq minutes avant que quelqu'un débarque et tombe sur un cadavre en train de ramper...

— Tu es censé m'aider en me disant ça ?

— Je ne voulais pas te...

— Dehors.

— Mais je...

— Dehors !

Il battit en retraite. Je fermai les yeux et me représentai le squelette, son esprit enfermé...

Je sursautai brusquement : un doigt osseux touchait ma peau nue, à l'endroit où ma chemise était sortie de mon jean. J'ouvris les yeux d'un seul coup et le vis tout près de moi, son crâne bringuebalant à quelques centimètres de mon visage.

Les mèches rêches et échevelées me chatouillèrent la gorge, et je poussai un petit cri. Le cadavre s'immobilisa, puis s'avança de nouveau. Je sentais à présent la faible odeur putride de la mort que je n'avais pas perçue auparavant, et mon estomac se retourna à l'idée qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur, enfermé dans ce corps décomposé...

Il se rapprocha.

— Stop. Je-je vous en supplie, arrêtez.

Il ne bougea plus. Nous restâmes ainsi, mes yeux rivés sur ses orbites. Je haletai en essayant de me calmer sans respirer son odeur trop profondément.

J'attendis qu'il bouge de nouveau, mais il demeura immobile.

Je lui avais demandé d'arrêter, et il avait obéi.

Je me rappelai les horribles images de nécromanciens menant des armées de zombies que j'avais vues sur Internet. Je me souvins du livre sur leurs pouvoirs que le docteur Davidoff m'avait donné.

Le pouvoir de communiquer avec les morts. Le pouvoir de les relever. De les maîtriser.

— Rec-reculez, dis-je. S'il vous plaît.

Il obtempéra lentement, la mâchoire agitée de soubresauts. Un son guttural monta de sa poitrine. Un grognement. Je m'agenouillai.

— Allongez-vous, s'il vous plaît.

Il obéit, et tourna sa tête vers moi. Son crâne oscillait d'un côté à l'autre et sifflait comme un serpent. En entendant ce son et en regardant au fond des orbites vides du cadavre, je sentis sa haine. Des vagues de ressentiment émanaient de sa carcasse. Il ne m'obéissait pas parce qu'il le voulait, mais parce qu'il y était obligé. Son esprit était esclave du nécromancien qui l'avait invoqué, réincarné dans ce qui était à peine plus qu'un squelette et forcé à se plier à la volonté de son maître.

Je déglutis avec difficulté.

— J-je suis désolée. Je ne voulais pas vous appeler. Je n'essayais pas de le faire.

Il siffla en dodelinant toujours de la tête, comme s'il souhaitait seulement me montrer ce qu'était vraiment la mort.

— Je suis vraiment dés...

Je ravalai mes mots. Le fantôme qui était prisonnier là-dedans n'avait que faire de mes excuses. Il voulait la liberté. Je fermai donc les yeux et me concentraï pour le renvoyer, ce qui était beaucoup plus simple à présent que je n'avais plus à m'inquiéter qu'il me grimpe dessus.

Je me visualisai en train de tirer l'esprit hors du corps, et le claquement cessa si

brutalement que j'ouvris les yeux en pensant lui avoir ordonné le silence sans faire exprès. Mais le squelette s'était écroulé à mes pieds en un tas inerte. Le fantôme était parti.

Chapitre 22

Tremblante, je pris une profonde inspiration, me frottai le visage et levai les yeux pour apercevoir la silhouette de Derek dans l'encadrement de la porte.

— Si tu crois qu'on a pu nous entendre, nous devrions prendre nos affaires et partir, déclarai-je d'une voix étonnamment assurée. On va le laisser là où il est, comme ça quelqu'un le trouvera et l'entertera.

Tout en parlant, j'eus l'idée folle que Derek était peut-être impressionné par la façon dont j'avais réussi à gérer la situation. Mais il se contenta de toucher l'égratignure sur sa joue.

— Je suis désolée, lui dis-je. J'ai paniqué quand tu...

— Je t'ai proposé de partir, tout à l'heure. Je t'ai dit que si tu pensais que c'était un problème (il fit un geste pour désigner le squelette), on pouvait trouver un autre endroit.

— Oui, et je ne pensais pas que c'en était un, du moment que je n'invoquais pas de fantôme.

— Et pourtant, c'est ce que tu as fait.

— Mais enfin, Derek, je dormais !

— À quoi rêvais-tu ?

Je me figeai en me souvenant de mon cauchemar.

— Tu as rêvé que tu l'invoquais, pas vrai ?

— J-je ne voulais pas... (Je me frottai le visage.) Les gens normaux ne peuvent pas maîtriser leurs rêves, Derek. Si tu y arrives, alors j'imagine que tu es bien plus intelligent que nous.

— Bien sûr que je n'y arrive pas. Mais être près d'un cadavre... la situation était malsaine. Tu aurais dû t'en douter après ce qui s'est passé à Lyle House.

Je le savais bien, et d'autant plus après l'épisode des chauves-souris. Mon instinct m'avait soufflé de partir, mais je n'avais pas eu le cran d'avouer mes craintes. J'avais eu peur de paraître faible. Peur que Tori se moque de moi, peur d'énerver Derek, de décevoir Simon. En essayant d'être forte, je m'étais montrée stupide.

Je voulus assumer mes erreurs et parler des chauves-souris à Derek. Mais quand je vis l'expression de son visage, l'arrogance intolérante qui traduisait sa certitude d'avoir raison face à une idiote écervelée, il était hors de question que j'admette quoi que ce soit.

— Tout va bien ? demanda Simon, derrière Derek, essayant de voir par-dessus son épaule.

— Le truc... Il est parti, répondis-je. Le fantôme.

— Bien, parce que je crois que j’ai entendu quelqu’un approcher.

— Et quand pensais-tu nous prévenir ? dit Derek d’un ton brusque.

— Je n’allais pas entrer en trombe et déranger Chloé, répliqua Simon en se tournant vers moi. Ça va ?

— Bien sûr qu’elle va bien, l’interrompit Tori qui apparut derrière lui. C’est elle qui a ressuscité cette chose. Elle devrait nous demander à nous si nous allons bien, après nous avoir réveillés en pleine nuit et complètement traumatisés.

— Tu n’étais pas suffisamment traumatisée pour ne pas prendre ta brosse à cheveux, lui dit Simon.

— C’était une arme, OK ? Je...

Je me mis entre eux deux.

— J’ai cru comprendre qu’on était sur le point d’être découverts, non ? On prend les affaires et on se barre.

— Tu donnes des ordres maintenant, Chloé ? dit Tori.

— Non, je fais des suggestions. Si tu préfères ne pas les prendre en compte, c’est comme tu veux. Reste ici et explique l’histoire du cadavre à la personne qui arrive.

— Oui, fit une voix derrière moi. Peut-être devriez-vous m’expliquer, jeune fille.

Il y avait quelqu’un de l’autre côté de la pièce. Seule sa silhouette était visible dans l’obscurité. Je me tournai vers les autres, mais ils n’avaient pas bougé. Ils avaient tous le regard braqué sur moi.

— Chloé ? dit Simon.

Un homme sortit de l’ombre. Ses longs cheveux étaient légèrement parsemés de gris, mais son visage était tellement ridé qu’il semblait avoir quatre-vingts ans. Son sweat-shirt portait les couleurs de l’équipe de hockey locale, les Buffalo Sabres. Je regardai le cadavre au sol, juste assez tourné pour dévoiler le même logo, presque complètement délavé, sur le sweat-shirt en loques.

— Chloé ? fit-il. C’est comme ça que tu t’appelles, sale môme ?

— J-je suis désolée, dis-je. Je ne voulais pas vous invoquer.

Simon se précipita devant moi.

— Écoute, fantôme, je sais que tu peux m’entendre. C’était un accident.

L’homme se propulsa à travers Simon. Je reculai en poussant un cri. Simon fit volte-face, mais Derek le tira sur le côté.

— À qui est-ce qu’elle parle ? demanda Tori.

— Au fantôme qu’elle a invoqué, répondit Simon.

— Allez chercher vos sacs à dos, dit Derek. Il faut qu’on parte.

Simon et Tori sortirent. Derek suivit mon regard et comprit où se trouvait le fantôme.

— Elle n’a pas fait exprès de vous ressusciter. Elle s’est excusée, et maintenant nous allons partir. Ça ne se reproduira plus. Retournez à votre au-delà.

Le fantôme se rapprocha et lui jeta un regard furieux.

— Vous allez m’y forcer ?

— Il ne peut pas, répondis-je. Et il ne vous entend pas non plus. Je suis désolée. Vraiment, je...

Il se jeta sur moi. J’amorçai un autre mouvement de recul, mais Derek mit sa main

contre mon dos pour m'empêcher de bouger.

— Il ne peut pas te faire de mal, dit-il. Tiens bon, et demande-lui de partir.

— Je suis vraiment désolée, assurai-je en avançant, tête relevée. Je ne voulais pas vous invoquer. C'était un accident...

— Un accident ! Ça n'avait rien d'un accident. Toi et tes voyous d'amis avez cru que ce serait marrant de me ramener dans ce... cette chose. (Il désigna le cadavre d'un geste.) Vous croyez que je n'ai jamais eu affaire à des gamins dans votre genre ? Me traîner hors de mon coin pour rigoler. Essayer de me piquer mes bottes. Et maintenant, tu débarques pour célébrer ton rituel satanique...

— Satanique ? M-mais non, nous...

— T'as entendu ça ? fit une voix lointaine. Il y a quelqu'un là-dedans.

Derek poussa un juron et me guida vers l'arrière de la maison. Simon et Tori nous rejoignirent en courant.

— Deux hommes, dit Simon. Des flics, je crois. Ils arrivent par-devant...

— La porte arrière, nous pressa Derek. Vite.

La porte d'entrée s'ouvrit avec fracas. Simon s'élança dans la direction opposée ; nous le suivîmes.

— Hé ! cria le fantôme. Où crois-tu aller ?

Derek me poussa pour me faire avancer.

— Ah non ! pas question, sale gamine. Je n'en ai pas fini avec toi. Tu vas payer pour ta mauvaise blague...

Il continua à grogner ses menaces juste derrière moi pendant que nous prenions la fuite par la porte de derrière.

Chapitre 23

— Il est parti ? demanda Tori alors que je m’approchais.

Je hochai la tête et inspirai un grand coup. L’air glacial de la nuit me brûla les poumons. Je ne sentais pas le froid cependant ; je portais ma chemise, un de mes nouveaux sweat-shirts, capuche sur la tête, et la veste trop grande par-dessus. J’essayai de reprendre mon souffle, le visage baigné de sueur. Je m’étais séparée des autres deux pâtés de maisons avant, en pensant que sans eux, je sèmerais peut-être le fantôme plus facilement. J’avais eu raison.

Nous ne savions pas qui était venu voir l’origine des bruits. Peut-être des policiers, comme le pensait Simon, ou peut-être des SDF ; nous ne nous étions pas assez attardés pour le découvrir.

Nous nous étions réfugiés dans un parking, entre un monospace et une camionnette. L’écho étouffé d’une boîte de nuit parvenait jusqu’à nous. J’avais été surprise de trouver ce parking bondé et un bar animé, aussi tard un soir de semaine. Puis j’avais regardé ma montre et m’étais aperçue qu’il n’était pas encore minuit.

— Tu n’aurais pas dû t’en aller comme ça, me reprocha Derek.

— Je t’ai dit ce que j’étais en train de faire. Et ç’a marché, tu vois ?

— Tu ne peux pas...

— Lâche-la, murmura Simon. Il faut qu’on trouve un nouvel endroit où dormir.

— Grâce à tu-sais-qui, ajouta Tori.

— Ce n’est pas la faute de Chloé.

— Bien sûr que si. Même Derek est d’accord.

— Il ne voulait pas dire...

Je levai les mains en l’air.

— J’en prends l’entière responsabilité. Maintenant, on peut cesser de se disputer ? Je sais que tout le monde est sur les nerfs, mais si on veut se sortir de là...

— Si tu te lances dans un discours sur le besoin de surmonter nos différences et de nous serrer les coudes, dit Tori, je vais gerber.

— Je le ferais volontiers, mais j’ai peur que la surnaturelle génétiquement modifiée que tu as devant toi soit mangée par un requin génétiquement modifié.

Simon éclata de rire.

— *Peur bleue.* (Il regarda Derek.) Tu ne l’as pas vu. Samuel L. Jackson est en train de faire un discours à un groupe de survivants en expliquant qu’ils doivent cesser de se taper dessus et mettre leurs efforts en commun. En plein milieu, le requin arrive derrière lui et

le mange. C'est la meilleure scène de mort du cinéma.

— Et c'est mérité pour quiconque tient un discours pareil, c'est pourquoi je ne le ferai pas.

— Mais tu as raison, reconnut Simon. Il est temps de déclarer un moratoire contre les disputes.

— Un moratoire ? dit Tori. Oh ! le mot savant. Tu te la joues, Simon ?

Nous nous retournâmes tous pour la regarder.

— Quoi ? fit-elle.

— Pas de disputes, répondit Derek, ça veut dire pas de piques, ni d'insultes, ni d'objections, ni de harcèlement. Ce qui signifie qu'on ne devrait pas t'entendre pendant plusieurs jours.

— Et en ce qui concerne notre situation, j'en assume la responsabilité, et je vais régler le problème. Restez ici et je vais aller trouver un endroit...

Derek m'attrapa par le dos de ma veste.

— Il y a encore un fantôme énervé qui te cherche, et ta tête est mise à prix. Reste ici avec Tori. Simon et moi, on va trouver une cachette.

Avant de partir, Derek se tourna vers moi.

— Je suis sérieux, vous ne bougez pas d'ici.

— Même si les propriétaires de ces voitures sortent ? demanda Tori en pianotant sur les véhicules de chaque côté.

Derek ne lui prêta pas attention.

— Elle est sous ta responsabilité, Chloé.

Lorsqu'ils furent partis, Tori me regarda.

— Pourquoi tu le laisses faire ? Il te traite comme une gamine.

Je m'éloignai sans répondre de l'endroit où Derek m'avait dit d'attendre. Elle sourit.

— Voilà qui est mieux.

Je l'emmenai jusqu'à une allée de gravier entre deux bâtiments, puis je m'accroupis au sol.

— On est plus en sécurité ici, mais on reste assez près.

Elle me dévisagea.

— Tu rigoles ?

Je glissai mes mains dans les manches de ma veste pour les tenir au chaud.

— Tu l'écoutes vraiment, alors ?

— Seulement quand il a raison.

Elle me toisa.

— Tu vas laisser un mec te donner des ordres comme ça ? Les filles doivent rester assises sur leur derrière pendant que les hommes partent trouver une cave où dormir et peut-être nous chasser quelque chose à manger ?

— Ouais.

— Eh bien, très peu pour moi. Je vais leur montrer qu'une fille peut faire tout aussi bien qu'eux.

Je m'appuyai contre le mur et fermai les yeux. Elle partit d'un pas lourd. J'ouvris les paupières et la regardai s'éloigner.

Derek nous avait dit de rester là. Et il m'avait demandé de m'occuper d'elle. En cet instant, les deux ordres se contredisaient. Je savais qu'il m'aurait dit d'oublier plutôt Tori et de m'occuper de moi, mais je ne pouvais pas faire ça.

— Attends ! lançai-je en la suivant au pas de course.

— Si c'est pour venir te plaindre parce que Frankenstein va être fâché, tu peux oublier.

— Je ne suis pas ici pour t'emmerder. Je viens t'aider à trouver un endroit. Du moment que nous ne nous éloignons pas trop, Derek pourra suivre notre piste.

Elle s'engagea sur le trottoir ; je m'assurai que ma capuche était toujours bien mise, puis m'empressai de la rejoindre et l'attrapai par la manche.

— On peut prendre les rues tranquilles, lui dis-je, mais je dois éviter au maximum de croiser des gens.

— Moi pas. Ce n'est pas moi qui suis poursuivie par des fantômes, ni moi qui coûte un demi-million de dollars.

— D'accord, mais si le groupe Edison veut vraiment nous récupérer, ils ont peut-être diffusé l'information pour nous liquider. Il faut qu'on fasse attention toutes les deux.

Nous arrivâmes au bout de la rue. Elle s'apprêtait à tourner à gauche, et je l'arrêtai.

— Par ici, dis-je en montrant la partie de la rue la plus sombre. Cherche un bon endroit dans une ruelle. Le vent vient du nord, donc il faut qu'on ait une barrière contre lui. Le mieux serait un angle, un mur au fond d'une impasse, ou une entrée de livraison désaffectée, pour qu'on puisse voir les gens arriver. Et moins c'est éclairé, mieux c'est. Ce qu'on cherche, c'est un endroit sombre et à l'écart.

— Tu es aussi autoritaire que Derek, tu sais ? La seule différence, c'est que toi, tu donnes tes ordres gentiment.

Mais apparemment, ma stratégie était meilleure, car elle ne tenta ni de s'enfuir ni de prendre ma place. Elle m'accompagna simplement pour explorer lieu après lieu.

Derrière une rangée de magasins se trouvait une ruelle longue et étroite avec un mur d'un côté et une grande clôture de deux mètres de haut environ de l'autre.

— Voilà qui a l'air bien, déclarai-je.

— Heu, ouais... quand on s'appelle Mimi Cracra, dit Tori en désignant du doigt une série de poubelles.

Je soulevai un couvercle pour lui montrer le papier à l'intérieur.

— Recyclage. Il n'y a aucun restaurant par ici, donc les détritiques ne sentiront pas mauvais.

Je continuai à avancer dans la ruelle, et tombai sur un mur qui en bloquait le fond.

— C'est super, dis-je. Trois côtés, et les poubelles bloquent une partie de l'accès. On peut disposer des cartons et mettre du papier journal pour s'asseoir.

— Et peut-être que, si on a de la chance, on trouvera une boîte assez grande pour pouvoir se glisser à l'intérieur et jouer aux clochards.

— Pour le moment, Tori, nous sommes des clochards.

Ma réflexion la réduisit au silence. Je m'arrêtai près du bout de la ruelle et me mis à rire.

— Viens voir.

Elle soupira.

— Quoi encore ?

Je lui indiquai de s'approcher.

— Oh ! s'exclama-t-elle en tendant les mains pour les décongeler dans l'air chaud qui s'échappait d'un conduit.

Je fis un grand sourire.

— On a même le chauffage. C'est parfait, non ?

— Trop parfait, intervint une voix de fille. Ce qui explique pourquoi la place est prise.

Trois filles marchaient droit sur nous. Elles avaient toutes à peu près notre âge. L'une d'entre elles était blonde et portait un treillis trop grand. Une autre avait des dreadlocks. La troisième était vêtue d'une veste en cuir élimé, et lorsqu'elle avança dans la lueur d'un rayon de lune, je vis une profonde balafre qui courait de son œil jusqu'à son menton.

— Tu vois ça ? dit la fille aux dreadlocks en indiquant un tag sur la barrière en bois. C'est notre marque. Ça veut dire qu'ici, c'est chez nous.

— On n-n'avait pas vu, m'excusai-je. Désolée. On va y aller.

Je commençai à m'éloigner, mais Tori me tira en arrière.

— Non, on ne va pas y aller. Vous ne pouvez pas réserver une ruelle, qu'il y ait une marque ou non. Premier arrivé, premier servi. Vous voulez la place ? Revenez plus tôt demain.

— J'ai mal entendu ?

La fille à la balafre sortit un couteau à cran d'arrêt de sa poche. Elle l'ouvrit dans un bruit de ressort. Tori vit la lame mais ne bougea pas, les yeux braqués sur ceux de la fille.

— Regardez ça, lança-t-elle à ses amies. Cette nana va nous provoquer pour récupérer notre coin. Ça fait combien de temps que tu es dans la rue, cocotte ? (Elle toisa Tori de bas en haut.) Depuis environ neuf heures ce matin, je dirais. Qu'est-ce qui s'est passé ? Ta maman et ton papa t'ont interdit de voir ton petit copain un jour d'école ?

Les filles ricanèrent. Tori plia les doigts et se prépara à envoyer un sort. Je lui saisis le poignet et elle essaya de se dégager. Je réussis à lui montrer que les deux autres filles avaient également sorti des couteaux, mais son regard revint sur celle à la cicatrice, et toute sa rage accumulée durant les dernières vingt-quatre heures remonta à la surface. Les boîtes qui se trouvaient près des filles commencèrent à trembler bruyamment. Des papiers virevoltèrent derrière elles. Mais elles ne se retournèrent même pas, mettant ça sur le compte du vent.

Je serrai le poignet de Tori encore plus fort et chuchotai :

— Trop nombreuses.

À ma grande surprise, sa main se détendit. Je m'attendais à une ruse et ne la relâchai pas, mais elle me repoussa en disant :

— D'accord. On s'en va.

— Bonne idée, répondit la balafrée. La prochaine fois, les filles, si vous voyez ça (elle montra un tag), éloignez-vous. Au moins tant que vous n'avez pas le matos pour jouer.

On se mit en route, mais au moment où nous passions à côté d'elle, elle arma brutalement un coup de poing et frappa Tori en pleine poitrine.

— La vie dehors, c'est pas ce que vous croyez. Vous avez tout un tas de leçons à apprendre.

— Merci, grommela Tori en essayant de continuer à avancer, mais la fille à la cicatrice l'arrêta de nouveau.

— Mais tu comprends, les leçons, pour qu'elles rentrent, il faut qu'il y ait des conséquences. Alors je vais t'aider à te souvenir de celle-là. Donne-moi ta veste.

Elle tendit la main. Tori la dévisagea.

— La mienne se fait vieille, ajouta la fille. J'aime mieux la tienne.

Tori ricana et tenta encore de passer. L'adolescente se posta en travers de son chemin, couteau levé.

— J'ai dit que je voulais ta veste.

— Et ses chaussures, ajouta celle aux dreadlocks en me montrant du doigt.

— Très bien, la veste et les chaussures, reprit l'autre. Allez, on se dépêche, les filles.

Celle en treillis fit un pas en avant et sourit en laissant voir une dent en or.

— Je veux le jean de la petite, aussi. Je n'ai jamais eu de Diesel. Je vais avoir l'air d'une star.

— Ouais, enfin, si tu arrives à l'enfiler, répliqua la fille aux dreadlocks.

— Laisse tomber le jean, dit celle qui nous menaçait. La veste et les chaussures, allez.

Tori avait besoin de sa veste, et moi, évidemment, de mes chaussures. Je me penchai pour délayer une de mes baskets et fis semblant d'avoir du mal à garder l'équilibre. Je sautillai sur un pied et indiquai à Tori de venir m'aider. À mon soulagement, elle obtempéra. Je me penchai de nouveau en m'appuyant sur elle et, tout en tirant sur ma chaussure, lui murmurai :

— Étourdissement.

Elle fronça les sourcils. Je fis un mouvement de la main.

— Sort d'étourdissement, un, deux, trois, dis-je en désignant chaque fille du menton.

Tori secoua la tête.

— Immobilisation.

— Trop nombreuses. Étourdissement.

— Allez, on se dépêche, répéta la jeune à la balafre.

Tori poussa un soupir exaspéré et se pencha, comme pour m'aider à défaire ma chaussure. Elle se redressa tout à coup, leva les deux mains en l'air et jeta un sort de...

La fille se figea. Tant pis pour mes conseils.

Les deux autres ne remarquèrent tout d'abord rien. Elles regardèrent seulement leur chef avec impatience en attendant qu'elle nous secoue encore une fois.

— À trois, chuchota Tori. Un, deux...

— Hé ! commença la fille en treillis. Qu'est-ce que...

Tori leva les mains, mais elle continuait à venir vers nous. Le sort d'immobilisation se rompit et la fille à la cicatrice trébucha avant d'avancer, couteau levé. Ses amies se mirent en position, l'encadrant de chaque côté. Tori réessaya de lancer un sort, mais elle avait apparemment utilisé toutes ses forces, car rien ne se passa.

— Je ne sais pas quel tour tu viens de me jouer, dit la fille à la cicatrice. Mais c'était vraiment con de ta part. Vous avez trois secondes pour vous déshabiller complètement. Toutes les deux.

— Ça m'étonnerait, riposta Tori. Maintenant, laissez-nous tranquilles.

Tori fit bouger ses doigts, sans aucun résultat.

— J'ai dit, laissez-nous tranquilles !

Elle recommença son mouvement des mains. Nos adversaires se rapprochaient. Je me retournai, et me retrouvai face au problème des culs-de-sac : si l'accès est bloqué, on se retrouve coincé. Lorsque la fille en treillis se jeta sur moi, je me mis à courir, Tori à mes côtés.

Au bout de la ruelle, je rebroussai chemin à toute vitesse en espérant prendre nos agresseurs au dépourvu et les contourner. Ma feinte fonctionna avec la fille en treillis, mais celle aux dreadlocks me vit et me barra la route.

Je me baissai pour éviter la lame, mais elle me donna un coup de pied derrière le genou. Ma jambe céda et je m'écroulai. Je m'écartai brusquement et aperçus Tori, les bras en l'air, comme pour se rendre. Puis elle tendit brusquement une main et attrapa celle avec laquelle la fille à la cicatrice tenait sa lame. Le couteau partit et déchira la manche de la veste en cuir de Tori.

Elle poussa un hurlement d'indignation étranglé, comme si on lui avait entaillé la peau. Elle leva les bras. La fille recula brusquement pour éviter l'attaque, mais Tori les leva au-dessus de sa tête, puis les abattit d'un seul coup.

Je fus frappée par une vague invisible, et sans savoir comment, je tombai allongée sur le dos. J'entendis des bruits de pas ; je redressai la tête et vis Tori arriver en courant.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Elle constata que j'étais consciente et n'attendit pas la réponse.

— Lève-toi ! me dit-elle.

Je me redressai en chancelant. Ma jambe me lançait toujours là où la fille aux dreadlocks m'avait frappée. Je regardai rapidement autour de moi : elle était allongée quelques mètres plus loin.

Tori me força à me relever complètement. La fille en treillis était recroquevillée au pied du mur. Elle poussa un faible gémissement. Celle à la cicatrice était à quatre pattes, encore consciente, mais étourdie.

J'aperçus l'arme de l'adolescente aux dreadlocks par terre et m'en emparai brusquement, puis demandai à Tori de prendre le couteau de celle à la cicatrice, et courus jusqu'à la fille en treillis pour chercher le sien. Il était tombé à quelques mètres d'elle. Je l'attrapai. Tori était déjà en train de s'éloigner en courant dans la ruelle. Je fis abstraction de ma douleur à la jambe et fonçai pour la rattraper.

— Tu as pris son couteau ? lui lançai-je.

— Pour quoi faire ? Tu en as déjà deux.

— Mais ce n'est pas pour ça que...

— Hé ! cria une voix derrière nous. Hé !

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. La fille à la cicatrice courait droit vers nous, son couteau à la main. Voilà pourquoi je voulais avoir les trois.

Chapitre 24

Je flanquai un des couteaux dans la main de Tori et lui dis de courir. Elle obéit et fila devant moi. Ses longues jambes lui permirent de prendre rapidement une longueur d'avance, ce qui n'était pas vraiment ce que je lui avais demandé. Mais nous étions assez loin devant. Il fallait juste que nous...

Je jetai un coup d'œil derrière moi et ratai mon virage. Je trébuchai et tentai de me remettre debout, mais mon genou lâcha et je vins m'étaler sur une bordure de gazon. Je poussai sur mes deux mains pour me relever, mais la fille me sauta dessus, me coupant le souffle.

Nous nous battîmes, dans la mesure où l'on peut appeler mes coups de pied et de poing désordonnés comme ça. Je fus rapidement plaquée au sol, le couteau sous la gorge. Je m'immobilisai.

— J-j-j... (Je déglutis et repris :) Je suis désolée. Tu veux ma veste ? Mes chaussures ?

Elle eut un rictus de dégoût.

— Il n'y a rien chez toi qui me fasse envie, blondinette.

Elle dégagea violemment ma capuche et me tira une poignée de cheveux. J'eus une grimace de douleur et me mordis la lèvre pour ne pas crier.

— Des mèches rouges ? ricana-t-elle méchamment. Tu crois que ça fait de toi une dure ? Que ça te rend cool ?

— N-non. Si tu veux mes chaussures...

— Elles ne m'iraient pas. Je voulais la veste de ta copine, mais elle est partie depuis longtemps. C'est une amie loyale que tu as là. Elle n'a même pas regardé en arrière. (Elle se détendit un peu, la lame toujours sur ma gorge.) C'était un Taser, pas vrai ?

— Quoi ?

— Ce qu'elle m'a fait tout à l'heure. Elle m'a envoyé un coup de Taser, puis elle a fait la même chose aux autres. Je parie que tu as trouvé ça drôle.

— N-non. Je...

— Je t'ai dit que j'allais t'apprendre une leçon, et comme tu n'as rien qui me fait envie...

Elle leva le couteau jusqu'à ce qu'il se trouve à deux centimètres de mon œil. Je m'affolai en voyant la pointe s'abaisser. Je me débattis de toutes mes forces pour me dégager de son emprise, mais son bras appuyait sur mon cou et me coupait le souffle pendant que je gigotais. Tout ce que je pouvais faire, c'était regarder la lame qui descendait droit sur mon œil. Un gémissement confus s'échappa de ma poitrine. Elle se

mit à rire, et abaissa le couteau sur ma pommette.

La pointe s'enfonça. Je sentis la piqûre, puis le sang qui coula le long de ma joue.

— Ce n'est pas un endroit pour les jolies filles, blondinette. Une petite mignonne comme toi ? Je te donne une semaine avant de tomber sous la coupe d'un mac. Moi, j'ai de la chance. Je n'ai pas à m'inquiéter pour ça. (Elle tourna la tête pour me montrer sa joue marquée d'une profonde cicatrice.) Je vais te rendre le même service.

Le couteau s'enfonça un peu plus dans ma chair. Je fermai les yeux pour faire abstraction de la douleur, puis sentis la fille se relever brusquement dans un grognement rageur.

Je me remis debout tant bien que mal, et compris que ce n'était pas elle qui grognait. Et elle ne s'était pas relevée, elle était suspendue dans les airs, les yeux écarquillés, et laissa tomber son couteau qui vint se planter dans l'herbe. Derek venait de la soulever violemment de terre et fit mine de l'envoyer valser contre le mur.

— Non ! hurlai-je.

Je pensais qu'il était trop tard, bien trop tard ; mais il se retint au dernier moment, si brutalement qu'il trébucha. La fille continuait à se débattre avec violence et elle lui donna un coup de pied. Derek ne sembla pas le remarquer. Il regarda autour de lui, vit la clôture et, avec un grognement, la projeta par-dessus. Elle alla s'écraser de l'autre côté.

Je m'étais presque relevée et vacillai, les jambes tremblantes. Il m'attrapa par le col et me remit debout.

— Dépêche-toi !

J'attrapai le couteau. Il me poussa en avant si fort qu'il me fit trébucher. Puis je me mis à courir. Il passa devant moi pour me montrer le chemin. Nous avons parcouru cinq cents mètres lorsqu'il s'arrêta et se retourna en m'adressant un regard qui me glaça le sang. Il m'attrapa par le bras et m'immobilisa.

— Je ne t'avais pas dit de ne pas bouger ?

— Si, mais...

— Je ne t'avais pas dit de ne pas bouger ? répéta-t-il en rugissant.

Je regardai autour de nous, craignant que quelqu'un nous ait entendus, mais nous nous trouvions derrière une rangée de magasins et il n'y avait aucune lumière aux fenêtres.

— Si, répondis-je à voix basse, sur un ton neutre. Tu me l'avais bien dit. Mais tu m'as aussi demandé de surveiller Tori, et elle était partie.

— Je n'en ai rien à foutre de Tori. Si elle se barre, laisse-la faire. Si elle traverse la rue devant un bus, laisse-la faire.

Je levai la tête et perçus la terreur dans ses yeux, derrière la rage. Je compris à qui il en voulait réellement : à lui-même, pour avoir failli envoyer cette fille s'écraser contre le mur, comme il l'avait fait avec le garçon à Albany.

Sans un mot, je retirai sa main de mon bras. Il recula en serrant les poings.

— Si elle s'en va, laisse-la partir, reprit-il plus doucement. Je me fiche de ce qui peut lui arriver.

— Moi pas.

Il fit un pas en arrière en se frottant distraitement le bras. Comme je le regardais, il

s'arrêta.

— Ça me gratte, dit-il. C'est juste une démangeaison.

— As-tu d'autres symptômes ? De la fièvre, ou...

— Non, répondit-il d'un ton brusque. Ne change pas de sujet. Il faut que tu fasses plus attention, Chloé. C'est comme tout à l'heure, avec le cadavre. Il faut que tu réfléchisses aux conséquences.

Il avait raison. Mais en le voyant se gratter, je me dis que je n'avais pas été la seule à me montrer imprudente et à négliger un risque potentiel.

— Et toi, alors ? dis-je en lui montrant son bras qu'il recommençait à gratter. Le loup-garou qui n'a pas encore vécu sa première transformation, mais qui sait qu'il se développe rapidement. Et pourtant, quand tu as commencé à être agité, à avoir de la fièvre et des démangeaisons, ça ne t'est jamais venu à l'esprit que tu te transformais peut-être plus tôt que prévu ? Tu as laissé les choses suivre leur cours, jusqu'à ce que ça t'arrive le soir où nous étions censés nous échapper.

— Je n'avais pas prévu de venir avec vous...

— Mais si je n'étais pas restée pour aller te chercher, Simon ne serait jamais parti. Tu aurais pu saboter l'évasion parce que tu ignorais ce qui était en train de t'arriver.

— C'est vrai, je ne le savais pas.

— Tout comme j'ignorais que je pouvais ressusciter les morts dans mon sommeil. Mais est-ce que je t'ai engueulé ? Est-ce que je t'ai reproché une seule fois d'avoir failli me faire prendre parce que j'étais restée pour t'aider ?

Il détourna le regard, mâchoires serrées, puis me dit :

— J'ai essayé de t'aider, moi aussi. Et voilà ce que j'ai eu en échange.

Il montra la griffure sur sa joue.

— Parce que je me suis réveillée avec un mec qui me maintenait au sol ! Je sais bien que tu tentais de me cacher le zombie qui me rampait dessus. C'était une bonne idée, mais tu t'y es mal pris. Et puis tu as complètement perdu patience et tu t'es mis à aboyer des ordres.

— J'essayais de t'aider.

— Et si moi, j'avais fait la même chose avec toi ? Si je t'avais hurlé de finir ta transformation avant qu'on se fasse prendre ?

Il détourna de nouveau les yeux.

— Je... En parlant de cette nuit-là, je ne t'ai pas dit... (Il redressa les épaules.) Il faut qu'on y aille. Simon va s'inquiéter pour toi.

Je fis une vingtaine de pas en silence derrière Derek. En voyant ses épaules se tendre, je compris qu'il se remémorait cette nuit-là, et je priai pour qu'il laisse tomber le sujet. Par pitié, qu'il...

Il se retourna d'un seul coup.

— La prochaine fois que je te dirai de ne pas bouger, c'est que je le pense vraiment.

— Je ne suis pas un chien, Derek.

Ma voix était calme, mais je vis ses mâchoires se serrer et ses yeux verts briller.

— Peut-être pas, mais tu as apparemment besoin que quelqu'un te surveille, et j'en ai marre de le faire.

— Eh bien, arrête.

— Arrête quoi ?

— On ne s'était pas mis d'accord pour ne plus se disputer ?

Son visage s'assombrit.

— On n'est pas...

— Tu t'en veux à toi-même, et tu te défoules sur moi.

Je voulais rester raisonnable, mais il explosa et me fonça dessus si vite que je fis quelques pas en arrière et me cognai contre un grillage.

— C'est à toi que j'en veux, Chloé. Tu es partie. Tu t'es attiré des ennuis. Il a fallu que je vienne te sauver.

Il avançait toujours sur moi. Je me pressai un peu plus contre le grillage, qui se mit à grincer.

— Et cesse de faire ça, poursuivit-il. Cesse de reculer en me regardant comme ça.

— Comme si tu me faisais peur ? Peut-être que c'est le cas.

Il recula si vite qu'il faillit perdre l'équilibre, et une ombre passa sur son visage... Cela ne dura qu'un instant et elle disparut pour laisser place à sa mine renfrognée.

— Je ne te ferai jamais de mal, Chloé. Tu devrais le savoir...

Il se tut et marqua une pause, puis se retourna et commença à s'éloigner.

— La prochaine fois, lança-t-il, débrouille-toi toute seule. Je cesse de m'occuper de toi.

J'avais envie de lui courir après, de lui crier que je ne lui avais rien demandé, que je n'avais pas besoin de lui, que je ne voulais pas de son aide. Pas si sa rage, sa culpabilité, son mépris étaient le prix à payer.

Des larmes me piquèrent les yeux ; je clignai des paupières pour les chasser. J'attendis qu'il se soit éloigné, sans qu'il risque de s'en prendre à moi de nouveau, avant de le suivre pour retrouver Simon.

Tori était déjà là. Elle ne m'adressa pas un mot, comme si parler de ce qui s'était passé allait l'obliger à expliquer pourquoi elle m'avait laissée toute seule.

Personne ne dit grand-chose. Nous étions tous épuisés, et nous avions trop froid. Notre nouvel abri était une plate-forme de livraison. Nous étions en sécurité, mais nous nous trouvions en plein vent du nord. Recroquevillés contre les murs sous nos minces couvertures, nous essayâmes de dormir tant bien que mal.

Chapitre 25

Une odeur d'œufs et de bacon me réveilla, et je gardai les yeux fermés pour savourer mon rêve en sachant pertinemment que lorsque j'allais les ouvrir, je devrais m'estimer heureuse d'avoir des fruits talés et une barre de céréales.

— Debout là-dedans, murmura une voix.

Il y eut un bruissement de sac en papier, puis une bouffée d'air parfumé au bacon m'enveloppa. J'ouvris les yeux. Simon me tendait un sac de nourriture à emporter bien familier.

— McDonald's ?

— Chut.

Simon désigna Tori, qui ronflait toujours à côté de moi, puis s'éloigna tout doucement de la plate-forme en me faisant signe de le suivre.

Il m'emmena dans une ruelle où il me fit monter sur une échelle d'incendie. Nous grimpâmes sur le toit d'un bâtiment à trois étages.

Je m'approchai du bord pour regarder en bas. Il y avait un parc à l'est, brillant de rosée. Le soleil n'avait pas fini de se lever en arrière-plan et teintait le ciel de rose.

— Pas mal, hein ? dit-il. Ce parc n'était pas si désert hier soir, sans quoi nous aurions pu y dormir. (Il posa le sac et les boissons sur le toit.) Ça te va de prendre ton petit déjeuner ici ?

J'admire la vue encore une fois. Après la nuit que nous avons passée, c'était mieux que le meilleur des petits déjeuners dans le meilleur des restaurants. C'était peut-être la chose la plus attentionnée que personne ait jamais faite pour moi.

— C'est parfait, répondis-je. Merci.

— Tant mieux. Sinon, j'aurais dit que c'était la faute de Derek.

— Derek ?

— Il m'a suggéré de t'emmener ici et m'a aidé à descendre l'échelle. Mais c'est moi qui ai eu l'idée du petit déjeuner. On a vu le McDo hier et je me suis dit que tu apprécierais sûrement un petit déj'sans disputes.

Derek avait choisi cet endroit ? Avait-il espéré que je sois éblouie par le soleil levant et que je tombe du haut du toit ?

— Pancakes ou bacon McMuffin ? demanda Simon pendant que je m'installais.

— Qu'est-ce que tu préfères ?

— J'ai déjà ma part, fit-il en me montrant un sandwich. Je me suis dit que je te prendrais les deux, et que Derek mangerait ce que tu ne choisirais pas. Il n'y a pas de

gaspillage avec lui.

Je pris le McMuffin. Il leva deux tasses.

— Jus d'orange ou milk-shake à la fraise ?

— Je ne savais pas qu'on pouvait acheter un milk-shake le matin.

Il sourit.

— Moi, je peux.

Je le lui pris des mains, et son sourire s'élargit.

— Je me suis dit que ça te plairait.

— Merci. Tout ça (je désignai d'un geste la nourriture et le cadre), c'est vraiment super.

— Et bien mérité, après ta nuit cauchemardesque. Au fait, tu as une coupure sur la joue. Il faudra qu'on nettoie ça tout à l'heure. Je sais que Derek n'a pas été cool avec toi hier soir... à plusieurs reprises.

— Ce n'est pas grave.

— Si, c'est grave. T'engueuler parce que tu as ressuscité ce zombie, c'était déplacé, même pour Derek. Mais en ce moment, il est...

— Plus grincheux que d'habitude ?

— Oui. Je crois que c'est parce qu'il s'est transformé, ou alors parce qu'il n'a pas pu se transformer... Mais ce n'est pas une raison pour passer ses nerfs sur toi, pas après ce que tu as fait pour lui.

Je haussai les épaules et avalai une grande gorgée de milk-shake.

— À propos de ce que tu as fait l'autre nuit, quand tu es restée avec Derek pendant qu'il essayait de se transformer... (Il secoua la tête.) Je ne sais pas comment tu as réussi à garder ton sang-froid. Le voir comme ça alors que tu ne savais même pas qu'il était un loup-garou...

— J'ai vite compris.

Simon mordit dans son sandwich et mâcha tout en observant le ciel, puis m'avoua :

— Je voulais te dire... surtout après t'avoir forcée à admettre que tu voyais des fantômes... on s'est disputés tous les deux, et c'est lui qui a eu le dernier mot, comme d'habitude. Mais si on avait su que tu pouvais tomber sur lui dans ces circonstances, on t'aurait prévenue. Même en sachant ce qu'il est, je ne pense pas que j'aurais pu rester avec lui, encore moins l'aider. Ça demandait du courage. (Il me regarda dans les yeux.) Beaucoup de courage.

Je suis sûre que je piquai un fard. Je détournai les yeux et mordis dans mon burger.

— J'apprécie ce que tu as fait pour lui, Chloé. Derek apprécie aussi, même si je suis certain qu'il n'en a rien dit.

J'avalai ma bouchée et changeai de sujet.

— Sinon, pour ton père... tu ne m'as jamais expliqué comment il avait disparu.

Il se mit à rire.

— Tu en as marre de parler de Derek, hein ? Malheureusement, c'est avec lui que l'histoire commence. C'était après l'accident avec le garçon. Quand ç'a fait l'objet d'un article dans le journal local, mon père a décidé que c'était le moment de partir. Il devait être au courant que le groupe Edison essayait toujours de nous retrouver. Nous aurions

dû partir immédiatement, mais... (Simon ôta un morceau brûlé de son pain.) Ça arrivait tout le temps. À la moindre alerte, on faisait les valises et on prenait la fuite. Derek et moi on ne comprenait pas pourquoi, et on se plaignait. (Il marqua une pause.) Non. Moi, je me plaignais. Après avoir grandi dans ce laboratoire, Derek était heureux du moment que nous étions tous les trois ensemble. Mais je détestais déménager. J'avais toujours l'impression que je venais à peine de me faire des amis, d'être accepté dans l'équipe, de rencontrer une fille...

— Je sais ce que c'est. Enfin... sauf en ce qui concerne les filles.

— Oui, mais je parie que tu ne te plaignais jamais. Tu es comme Derek. Tu fais avec. Tandis que moi, je faisais des histoires, je pleurnichais, et mon père essayait toujours de me rendre les choses plus faciles. Ce jour-là, je jouais un match de basket qui me tenait à cœur, et quand mon père a vu l'article dans le journal pendant qu'on était à l'école, il a appelé Derek sur son portable. Il lui a dit de ne pas m'en parler, mais qu'il allait venir nous chercher à la sortie et qu'on partirait à ce moment-là. Et il n'est jamais venu.

— Et tu ne l'as pas revu depuis ?

Il fit « non » de la tête.

— On est rentrés à la maison, on a trouvé la voiture chargée, les clés dans la cuisine. Il était en train de prendre son portefeuille, ou bien il l'avait déjà dans la poche, quand... c'est arrivé.

— Tu crois que quelqu'un l'a kidnappé ?

— Je ne sais pas. Derek n'a détecté aucune odeur suspecte dans la maison. C'était comme si mon père était parti de lui-même, ce qu'il n'aurait jamais fait. Derek voulait s'en aller, et encore une fois, j'ai merdé. Je pensais qu'il devait y avoir une explication, que par exemple Derek avait mal compris le message. Le lendemain matin, j'ai abandonné et nous sommes partis, mais c'était trop tard. Ils nous ont rattrapés le jour suivant.

— Le groupe Edison ?

— Ils disaient qu'ils étaient du service d'aide sociale à l'enfance. On les a crus. Ils nous ont ramenés à la maison pour voir si mon père était revenu, et comme il n'était pas là, ils nous ont dit qu'on devait aller dans un foyer, jusqu'à ce qu'ils règlent le problème. Puisque nous étions nés à Buffalo, c'est là qu'ils nous placeraient. Ça aurait dû nous paraître étrange, mais on ne s'est doutés de rien. C'est comme ça qu'on a atterri à Lyle House.

Simon poursuivit et m'expliqua que depuis notre fuite, il avait jeté une sorte de sort de localisation que son père lui avait enseigné, mais qu'il n'arrivait pas à le détecter. Derek avait effectué des recherches sur le nom et les pseudonymes de leur père en bibliothèque, sans résultat.

— Et maintenant, avec toute cette histoire de groupe Edison, et Liz, Brady et Amber qui se sont fait tuer... (Il regarda en direction du parking.)... je commence à me demander si ce n'est pas une perte de temps. Peut-être qu'il n'est plus là. Peut-être qu'ils l'ont tué.

— Mais tante Lauren était sûre que le groupe Edison n'était pas impliqué dans sa disparition. Et elle avait l'air certaine qu'il est encore en vie. Tu ne vois pas un autre endroit où il pourrait être allé ? Ou bien quelqu'un qui pourrait être au courant de quelque chose ?

— J'ai envisagé de retourner à Albany et de parler à des gens avec qui il a travaillé, ou aux voisins, quelqu'un aurait pu voir quelque chose ce jour-là...

— On pourrait essayer. On a assez d'argent.

— Derek n'est pas partant.

— Il veut rester ici ?

Ça ne lui ressemblait pas.

— Non, mais il ne voit pas l'intérêt de retourner là-bas, il pense que c'est sans doute dangereux. Mais il y a quelqu'un qu'on pourrait aller voir : Andrew Carson, un ami de mon père. Il habite près de New York. Mon père disait que si un jour nous avions des ennuis et qu'il n'était pas là, nous devions aller voir Andrew.

— Tu lui as téléphoné ? Peut-être qu'il est au courant de quelque chose.

— C'est ça le problème. Mon père a entré son numéro dans nos téléphones portables, mais on nous les a pris quand nous sommes arrivés à Lyle House. On connaît son nom et son adresse, on est déjà allés chez lui plein de fois. Mais quand on a essayé de retrouver sa trace sur l'ordinateur, on n'a rien obtenu.

— Il doit être sur liste rouge. Ou alors il utilise un pseudonyme.

— Ou alors, il n'y est plus. On ne l'a pas revu depuis quelques années. Papa et lui se sont brouillés.

— Alors peut-être qu'il vaut mieux ne pas le joindre.

Simon fit une boule avec le papier d'emballage.

— Je ne devrais pas dire qu'ils se sont brouillés. Ils ont eu un désaccord. Ils se donnaient des nouvelles, mais nous ne sommes plus allés lui rendre visite. Il est resté notre contact en cas d'urgence. Donc on devrait aller le trouver, comme dit Derek. C'est juste que... je ne me sens pas prêt à abandonner les recherches pour mon père. Mais avec toi et Tori, et ta photo placardée partout, Derek songe à acheter les tickets de bus.

— Et s'il y avait une autre solution ? Je dois quitter la ville. Toi, tu dois parler à cet homme. Je pourrais aller le trouver avec Tori, pendant que Derek et toi...

— Non. Je n'ai pas confiance en Tori, surtout après la nuit dernière. Derek ne sera pas d'accord non plus.

Je n'en étais pas si convaincue. Il sauterait peut-être sur cette occasion de se débarrasser de moi. Simon reprit :

— Même si ce n'est pas une meurtrière, elle est imprudente et elle prend des risques. Pire que moi, c'est dire. On trouvera une autre solution.

Chapitre 26

Derek et Tori ne m'approchèrent pas pendant la plus grande partie de la journée, comme si j'avais un virus qu'ils ne voulaient pas attraper. Je ne vis pas beaucoup Simon non plus. Il partit pour la bibliothèque avec Derek afin de continuer les recherches sur son père ou son ami Andrew. Tori les accompagna. Je les attendis dans une charmante ruelle froide et humide que Derek avait choisie pour moi. Simon me laissa un magazine de cinéma, des choses à grignoter, une brosse à cheveux et du savon, et me promit qu'ils me trouveraient une salle de bains une fois la nuit tombée.

Au milieu de l'après-midi, j'entendis des échos de pas dans la ruelle. Je me relevai pour accueillir Simon. Derek était peut-être plus baraqué, mais Simon faisait plus de bruit. Derek n'était bruyant que lorsque...

Il arriva en piétinant, la mine renfrognée.

... que lorsqu'il était en colère.

Il me toisa, un journal plié à la main, comme si j'étais un chiot qui avait fait pipi sur la moquette.

— Méchante Chloé, marmonnai-je.

— Quoi ?

J'avais oublié son ouïe bionique.

— Méchante Chloé, répétai-je en désignant le journal, et je tendis la main. Vas-y, qu'on en finisse.

— Tu trouves ça drôle ?

— Non, je trouve ça lassant.

Il jeta rageusement le journal par terre. Dans le coin inférieur de la première page, je pouvais lire le titre « Jeune fille disparue aperçue hier », avec une photo de moi. Je parcourus le court paragraphe, puis tournai les pages pour lire le reste.

C'était arrivé la veille au soir, quand Derek m'avait engueulée après mon altercation avec le gang de filles. Les fenêtres autour de nous n'étaient peut-être pas éclairées, mais une femme nous avait observés depuis un appartement au-dessus d'un magasin, attirée par la voix de Derek. Elle avait vu « une fille avec les cheveux clairs et des mèches rouges » se faire hurler dessus par « un grand homme brun ». La police émettait à présent l'hypothèse qu'il ne s'agissait peut-être pas d'une fugue, mais d'un kidnapping.

— Eh bien ? dit Derek.

Je pliai soigneusement le journal, les yeux baissés.

— On dirait que tu aurais mieux fait de ne pas me crier dessus en public.

— Hein ?

— C'est ça qui a attiré son attention. Toi, en train de m'engueuler.

— Non, ce qui a attiré son attention, ce sont tes cheveux. Si tu avais gardé ta capuche comme je te l'avais dit...

— Évidemment. Tout est ma faute. Après avoir failli me faire lacérer le visage, comment ai-je pu oublier que mon agresseur avait baissé ma capuche ? Méchante Chloé.

— Tu crois que c'est une plaisanterie ?

Je le regardai dans les yeux.

— Non, ce n'est pas une plaisanterie. C'est un problème grave. La plaisanterie, c'est ce qu'on est en train de faire en ce moment. Tu as ruminé et fait la tête toute la journée...

— Fait la tête ?

— Tu avais hâte que je fasse un faux pas, pour pouvoir me réprimander encore une fois, c'est ton passe-temps préféré. C'était impossible pour toi de revenir et de me dire calmement qu'il y avait un problème dont on devait parler. Ça n'aurait pas été drôle.

— Tu crois que ça me plaît de...

— Je n'ai aucune idée de ce qui te plaît. Mais je sais ce que tu voudrais. Que je parte.

— Quoi ?

— J'ai rempli mon rôle. J'ai fait sortir Simon de Lyle House. D'accord, tu étais prêt à faire un effort merdique pour me retrouver, histoire que Simon ne perde pas la face...

— Merdique ?

— Tu es arrivé plusieurs heures en retard. Tu as laissé un mot caché. Tu es repassé une fois par jour. Oui, merdique.

— Non. Demande à Simon. J'étais inquiet...

— Je suis sûre que tu as bien joué la comédie. Mais malheureusement, je t'ai retrouvé, et pire, je suis arrivée avec Tori, et un avis de recherche. Alors il est temps de mettre en place le plan B. Me pourrir la vie jusqu'à ce que je me sente si misérable et si indésirable que je m'en aille.

— Jamais je ne...

— Non, jamais. (Je sondai son regard.) Parce que je ne vais pas m'en aller, Derek. Si je t'indispose tellement, aie au moins la décence de me dire d'aller voir ailleurs.

Je le contournai et partis.

Je n'allai pas loin, car je tombai sur Simon et Tori. Derek nous rattrapa, puis parvint à ses fins. Pas à me faire fuir, il avait encore du boulot pour ça. Toutefois ce nouveau rebondissement lui donna toutes les armes dont il avait besoin pour convaincre Simon qu'il était temps de rejoindre l'ami de leur père. Le bus partait à 16 heures. Mais tout d'abord, la fugueuse qui valait un demi-million de dollars avait besoin d'un déguisement.

Il m'emmena dans les toilettes publiques du parc que j'avais vu depuis le toit. Elles restaient fermées en dehors de la saison, mais il brisa le cadenas sans difficulté et me fit entrer. Il s'assura que l'eau n'avait pas été coupée, et jeta un tube de coloration à côté du lavabo.

— Cache-moi ça, dit-il en montrant mes cheveux du doigt.

— Je peux simplement garder ma capuche...

— On a déjà essayé.

Et il sortit.

Je m'efforçai d'y voir quelque chose dans le peu de lumière qui traversait les minuscules fenêtres sales. J'avais du mal à lire les instructions, mais elles avaient l'air similaires à celles de la coloration rouge que j'avais déjà utilisée. Je l'appliquai donc de la même manière. Je ne voyais pas quelle couleur Derek avait choisie. Ça semblait être noir, mais la teinture rouge avait eu la même apparence. Cela ne m'aidait donc pas beaucoup. Je ne m'attardai pas sur la question jusqu'à ce que je me rince les cheveux et me regarde dans le miroir...

Mes cheveux étaient noirs.

Je me précipitai pour ouvrir la porte afin d'avoir plus de lumière, puis je revins devant la glace.

Noir. Pas un noir brillant et soyeux comme les cheveux de Tori, mais un noir terne et plat.

Jusque-là, ma dernière coiffure ne m'avait pas spécialement enchantée. J'avais fait couper mes longs cheveux au niveau des épaules, en un dégradé qui leur donnait une apparence filasse sans volume. Mais le pire qualificatif que j'aurais pu trouver était « mignon », ce à quoi aucune fille de quinze ans ne veut ressembler. En noir, en revanche, ce n'était pas mignon du tout. On aurait pu croire que je me les étais taillés avec des ciseaux de cuisine.

Je ne portais jamais de noir, parce que cela rendait ma peau déjà pâle encore plus blanche. Je constatai à cet instant qu'il existait pire pour mon teint qu'une chemise noire.

Je ressemblais à une Goth. Une Goth malade, qui plus est, blanche et aux yeux cernés.

J'avais l'air d'une morte.

Je ressemblais à une nécromancienne, comme sur ces photos épouvantables que j'avais vues sur Internet.

Des larmes me montèrent aux yeux. Je cillai pour les faire partir, attrapai un peu de papier et essayai maladroitement d'appliquer le reste de teinture sur mes sourcils clairs en priant pour que ça arrange les choses.

Dans la glace, je vis Tori arriver. Elle se figea.

— Oh. Mon. Dieu.

J'aurais préféré qu'elle éclate de rire. Son expression horrifiée, à laquelle succéda un air apitoyé, confirmait que c'était bien aussi terrible que je le craignais.

— J'avais dit à Derek de me laisser choisir la couleur. Je lui avais bien dit !

— Hé ! ho ! appela Simon. Je peux entrer ?

Il poussa la porte, m'aperçut, et cligna des yeux.

— C'est la faute de Derek, lui dit Tori. Il a...

— Arrête, je t'en prie. Plus de disputes.

Simon jeta malgré tout un regard furieux par-dessus son épaule au moment où Derek entra.

— Quoi ? fit-il, puis il me regarda. Oh !

Tori me poussa vers la sortie et murmura un « connard » à l'attention de Derek en passant à côté des garçons.

— Au moins maintenant, tu sauras que ce n'est pas ta couleur, me consola-t-elle en marchant. Il y a deux ans, j'ai laissé une copine me teindre les cheveux en blond. C'était presque aussi moche. J'avais les cheveux comme de la paille et...

Tori et moi sympathisâmes donc en partageant nos histoires de coloration. Nous mêmes nos différences de côté et en arrivant au bus, nous étions déjà en train de nous vernir les ongles.

Enfin, pas exactement.

Tori essaya bien de me remonter le moral. De son point de vue, la situation justifiait plus de compassion pour moi que le fait d'avoir eu un zombie qui me grimpait dessus. Mais plus nous nous rapprochions de la gare routière, plus son humeur se dégradait, proportionnellement à la discussion que nous avons concernant les finances : de quelle somme disposions-nous, combien coûteraient les tickets, devais-je ou non réessayer d'utiliser ma carte de crédit...

Je m'arrêtai finalement à un distributeur sur le chemin. Derek décréta que ça n'était pas dangereux : tant mieux s'ils pensaient que nous étions encore à Buffalo, car nous étions sur le point de partir. Ma carte fonctionna, contre toute attente. C'était assez logique : la banque ou la police avait dû recommander à mon père de la bloquer, mais il ne voulait pas me priver de ma seule source de revenus, même s'il espérait que cela pourrait me faire rentrer à la maison.

Cela me fit évidemment songer à lui. Cette situation difficile devait l'inquiéter énormément. J'aurais tellement voulu l'appeler, mais je savais que c'était impossible. Je ne pouvais que penser à lui, ainsi qu'à tante Lauren, et me sentir coupable de tout ce qui s'était passé.

Je me concentrai sur mes compagnons pour éviter de réfléchir à ma famille. Je savais que Tori détestait ne pas avoir d'argent. J'essayai donc de lui donner deux cents dollars. Ce fut une erreur : elle s'en prit violemment à moi, et nous ne nous parlions plus une fois arrivées à la gare.

Simon et elle achetèrent les tickets. J'eus peur qu'ils se fassent attraper (deux adolescents en train d'acheter des allers simples pour New York), mais personne ne leur fit de remarque. J'en déduisis donc que nous étions assez grands pour nous déplacer sans adultes.

Personnellement, je n'avais jamais voyagé seule. Je n'avais même jamais pris le bus toute seule. J'en vins à songer à ceux avec qui je me déplaçais habituellement : tante Lauren, et mon père. Et quand je me forçai à ne pas m'inquiéter pour eux, une autre personne que j'abandonnais me vint à l'esprit : Liz.

Elle avait dit qu'elle pourrait me retrouver, mais elle parlait sûrement de Buffalo. Combien de temps allait-elle me chercher ? Pouvais-je l'invoquer sans le sweat-shirt vert, à des centaines de kilomètres de là ? Cela nécessiterait de gros efforts, et c'était dangereux.

Peut-être était-elle passée dans l'au-delà. C'était sans doute une bonne chose. Mais à l'idée que je ne la reverrais plus jamais, mon humeur se dégradait encore plus que celle de

Tori jusqu'à devenir, quand le bus arriva, aussi noire que ma nouvelle couleur de cheveux.

Simon était parti chercher des sodas pour la route et Tori était sortie de la gare routière. J'étais en train de me démener pour mettre mon sac sur mon dos, quand Derek l'attrapa et le chargea sur son épaule, ce qui aurait pu être gentil si je n'avais pas su qu'il ne faisait que me presser d'aller plus vite.

— Cesse de bouder, dit-il en passant près de moi. Ce ne sont que des cheveux.

— Ce n'est pas...

Je ne finis pas ma phrase. Ça n'aurait servi à rien.

Simon nous rattrapa à petites foulées dans la file d'attente. Il me tendit un Dr Pepper.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Je pense à mon père et à Liz. J'aurais bien aimé leur dire qu'on partait.

Derek se pencha vers moi.

— Souris, tu veux bien ? me souffla-t-il à l'oreille. On dirait que tu es en train de te faire kidnapper, et tout le monde nous regarde.

Je jetai un coup d'œil autour de moi. Personne ne nous prêtait attention. Simon passa devant lui en lui glissant un « Détends-toi, un peu ».

Il me désigna le premier siège libre.

— Ça te va, ici ?

Je hochai la tête et m'installai.

— Il y a plus de places dans le fond, remarqua Derek. On ne peut pas rester tous ensemble devant.

— Non, en effet, rétorqua Simon en se glissant à côté de moi.

Chapitre 27

Je contemplai le paysage pendant que le bus quittait la ville.

— On reviendra les chercher, me dit Simon.

— Je sais. Je suis seulement... un peu triste aujourd'hui.

— Je te comprends. Tu as passé une nuit horrible. Et une journée horrible avant ça. Et une semaine horrible, encore avant.

Je souris.

— Au moins, ça reste cohérent.

— Et je sais que ça (il montra mes cheveux du doigt) ne te reconforte pas vraiment, mais si tu les laves suffisamment quand on sera chez Andrew, ça partira.

— Tu as déjà fait l'expérience, peut-être ?

— Moi ? Pff. Jamais. Je suis un mec. Un vrai mec. Nous ne nous teignons pas les cheveux, nous. On n'utilise même pas d'après-shampooing, quand c'est possible. (Il passa la main dans ses cheveux.) Tu vois ça ? C'est complètement naturel.

— Je n'ai jamais dit que...

— Tu sais, tu ne serais pas la première. Ni même la centième. Quand un mec a une tête d'Asiatique et les cheveux blonds, tout le monde suppose qu'il s'est fait une couleur.

— Mais ta mère était suédoise.

— Exactement. C'est les gènes, pas les produits chimiques. (Il se pencha vers moi et chuchota :) Mais je les ai colorés, une fois. Un truc temporaire comme ce que tu as utilisé. Pour une fille.

— Aha.

Il inclina son siège et s'installa confortablement.

— C'était il y a deux ans. Il y avait une fille que j'aimais bien, et elle ne cessait de parler d'un autre type et de ses cheveux qui blondissaient l'été. Elle trouvait ça sexy.

J'eus un petit rire.

— Alors tu t'es teint... ?

— Hé ! ça va. Elle était mignonne, OK ? J'ai acheté un machin éclaircissant, et ensuite j'ai passé tout le week-end à jouer au foot dehors avec Derek. Le dimanche soir, je me suis teint les cheveux, et le lundi matin en arrivant au collège, j'ai fait genre, waouh, t'as vu mes cheveux après être resté au soleil tout le week-end ?

— Tu rigoles ?

— Je n'allais pas avouer que je m'étais teint les cheveux pour une fille. Elle aurait trouvé ça complètement nul !

— Moi, j'aurais trouvé ça mignon. Et ç'a marché ?

— Évidemment. Elle m'a accompagné au bal de fin d'année la semaine suivante. Et puis je suis rentré chez moi, je me suis lavé les cheveux jusqu'à ce que la couleur parte, et je me suis juré de ne jamais le refaire pour une fille avant de la connaître assez pour savoir si elle en valait la peine.

— Merci, lui dis-je en rigolant. (Il leva les sourcils d'un air interrogateur, et j'ajoutai :) De me remonter le moral.

— Je suis doué pour ça. Je m'entraîne beaucoup avec Derek. (Il fouilla dans son sac à dos.) J'ai autre chose qui pourrait te consoler. Ou te foutre une trouille bleue.

Il sortit un nouveau carnet de croquis et le feuilleta. Il trouva ce qu'il cherchait et me le montra.

— Hé, c'est moi ! m'exclamai-je.

— Alors ça te ressemble ? Ou bien tu as reconnu à cause du cadavre qui rampe vers toi ? (Il me tendit le carnet.) Je l'ai dessiné ce matin, pendant que Derek faisait ses recherches. Je pensais à hier soir.

Le dessin me représentait à genoux sur ma couverture, le cadavre devant moi. Par chance, il n'avait pas choisi de dessiner le moment où j'avais poussé un hurlement de terreur, mais celui d'après, alors que je le croyais dehors avec Tori.

J'avais les yeux fermés et les mains levées. Le cadavre était penché en arrière, et semblait suivre mes mains comme un cobra dansant devant une flûte. Je me rappelais seulement à quel point j'avais été terrifiée, mais sur son dessin, ça ne se voyait pas. J'avais l'air calme, sûre de moi. Puissante.

— J'imagine que ce n'est peut-être pas un moment que tu aimerais voir immortalisé, dit-il.

Je souris.

— Non, c'est cool. Tu me le donnes ?

— Quand il sera fini. Je le mettrai en couleur quand je trouverai des crayons. (Il reprit le carnet.) Je pensais que ça pouvait être intéressant de faire un journal graphique sur nous. Sur nos aventures.

— Une sorte de comics ?

— Je voulais éviter le mot, pour ne pas passer pour un gros naze. Mais oui, une sorte de comics. Seulement pour nous, évidemment. Un projet pour nous distraire un peu. Ce sera vachement plus cool sur le papier qu'en vrai. (Il avala plusieurs grandes gorgées de Coca light, puis reboucha lentement la bouteille.) Tu pourrais m'aider, si tu veux. Tu t'y connais en scénarios, et les histoires des bandes dessinées ne sont pas très différentes.

— C'est comme un story-board.

— Voilà. Je ne suis pas très doué pour écrire. Évidemment, comme c'est une histoire vraie, je n'ai pas besoin d'inventer des trucs, mais je suis nul pour décider ce que je mets dans l'histoire et ce que je laisse de côté.

— Je pourrais t'aider à choisir.

— Super.

Il ouvrit son carnet à la page qui suivait mon portrait. Elle comportait déjà quelques croquis.

— J'étais en train d'essayer de trouver par où commencer...

Pendant les heures qui suivirent, je m'occupai du scénario pendant que Simon dessinait. Il ferma son carnet en me voyant bâiller.

— Repose-toi. On a encore cinq heures devant nous. On aura tout le temps de continuer chez Andrew.

— Est-ce qu'on va rester chez lui ?

Simon hocha la tête.

— Il a une chambre d'amis. Il vit seul, pas de femme ni d'enfants. Il nous accueillera sans problème. (Il rangea son carnet et referma lentement son sac à dos.) Je pensais à un autre truc. Je sais que le moment n'est pas idéal, mais une fois qu'on sera installés, je me disais que toi et moi, on pourrait peut-être...

Une ombre surgit au-dessus de nous. Simon ne prit même pas la peine de lever la tête.

— Oui, Derek ?

Celui-ci se pencha vers nous en se tenant d'une main au siège derrière lui, pour ne pas tomber. Il semblait préoccupé, presque nerveux.

— On arrive bientôt à Syracuse.

— D'accord.

— J'ai besoin de manger quelque chose. Je meurs de faim.

— OK. On pourrait peut-être descendre et dîner quelque part.

— Je ne peux pas. Pas là-bas.

Devant le regard perplexe de Simon, Derek ajouta, à voix basse :

— Syracuse ?

— Je ne crois pas qu'ils restent à traîner près de la gare routière.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? demandai-je.

— Non, non, répondit Simon. J'irai chercher de quoi manger, d'accord ?

Derek hésita. Il n'avait pas vraiment l'air nerveux, mais plutôt malheureux. Était-ce parce que Simon lui en voulait ?

En le regardant retourner à sa place en vacillant, je réfléchis à la question. Simon et lui n'étaient pas seulement des frères adoptifs, ils étaient très proches. Lorsqu'on écoutait Simon parler de sa vie d'avant, on voyait tout de suite qu'il avait des amis, des coéquipiers, des copines... mais je doutais qu'il en soit de même pour Derek. Lui n'avait que Simon.

Était-ce pour cette raison qu'il voulait se débarrasser de moi ? Ça semblait logique, mais pas convaincant. À Lyle House, Derek n'avait jamais eu l'air jaloux du temps que Simon passait avec moi. Il menait sa vie de son côté. Et si quelqu'un le suivait, c'était Simon.

Peut-être qu'il n'était pas jaloux, mais qu'il se sentait exclu.

Je me sentis si mal pour lui que lorsque le bus s'arrêta à Syracuse, je me portai volontaire pour lui apporter à manger au fond pendant que Tori et Simon se dégourdisaient les jambes.

J'avais l'intention de proposer ma place à Derek. Quand j'arrivai près de lui, il regardait par la vitre.

— Tout va bien ? m'enquis-je.

Il se retourna brusquement, comme si je l'avais surpris, puis hocha la tête et prit la nourriture en grommelant des remerciements. Je me glissai dans le siège à côté de lui et demandai :

— Vous avez habité ici ?

Il fit « non » de la tête et se retourna vers la vitre. Je pris sa réaction comme un signe qu'il n'était pas d'humeur à faire la conversation, et j'allais lui proposer de changer de place lorsqu'il déclara :

— On a habité presque partout ailleurs dans l'État, sauf ici. On ne pouvait pas. Il... il y en a d'autres ici.

— D'autres quoi ?

Il baissa la voix.

— Loups-garous.

— À Syracuse ?

— Tout près. Une meute.

— Oh !

C'était donc comme ça qu'ils vivaient ? En meute, comme les loups ? J'aurais voulu lui demander, mais j'avais peur qu'il le prenne pour un sarcasme.

— Et c'est un problème ? questionnai-je à la place. S'ils te sentent ?

— Oui. (Il marqua une pause, puis ajouta à contrecœur :) Nous tenons à notre territoire.

— Oh !

— Ouais.

Il continuait à regarder par la vitre. Je voyais le reflet de ses yeux, fixes et lointains, perdus dans des pensées qu'il n'avait visiblement pas envie de partager. Je commençai à me relever.

— Quand j'étais petit, reprit-il sans se tourner, et que je vivais dans cet endroit, là où tu étais enfermée, les autres étaient comme ça. Ils tenaient à leur territoire.

Je me rassis.

— Les autres loups-ga... (Une vieille dame remontait l'allée centrale, et je me repris :) ... sujets ?

— Ouais. (Il se tourna enfin vers moi.) Je suppose qu'on peut dire qu'ils formaient une meute, et ils s'approprièrent des choses, le bac à sable par exemple, comme étant leur territoire, et si...

Il releva la tête vers l'avant du bus.

— Voilà Simon, fit-il. Il te cherche. Tu devrais y aller.

J'allais dire que c'était bon, que je préférais connaître la suite. Mais les occasions d'entendre une histoire personnelle de la part de Derek étaient fugaces, et celle-ci était déjà passée.

— Toi, vas-y, proposai-je. Passe le reste du voyage à côté de lui.

— Non, ça va.

— Vraiment, je...

— Chloé ? dit-il en me regardant, la voix plus douce. Vas-y. D'accord ?

Je hochai la tête et partis.

Je m'endormis et rêvai de Derek, de ce qu'il m'avait raconté, de ce que le demi-démon m'avait révélé sur lui, des autres loups-garous. Je rêvai de tante Lauren au laboratoire criant qu'elle voulait qu'il soit piqué comme un chien enragé, et de Brady expliquant qu'elle le poussait à dire que Derek avait provoqué la bagarre.

Les souvenirs et les images défilèrent, jusqu'à ce que je sente qu'on me secouait l'épaule. Je me réveillai et me rendis compte que le bus s'était arrêté. Derek était dans l'allée, penché par-dessus Simon qui dormait.

Au moment où j'allais lui demander ce qui se passait, je le regardai et compris tout de suite. Ses yeux étaient fiévreux et sa peau brillait de sueur. Ses cheveux mouillés collaient à son crâne. Je sentis à travers mon tee-shirt la chaleur qui émanait de lui. Je bondis.

— Tu es...

— Oui, chuchota-t-il. On est presque arrivés à Albany. Le conducteur fait une pause. Il faut que je sorte.

Je tendis la main pour réveiller Simon, mais Derek m'arrêta.

— Je voulais juste te mettre au courant, au cas où je ne remonterais pas. Ça va aller. Je vous retrouve chez Andrew.

J'attrapai mon sweat-shirt et ma veste.

— Je viens avec toi.

J'étais sûre qu'il protesterait, mais il hocha seulement la tête en détournant les yeux et murmura :

— Oui. D'accord.

— Pars devant, lui dis-je. Je vais parler à...

Je regardai Simon, mais n'avais pas besoin que Derek me demande de ne pas le réveiller. Il valait mieux que je prévienne celle qui n'insisterait jamais pour nous suivre, c'est-à-dire Tori. C'est ce que je fis, puis je me dépêchai de rattraper Derek.

Chapitre 28

Je rejoignis Derek à la bordure d'un petit bois, derrière la station-service.

— Je dois m'éloigner le plus possible, dit-il. Suis-moi. C'est boueux.

Je sentais la pluie dont la fraîcheur humide flottait encore dans l'air nocturne. Les feuilles mortes et l'humus étaient glissants sous mes pas. Un chien aboya quelque part. Derek s'arrêta un instant pour écouter, puis hocha la tête, comme si le bruit était assez lointain, et reprit sa marche.

— Si je vais jusqu'au bout..., commença-t-il. Si j'ai ne serait-ce que l'air d'aller jusqu'au bout, il faudra que tu partes.

Je ne répondis rien.

— Chloé...

— Tu ne vas pas te transformer en une espèce de monstre assoiffé de sang, Derek. Ce sera toujours toi, seulement sous la forme d'un loup.

— Et cette information provient de quelle source, exactement ?

— D'accord, mais...

— Tu as peut-être raison. Mon père a dit que ça se passerait comme ça, que je serais toujours moi-même, mais sous la forme d'un loup. Mais après les expériences de ceux qui ont trafiqué nos gènes j'ignore complètement ce qui va se passer. Donc soit tu pars quand ce sera nécessaire, soit tu ne viens pas du tout.

— OK.

Il me regarda, les yeux brillants de fièvre.

— Je ne plaisante pas, Chloé.

— Moi non plus. Tu as raison. On ne sait pas ce qui va se passer, et on ne peut pas prendre de risques. Dès que tes crocs et ta queue apparaîtront, je m'enfuirai en hurlant vers la station.

— Si tu pouvais éviter de hurler...

— On verra.

On continua jusqu'à ce que l'éclairage du parking ne traverse presque plus le feuillage. La lune était voilée de nuages. Je ne savais pas si elle était pleine ou non. Ça n'avait pas d'importance. Les transformations des loups-garous n'avaient aucun rapport avec les phases de la lune. Elles arrivaient quand elles arrivaient, que le moment soit opportun ou pas.

Derek ralentit et se gratta le bras à travers sa manche.

— Il y a un tronc là-bas, si tu veux t'asseoir en attendant. Je vais avancer encore un

peu... Je suis sûr que ce n'est pas très beau à voir.

— J'y ai déjà assisté une fois.

— Mais si ça va plus loin, ce sera pire.

— Ça ira.

Nous pénétrâmes dans une petite clairière et Derek enleva son pull. Sous son tee-shirt, les muscles de son dos ondulaient comme des serpents prisonniers sous sa peau. J'avais déjà vu ça et je ne fus pas choquée, mais je me souvins de quelque chose.

— Heu, finalement, peut-être qu'il ne vaut mieux pas que je regarde. À moins que tu aies emporté une tenue de rechange, tu ferais bien de te déshabiller, cette fois-ci.

— Ah ! oui. Attends.

Il disparut derrière un buisson. Je me retournai. Il en sortit quelques minutes plus tard en faisant craquer les feuilles.

— C'est bon, tu peux regarder, dit-il. Je suis en caleçon. Rien que tu n'aies déjà vu.

Le sang me monta aux joues à ce souvenir, ce qui était un peu bête, car voir un garçon en caleçon revenait au même que de le voir en maillot de bain. Des garçons en slip avaient même fait le tour de nos cabanes pour rigoler, en colonie de vacances, et j'avais ri et sifflé avec les autres filles. Mais aucun des garçons de la colo ne ressemblait à Derek.

Je me retournai lentement en espérant qu'il fasse trop sombre pour qu'il me voie rougir. Il ne l'aurait de toute façon pas remarqué : il était déjà à quatre pattes, tête baissée, et respirait profondément comme un athlète se préparant à sprinter.

Je rejetai la faute sur le message laissé par Simon avec le dessin de Terminator que j'avais encore à l'esprit, mais Derek m'y faisait penser, dans la scène où on l'aperçoit pour la première fois, accroupi et complètement nu. Derek n'était pas nu, ni aussi baraqué que Schwarzenegger, mais il ne ressemblait pas non plus à un garçon de seize ans, avec son dos musclé, ses biceps saillants, et...

Et ça suffisait comme ça. Je détournai les yeux pour scruter la forêt et prendre à mon tour quelques profondes inspirations.

— Assieds-toi là, me dit Derek en m'indiquant un coin dégagé à côté de lui où il avait posé son pull.

— Merci, répondis-je en m'installant dessus.

— Si ça devient trop pour toi, vas-y. Je comprendrai.

— Je ne partirai pas.

Il baissa de nouveau la tête, et reprit ses inspirations et ses expirations, les yeux fermés. Son dos fut parcouru de spasmes et il grimaça avant de s'étirer en respirant plus fort.

— Bonne idée, remarquai-je. Étire-toi et essaie de... (Je m'interrompis.) Bon, je me tais à partir de maintenant. Tu n'as pas besoin d'un coach.

Il émit un grondement sourd que je mis un moment à identifier comme un rire.

— Tu peux y aller. Parle.

— Si je peux faire quelque chose... je ne vois pas bien quoi, mais...

— Reste juste ici.

— Ça, je peux le faire.

Je me rendis compte que sa peau n'ondulait plus depuis un moment.

— Ce n'est peut-être même pas la peine de s'inquiéter, repris-je. On dirait que ça passe. Ça pourrait être une fausse alerte. On devrait attendre encore un peu, et...

Son dos s'arrondit soudain et il se plia en deux en poussant un cri étranglé. Il parvint à haleter pendant quelques secondes avant la reprise des convulsions. Ses bras et ses jambes se raidirent. Sa colonne vertébrale se redressa de façon anormale et se dessina sous la peau. Il baissa la tête. Sa peau ondulait et son dos se courba davantage. Un long gémissement s'échappa de sa gorge.

Il releva brusquement la tête et, l'espace d'un instant, me regarda dans les yeux. Son regard était fou de douleur et de terreur, plus encore que la première fois. Effrayé, il avait cependant pensé que c'était naturel pour lui, et que son corps s'adapterait sans danger. À présent qu'il avait appris pour les mutations, il n'avait plus cette garantie.

Ses doigts s'enfoncèrent dans la terre humide jusqu'aux phalanges, et le dos de ses mains commença à se transformer. Les tendons étaient saillants, les poignets s'épaissirent. Il poussa encore un cri qu'il réussit à étouffer sur la fin. Je tendis le bras et posai ma main sur la sienne. Je sentis les muscles bouger et gonfler. Des poils drus sortaient et me piquaient la paume, puis rentraient dans sa peau. Je lui frottai la main et m'approchai pour lui chuchoter que tout irait bien, qu'il agissait comme il le fallait.

Son dos s'arrondit de nouveau, et il inspira une grande goulée d'air. Pendant cette accalmie, nous entendîmes des bruits de pas qui avançaient dans le bois.

— Vous êtes là, les jeunes ?

C'était le chauffeur du car. Ses paroles vinrent déchirer le silence de la forêt. Sa silhouette se découpa sur la lumière des phares.

— Quelqu'un vous a vus entrer là-dedans. Vous avez une minute pour sortir, sinon le bus repart.

— Vas-y, chuchota Derek d'une voix gutturale, à peine reconnaissable.

— Non.

— Tu devrais...

Je le regardai droit dans les yeux et affirmai :

— Je ne vais nulle part. Maintenant, chut.

— Dix secondes ! cria le conducteur. Je ne vais pas retarder le bus pour que vous puissiez baiser tranquillement dans la forêt.

— S'il s'approche encore, va te mettre là-bas, dis-je en montrant les buissons. Je l'arrêterai.

— Il ne viendra pas.

Derek eut à peine le temps de prononcer ces mots qu'en effet, la silhouette faisait demi-tour. Quelques minutes plus tard, la lumière des phares disparut du parking.

— Ce n'est pas grave, dis-je. J'ai de l'argent. On prendra le...

Derek se contracta encore. Cette fois, il releva brusquement la tête et vomit jusque dans les arbustes. Il fut secoué par plusieurs vagues consécutives de convulsions qui lui vidèrent l'estomac, jusqu'à ce que chaque branche soit couverte de vomissures et que l'odeur écoeurante me parvienne, mêlée à celle plus acide de sa sueur.

Les poils se dressaient sur sa peau puis se rétractaient. Il continua à être secoué de spasmes et à vomir jusqu'à n'avoir plus rien à cracher ; son estomac essaya tout de même,

et se souleva en d'horribles haut-le-cœur qui faisaient peine à entendre. Je me redressai sur les genoux et posai mes mains sur ses omoplates en frictionnant sa peau glissante de sueur, et en répétant mes paroles réconfortantes, sans même savoir s'il m'entendait toujours.

Les muscles de son dos se tordaient et bougeaient sous mes mains, appuyant sur les vertèbres. Sa peau trempée était couverte de poils sombres qui, au lieu de se rétracter, poussaient toujours.

Les spasmes finirent par cesser, et Derek frissonna. Son corps tout entier tremblait d'épuisement, et sa tête baissée touchait presque le sol. Je lui frottai l'épaule.

— Tout va bien, déclarai-je. Tu t'en sors très bien. Tu y es presque.

Il secoua la tête et émit un son qui devait vouloir dire « non », mais était trop guttural pour ressembler à autre chose qu'à un grognement.

— Que tu y arrives ou pas, peu importe. Tu ne peux rien y faire.

Il hocha la tête. Il détourna les yeux, mais je voyais malgré tout son visage qui changeait, ses tempes qui se rétrécissaient, ses cheveux qui raccourcissaient, ses oreilles qui s'allongeaient et se déplaçaient un peu plus vers le haut.

Je lui frottai le dos distraitemment, puis m'interrompis tout à coup.

— Tu veux que j'arrête ? demandai-je. Tu as besoin que je me pousse pour te laisser un peu d'espace ?

Il fit « non » de la tête tout en s'efforçant de reprendre son souffle, haletant. Je le massai entre les omoplates. Sa peau cessa de bouger et sa colonne vertébrale se rétracta. Ses épaules semblaient changées. Elles n'avaient plus la même forme, les muscles noués et épais le faisant paraître quasi bossu. Ses poils formaient presque une fourrure désormais, semblable à celle du husky de mon amie Kara : une couche dure sur le dessus, et des poils plus doux en dessous.

Il avait dit que les loups-garous se changeaient réellement en loups. Cela paraissait difficile à croire. J'avais d'ailleurs entendu dire que le succès du loup-garou de type « humanoïde » autrefois à Hollywood était dû à la difficulté à transformer un humain en loup. S'il était impossible de faire la transformation à l'aide de maquillage et de prothèses, alors le corps humain avait encore moins de chances d'y parvenir. Mais en regardant Derek qui tremblait et haletait en essayant de reprendre ses esprits au milieu de sa transformation, je compris que je m'étais trompée. Mon imagination prolifique elle-même avait du mal à assimiler ce que j'étais en train de voir, mais il ne faisait aucun doute qu'il se changeait bien en loup.

— On dirait que ça s'est encore arrêté, remarquai-je.

Il acquiesça.

— Ça doit être fini alors. Pour l'instant, tu n'iras pas plus...

Soudain, son corps se raidit. Les muscles bougèrent sous ma main, mais lentement cette fois, comme s'ils prenaient place et se préparaient à inverser la transformation.

Son dos s'arqua, ses membres se tendirent, sa tête s'abaissa et il y eut ce... son, cet affreux bruit sec, ce craquement, comme si des os se brisaient. Puis il leva la tête et le bruit fut étouffé par un hurlement inhumain. Il secoua la tête de part et d'autre, et je vis alors son visage, son nez et sa mâchoire qui s'allongeaient jusqu'à former un museau, son

cou épais, son front étroit, ses lèvres noires qui se retroussèrent pour laisser apparaître des crocs acérés.

Un de ses yeux plongea dans les miens, et la terreur absolue que j'y lus effaça la mienne. Je n'avais pas le droit d'avoir peur. Je n'avais pas le droit de paniquer. Je n'avais pas le droit de lui rendre les choses encore plus difficiles. Je soutins donc son regard sans ciller et continuai à lui caresser le dos.

Au bout d'un moment, ses muscles se détendirent sous ma main et il s'immobilisa. Ses halètements pénibles, qui semblaient plus canins qu'humains, brisaient le silence. Son dos se soulevait et s'abaissait avec chaque souffle. Une énorme convulsion le secoua encore une fois, et j'étais sûre qu'il s'agissait de la dernière, qui conclurait la transformation. Au lieu de cela, le pelage se rétracta sous mes doigts. Il fut de nouveau agité de spasmes et de haut-le-cœur, et des filets de bile coulèrent de sa gueule. Il se secoua pour les enlever et tourna la tête.

Il cracha et toussa pendant une minute, bras et jambes parcourus de tremblements. Puis, lentement, ses membres se dérochèrent sous lui comme s'ils ne pouvaient plus supporter son poids, et il s'écroula, à bout de souffle et frissonnant. Son pelage s'éclaircit et son corps reprit presque une forme humaine, hormis son cou épais et ses épaules.

Après un autre profond soupir, il se laissa rouler sur le côté en me faisant face, les genoux ramenés contre sa poitrine, une main posée sur son visage pendant qu'il recouvrait son apparence. Je restai immobile, recroquevillée, et m'efforçai de ne pas claquer des dents. Derek posa la main sur ma cheville nue, là où ma chaussette avait glissé.

— Tu es gelée.

Je ne sentais pas le froid. Ma chair de poule et mes frissons semblaient plutôt nerveux, mais j'acquiesçai :

— Un peu.

Il bougea, m'attrapa le genou et me tira vers lui pour m'abriter du vent glacial. La chaleur de son corps me fit l'effet d'un radiateur, et je cessai de frissonner. Il me saisit de nouveau la cheville et je sentis sa peau rêche, pareille à celle des coussinets d'un chien.

— Est-ce que ça va ? me demanda-t-il d'une voix encore étrange, tendue et râpeuse, mais compréhensible.

J'eus un petit rire.

— C'est moi qui devrais te poser cette question. Ça va ?

— Oui. C'est sans doute ce qui va se passer encore les prochaines fois, une transformation partielle, et puis je reprends ma forme.

— Des coups d'essai.

— Je suppose. (Il se passa la main sur les yeux.) Tu n'as pas répondu. Est-ce que ça va ?

— Je n'ai rien fait du tout.

— C'est faux, dit-il en me regardant. Tu as fait beaucoup.

Il plongea ses yeux dans les miens, et je ressentis... Je ne sais pas ce que je ressentis. Quelque chose d'étrange et d'indicible que je ne pouvais qualifier ni de bon ni de mauvais, que je sentis seulement sauter et remuer dans mon ventre, jusqu'à ce que je détourne le

regard vers la forêt.

— Oui, il faut qu'on y aille, dit-il en commençant à se relever.

— Pas tout de suite. Allonge-toi. Repose-toi.

Il s'assit et vacilla, comme s'il était étourdi.

— Ça... ça ne va pas trop. D'accord. Donne-moi une minute.

Il se rallongea en battant des paupières pour essayer de rester éveillé.

— Ferme les yeux, lui conseillai-je.

— Juste une minute.

— Mmm-hmm.

Je ne sais pas s'il attendit de les avoir complètement fermés avant de s'endormir.

Chapitre 29

Je restai blottie près de lui jusqu'à ce que la sueur sèche sur sa peau et qu'il commence à frissonner, toujours endormi, puis j'ôtai sa main de ma cheville. Il ne résista pas, mais saisit mes doigts à la place. Je regardai sa main, si énorme autour de la mienne, comme celle d'un enfant qui serre un jouet.

J'étais contente d'avoir été là pour lui. Moi ou quelqu'un d'autre, je ne crois pas que cela avait une grande importance. Même si je n'avais rien pu faire, ma seule présence semblait l'avoir réconforté.

Je ne pouvais pas imaginer ce qu'il traversait ; non seulement l'atroce souffrance, mais aussi l'incertitude. Était-ce normal pour un jeune loup-garou ? La transformation qui se déclenchait, puis s'inversait ? Ou bien était-ce dû à quelque chose que le groupe Edison lui avait fait ? Et s'il ne parvenait jamais jusqu'au bout ? Son corps continuerait-il à essayer en lui faisant subir ce martyre, encore et encore ?

Je savais qu'il se posait déjà les mêmes questions. Cela n'excusait pas ses accès de colère, mais cela me permettrait peut-être de mieux le comprendre et de ne pas me sentir visée par son ton agressif.

Je me dégageai, et il se retourna en grognant, sans se réveiller. Il glissa simplement sa main sous son autre bras en frissonnant. Je me dépêchai d'aller chercher ses vêtements. En revenant, j'examinai le pull sur lequel je m'étais assise, mais il était humide et couvert de boue. Je décidai de lui donner plutôt ma veste (elle devait presque être à sa taille) mais je compris rapidement que je n'arriverais pas à lui faire passer quoi que ce soit.

Peu importait que ces habits-là soient larges, car tous ses vêtements l'étaient, comme s'il pensait qu'il aurait l'air moins intimidant s'il paraissait enrobé plutôt que musclé. Malgré cela, je ne parviendrais pas à lui enfiler son jean au-delà des genoux, et j'aurais même pu parier qu'il se serait réveillé avant. Je me résolus donc à l'envelopper dans ses vêtements. Je m'affairais à poser la veste sur ses épaules en m'assurant que je mettais bien la doublure polaire du bon côté lorsque je perçus un mouvement dans les arbres. Je m'accroupis, immobile, à côté de Derek. Je n'entendais rien.

Je regardai alors par-dessus son flanc et distinguai un homme à travers les branches. Il marchait à grands pas, le visage figé de colère. Quelque chose bougea devant lui, près du sol. Un conducteur qui s'était arrêté à la station-service pour promener son chien ?

Je jetai un coup d'œil à Derek. Si le chien le sentait, nous allions avoir des ennuis. Je me redressai légèrement et avançai aussi silencieusement que possible. Je vis briller un pelage blond derrière les épais buissons. L'homme bougea la main et il y eut un éclat

argenté, comme s'il tenait une chaîne en guise de laisse. Il avait l'air furieux, et je le comprenais : il faisait froid et humide, le sol était boueux, et son chien semblait insister pour aller faire ses besoins au cœur de la petite forêt.

Ma compassion s'évapora dès que l'homme lui donna un grand coup de pied. Je me crispai et retins un cri indigné. Puis je vis que ce n'était pas un chien qui se trouvait devant lui. C'était une fille avec de longs cheveux blonds, qui portait une chemise et un jean de couleurs claires, et qui rampait à quatre pattes, comme si elle essayait de s'échapper.

Il la frappa encore une fois. Elle s'affala puis avança précipitamment de travers, comme si elle était trop blessée pour se relever et partir en courant. Elle tourna son visage dans ma direction, et je m'aperçus qu'elle n'était pas plus vieille que moi. Ses yeux étaient cerclés de maquillage noir comme un raton laveur, et son visage était couvert de terre. De terre et de sang, compris-je en voyant son nez qui saignait et tachait sa chemise.

Je me mis debout d'un bond et à cet instant, l'homme leva la main. Il y eut un éclair argenté ; ce n'était pas une chaîne cette fois, mais un couteau. Pendant un instant, je ne vis que l'arme et me crus de nouveau dans la ruelle avec la fille qui approchait sa lame de mon œil. La terreur que j'avais tant combattue me transperça.

L'homme empoigna la fille par les cheveux et lui renversa la tête d'un mouvement brusque, qui me sortit de mon état de choc. J'ouvris la bouche pour appeler à l'aide, ou crier n'importe quoi, pour attirer l'attention de l'homme et permettre à sa proie de s'enfuir.

La lame fendit l'air pour trancher la gorge de la fille, et je poussai un hurlement. Le couteau s'abattit et sembla tout d'abord n'avoir laissé aucune marque. Je crus qu'il avait mal visé. Puis la gorge s'ouvrit, béante, et le sang gicla à flots.

Je reculai en me plaquant les mains sur la bouche pour étouffer un autre cri. L'homme jeta la fille sur le côté avec une grimace de dégoût, et elle s'écroula. Le sang s'écoulait toujours et elle ouvrait silencieusement la bouche, les yeux révulsés.

L'homme se tourna vers moi. Je me mis à courir en trébuchant à travers le sous-bois. Il fallait que je retourne auprès de Derek, que je le réveille pour le prévenir. J'arrivai enfin près de lui après ce qui me parut être des heures. En me baissant, j'aperçus du coin de l'œil quelque chose briller, et me retournai pour voir... l'homme, à la même place que l'instant d'avant, dans une position identique, se dirigeant vers le même endroit.

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais aucun son n'en sortit. Pourquoi n'entendais-je rien ? La forêt était si calme que mes halètements résonnaient comme le bruit d'un train, mais je n'entendais même pas les pas de l'homme. Je me rendis alors compte que pendant tout ce temps, je n'avais rien entendu.

J'attendis l'éclair argenté que j'avais vu briller un peu plus tôt, et il se produisit bien au même endroit. Puis il recommença à frapper la pauvre fille... au même endroit aussi.

Je fouillai dans la poche de ma veste qui était toujours sur les épaules de Derek, et sortis le couteau à cran d'arrêt que j'avais pris à la fille dans la ruelle. J'étais pratiquement sûre que je ne craignais rien, mais je ne voulais pas prendre de risques. Je rampai jusqu'aux silhouettes silencieuses qui bougeaient parmi les arbres. L'homme donna un autre coup de pied à sa victime, encore une fois sans faire de bruit, et elle chuta

silencieusement.

Des fantômes. Comme l'homme dans l'usine.

Non, pas des fantômes. Ces derniers se déplaçaient peut-être sans bruit, mais je les entendais parler. Je pouvais échanger avec eux. Ce que je voyais là n'était que des images. Des extraits vidéo métaphysiques d'un événement tellement horrible qu'il avait laissé son empreinte sur les lieux et tournait inlassablement en boucle.

L'homme attrapa la fille par les cheveux. Je fermai hermétiquement les yeux, mais je voyais encore, projetées sur mes paupières, les images du souvenir qui avait cette fois laissé son empreinte sur moi.

Je déglutis et fis demi-tour. Je revins dans la clairière et m'assis près de Derek, les genoux remontés et serrés contre ma poitrine, le dos tourné à la scène qui se jouait dans le bois. Mais que je ne puisse plus la voir n'avait pas d'importance ; je savais qu'elle se déroulait là, derrière moi, et le fait que je n'avais pas réellement vu une fille mourir ne changeait rien. En un sens, j'avais vraiment assisté à la scène.

Une fille de mon âge avait été assassinée dans ce bois et j'avais vu ses derniers instants de terreur, je l'avais regardée se vider de son sang dans cette forêt. Une vie comme la mienne avait fini à cet endroit. Peu importait le nombre de morts auxquelles j'avais assisté au cinéma, ça n'avait rien à voir et je n'oublierais jamais ce dont je venais d'être témoin.

Je restai recroquevillée ainsi, frissonnante dans la pénombre. Je détestais l'obscurité depuis que j'étais toute petite. Je savais à présent pourquoi : j'y voyais des fantômes à l'époque et mes parents s'étaient contentés de me dire que c'étaient des « monstres ». Savoir aujourd'hui que ces monstres étaient bel et bien réels ne m'aidait pas vraiment.

Le moindre souffle de vent ressemblait à une voix. Le moindre animal qui remuait les feuilles était une pauvre créature que j'avais réveillée d'entre les morts. Le moindre craquement de branche était un cadavre qui rampait sur le sol gelé. Chaque fois que je fermais les yeux, je visualisais la fille blonde. Puis je voyais les chauves-souris. Et la fille, enterrée ici et jamais retrouvée, qui se réveillait dans une tombe peu profonde, prisonnière d'un corps en décomposition, incapable de hurler ou de se débattre...

Je gardai les yeux ouverts.

J'envisageai de réveiller Derek. Il n'aurait pas protesté. Mais après ce qu'il venait de traverser, il semblait ridicule d'avouer que je ne supportais pas d'être ici avec une scène de meurtre qui se jouait en boucle dans mon dos. Je le poussai quand même légèrement plusieurs fois, dans l'espoir qu'il se réveille.

Mais il continua à dormir. Il était épuisé et avait besoin de repos, et même s'il s'était réveillé, qu'aurions-nous pu faire ? Nous étions coincés à cet arrêt de bus jusqu'au lendemain matin.

Je restai donc assise là et tentai de ne pas trop réfléchir... sans résultat. Je récitai mes tables de multiplication, ce qui eut pour effet de me rappeler le lycée ; y retournerais-je un jour ? Cela me fit penser à Liz et à quel point elle détestait les maths, et je me demandai si elle allait bien, où elle se trouvait...

J'essayai ensuite de réciter mes dialogues de film préférés, mais encore une fois, cela me rappela mon autre vie, puis mon père qui devait sérieusement s'inquiéter. Je cherchai

un moyen de lui faire passer un message sans prendre de risques, et ne pas y parvenir me frustra jusqu'à me rendre folle.

Je finis par me résoudre à faire quelque chose qui m'avait toujours réconfortée : fredonner *Daydream Believer*^[2]. C'était la chanson préférée de ma mère, celle qu'elle me chantait pour m'endormir après un cauchemar. Je ne connaissais qu'un couplet et le refrain, mais je les chantonnai à voix basse, en boucle...

— Chloé ?

Une main me toucha l'épaule. Je clignai des yeux et vis Derek accroupi à côté de moi, toujours en caleçon, le visage assombri par l'inquiétude.

— P-pardon. Je me suis assoupie.

— Les yeux ouverts ? Assise ? Ça fait un moment que j'essaie de te sortir de ta torpeur.

— Ah bon ?

Je regardai autour de moi et remarquai qu'il faisait jour. Je battis des paupières et bâillai.

— La nuit a été longue, ajoutai-je.

— Tu es restée comme ça toute la nuit ? demanda Derek en s'asseyant par terre. À cause de ce qui m'est arrivé ? Je sais que ça n'a pas dû être facile de voir ça...

— Ce n'est pas ça.

J'aurais aimé ne pas avoir à lui expliquer, mais il insista, et je dus choisir entre lui dire la vérité ou lui faire croire qu'assister à sa transformation m'avait mise en état de choc. Je lui parlai donc de la fille.

— Ce n'était pas réel, conclus-je. Enfin, ça l'a été un jour. Mais je n'ai vu qu'une sorte de répétition fantôme.

— Et tu as regardé ça toute la nuit ?

— Non, c'est par là, derrière, répondis-je en lui montrant l'endroit d'un geste. Je n'ai pas regardé.

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

— Tu étais fatigué. Je ne voulais pas t'embêter.

— M'embêter ? C'est le truc le plus débile que... (Il s'arrêta.) Mauvais choix de mot. Entêté, pas débile. Et je ne t'aide pas vraiment en te criant après comme ça, pas vrai ?

— Non, en effet.

— La prochaine fois, réveille-moi. Je n'attends pas que tu supportes une chose pareille, et je ne suis pas impressionné que tu l'aies fait.

— Oui, m'sieur.

— Et la prochaine fois que tu ne me le dis pas, je te crierai après pour de vrai.

— Oui, m'sieur.

— Je ne suis pas ton sergent instructeur, Chloé. Ça ne me fait pas plaisir de t'enquiquiner comme ça.

Je préfèrai ne rien répondre.

— Je ne veux pas...

Il soupira, secoua la tête et se leva.

— Laisse-moi une minute pour m'habiller, et ensuite on retournera à la station-service

pour se réchauffer et trouver quelque chose à manger.

Il rassembla ses vêtements et se dirigea vers les fourrés en continuant à parler.

— La gare routière principale est dans la ville. J'espère qu'on a assez d'argent pour prendre un taxi. Quand on sera à la station, on va téléphoner pour avoir les tarifs et les horaires des cars, comme ça on saura de combien d'argent on peut disposer.

Je sortis les billets de ma poche.

— J'ai... quatre-vingts dollars. J'ai laissé le reste dans le sac à dos. Je n'aime pas tout avoir sur moi.

— La plupart de mes sous sont aussi restés dans mon sac, dans le bus.

Il poussa un juron à voix basse.

— Tu n'étais pas en mesure de réfléchir à quoi que ce soit hier soir. J'aurais dû penser à prendre les miens.

— Mais toi aussi tu t'inquiétais pour moi. Tant pis, on aura assez. Je dois avoir une centaine de...

Il se tut, puis j'entendis le bruit de ses mains qui tâtaient ses vêtements.

— Merde. Ç'a dû tomber. Où est-ce que tu as trouvé mon jean ?

— Là où tu l'avais laissé, plié à côté de l'arbre. J'ai vérifié les poches tout de suite. Il n'y avait qu'un emballage de barre de céréales.

— Je sais que j'avais... (Il s'interrompit et poussa un autre juron.) Non, j'ai mis l'argent dans la poche de ma veste, que j'ai aussi laissée dans le car.

— Quatre-vingts dollars devraient suffire pour le car jusqu'à New York et le petit déjeuner. On va marcher un peu et prendre le bus jusqu'à la gare routière.

Il émergea des buissons en marmonnant : « Quel con, quel con. »

— Comme je te disais, tu avais d'autres préoccupations. On en avait tous les deux. Et nous n'avons pas encore l'habitude de jouer aux fugitifs. On apprendra. Pour l'instant, allons à la station. Je meurs de froid.

Chapitre 30

Pendant que Derek était aux toilettes, je téléphonai à la gare routière pour obtenir les tarifs et les horaires des cars. L'homme à qui je parlai eut même la gentillesse de me dire quel bus municipal prendre pour arriver là-bas.

Quand Derek revint, son sweat-shirt était mouillé et propre, et ses cheveux étaient humides et brillants, comme s'il avait rincé son pull et s'était shampooiné dans le lavabo.

— Tu préfères quoi en premier, les bonnes nouvelles ou... (Je m'interrompis.) C'est idiot comme question : les mauvaises, c'est ça ?

— Oui.

— On a plus de trois kilomètres à faire à pied jusqu'à l'arrêt de bus le plus proche, et un changement pour arriver à la gare. La bonne nouvelle, c'est que ça coûte soixante dollars pour deux tickets tarif étudiant jusqu'à New York, donc on a assez pour manger.

— Et pour acheter du déodorant.

J'étais sur le point de lui répondre que ça n'avait pas d'importance, mais à voir son expression, c'en avait pour lui. Je hochai donc la tête et lui dis :

— Sans problème.

On acheta du déodorant et un petit peigne. Eh oui, on se les partagea. Nous n'avions pas assez d'argent pour faire de manières.

L'odeur des œufs et du bacon qui venait du restaurant me mit l'eau à la bouche, mais nous n'avions pas le budget pour manger quelque chose de chaud. On opta plutôt pour des packs de lait chocolaté, deux barres énergétiques et deux paquets de cacahouètes, puis on sortit pour se mettre en route.

Après environ un kilomètre de marche en silence, Derek me lança :

— Tu n'es pas très loquace ce matin.

— Je suis seulement fatiguée.

Trente mètres supplémentaires.

— C'est à cause d'hier soir, c'est ça ? ajouta-t-il. Si tu veux en parler...

— Pas vraiment.

Il me jetait un coup d'œil tous les quelques mètres. Je n'étais pas d'humeur à discuter, mais je voyais que mon silence le dérangeait, alors je dis :

— Je ne cesse de penser à la première fois que j'ai vu cette fille en danger. Quand j'ai cru que c'était vrai. J'allais faire quelque chose...

— Quoi ? interrompit-il.

Je haussai les épaules.

— Hurler. Détourner l'attention de son agresseur.

— Si ç'avait été réel, tu n'aurais même pas dû envisager d'intervenir. Le type avait un couteau. C'était évident qu'il était prêt à l'utiliser.

— Ce n'était pas vraiment ça le problème, murmurai-je en regardant le bout de mon pied shooter dans un caillou au bord de la route.

— Bon, et c'était quoi alors ?

— J'ai vu le couteau, et ça m'a arrêtée net. Je ne parvenais pas à penser à autre chose qu'à cette fille dans la ruelle, celle qui m'a mis un couteau sous la gorge. Si la scène d'hier était arrivée pour de vrai, j'aurais pu laisser quelqu'un mourir parce que je flippais trop pour faire quoi que ce soit.

— Mais ce n'était pas réel.

Je levai la tête pour le regarder.

— D'accord, admit-il. Encore une fois, ce n'est pas le problème. Mais ce qui est arrivé dans cette ruelle... Tu n'as pas encore eu le temps de t'arrêter et de... (Il chercha le mot en gesticulant.)... digérer. Tu en as parlé à Simon, non ?

Je fis signe que non. Il fronça les sourcils.

— Mais tu lui as raconté ce qui s'était passé ?

Je répondis de nouveau par la négative d'un mouvement de la tête.

— Tu devrais. Il faut que tu parles à quelqu'un. Certainement pas à Tori. Liz est sûrement une bonne confidente, mais elle n'est pas ici en ce moment. (Il marqua une pause.) Tu peux toujours me parler à moi, mais comme tu as dû t'en rendre compte, je ne suis pas très doué pour ces choses-là. Je veux dire, si tu en as envie... (Il laissa sa phrase en suspens, puis reprit d'une voix plus ferme, en courbant le dos sous l'effet du froid matinal :) Tu devrais en parler à Simon. Il voudrait savoir ce qui s'est passé, et il aimerait que ce soit toi qui le lui dises.

J'acquiesçai, même si je n'étais pas sûre de le faire. Simon avait été trop souvent de corvée de consolation avec moi, dernièrement. Il fallait que je commence à régler mes problèmes toute seule. Mais il y avait une autre question en rapport avec ça, pour laquelle je voulais bien de l'aide.

— Je me disais..., commençai-je. Après tout ça, ce serait bien que j'apprenne à me défendre. Que je connaisse quelques mouvements basiques d'autodéfense.

— C'est une bonne idée.

— Super. Alors tu serais d'accord pour...

— Je vais demander à Simon de t'apprendre deux, trois trucs, poursuivit-il.

— Oh ! Je pensais que... je me suis dit que ça devait plutôt être ton rayon.

— Notre père nous a enseigné ça à tous les deux. Simon est doué. Sauf si... (Il me regarda.) Je veux dire, bien sûr, si tu veux je peux t'aider. Mais Simon ferait un meilleur professeur. Il a la patience nécessaire.

— D'accord. Je demanderai à Simon, alors.

Il hocha la tête, et nous poursuivîmes notre route en silence.

Nous arrivâmes à la gare vingt minutes avant le départ du car. Derek me fit attendre

un peu en arrière, assez loin pour que la caissière voie que j'étais une adolescente, sans pouvoir pour autant me regarder de trop près, au cas où ma photo circulerait. Il se présenta au comptoir tout seul. Quand je constatai qu'il semblait y avoir un problème, je m'approchai.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchotai-je.

— Elle ne veut pas nous donner le tarif jeunes.

— Ce n'est pas un tarif jeunes, rétorqua la femme. C'est un tarif étudiant. Si vous n'avez pas de carte, je ne peux pas vous faire la réduction.

— Mais on a eu des tickets réduits à Buffalo sans la carte, protestai-je en posant mon billet devant elle.

— Ça, c'était Buffalo, dit-elle en reniflant. Ici, dans la capitale de l'État, on applique les règles. Pas de carte, pas de tarif étudiant.

— Très bien, deux tickets au tarif normal, alors.

— On n'a pas assez, murmura Derek.

— Hein ?

— Ça coûte trente-huit dollars chacun. Il nous en manque six.

Je me penchai vers le guichet.

— S'il vous plaît, c'est vraiment important. Vous voyez sur notre ticket que nous avons déjà payé des billets pour New York, mais mon ami était malade et il a fallu que nous descendions du car...

— Peu importe.

— Et si on prenait une place adulte et un tarif étudiant ? On a ass...

— Suivant ! cria-t-elle en faisant signe à l'homme qui se trouvait derrière nous.

Nous pouvions aussi prendre un car d'une autre compagnie, Greyhound, mais son panneau indiquait clairement que le tarif étudiant ne s'appliquait que sur présentation d'un justificatif, raison pour laquelle nous n'avions pas pris ces bus-là à Buffalo. Je tentai malgré tout ma chance. L'employée était plus sympathique que l'autre, mais nous expliqua qu'elle ne pouvait pas compter la réduction sans entrer un numéro de carte d'étudiant dans l'ordinateur. La chance ne nous souriait pas.

— On va trouver une solution, assurai-je alors que nous nous éloignions du comptoir Greyhound.

— Toi, vas-y. Je vais te donner les coordonnées de la maison d'Andrew. Il pourra venir me chercher...

— Et s'il n'est pas là ? Il pourrait avoir déménagé, ou être parti en vacances. Dans ce cas-là, il faudrait que je retrouve Simon, que j'utilise une bonne partie de l'argent pour qu'on revienne te chercher...

Derek acquiesça en reconnaissant que j'avais raison.

— Tu as vécu ici pendant un moment, lui dis-je en levant les mains. Je sais, ce n'est pas ta ville préférée. Mais il n'y aurait pas quelqu'un à qui tu pourrais emprunter dix dollars ?

— Un ami ?

— Eh bien, oui, par exemple...

Il eut un petit rire.

— Oui, tu as l'air d'en douter autant que tu le devrais. Tu as dû remarquer que je ne me donne pas beaucoup de mal pour me faire des amis. Je n'en vois pas l'intérêt, d'autant plus que je ne reste jamais bien longtemps quelque part. J'ai mon père et Simon. Ça me suffit.

Sa meute...

— J'imagine que je pourrais peut-être trouver quelqu'un, continua-t-il. Simon doit forcément avoir un ami ou un coéquipier qui lui doit de l'argent. Il n'est pas doué pour ça, il prête et ne réclame jamais le remboursement.

— Tout bien réfléchi, étant donné que tu as disparu dans de drôles de circonstances, refaire surface maintenant n'est peut-être pas une idée de génie. La dernière chose dont nous avons besoin, c'est que quelqu'un alerte les flics.

Je m'approchai d'un présentoir à dépliants et en choisis un qui donnait la liste des tarifs et des horaires. Puis je regardai la carte de l'État de New York pour comparer les deux. Derek regarda par-dessus mon épaule.

— Là, dit-il en montrant une ville sur la carte. On a assez d'argent pour aller jusqu'à New York au départ de cet endroit.

— Reste à savoir comment nous allons nous y rendre...

Là était la question.

Chapitre 31

Notre meilleure chance d'arriver là où nous voulions aller était de faire du stop. Nous n'étions pas stupides au point de tendre le pouce sur le bord de la route, mais nous réussissions peut-être à nous glisser quelque part. Nous décidâmes donc de retourner à la station-service. Je m'assoupis quelques minutes dans le bus qui nous en rapprocha, puis nous nous mîmes en route pour la longue marche.

À mi-chemin, Derek me dit d'un ton bourru :

— Je suis désolé.

— Pourquoi ?

— Pour ça. Tu m'as aidé la nuit dernière, après tout ce que j'ai pu te faire endurer. Et voilà ta récompense. Te retrouver paumée à Albany.

— C'est une aventure. Je ne me souviens pas de la dernière fois que j'ai pris les transports en commun. Et je fais de l'exercice, aussi. Après une semaine cloîtrée à Lyle House et dans ce laboratoire, je n'ai jamais été plus disposée à entreprendre une longue marche.

Nous avançâmes encore un peu.

— Je sais que tu es fatiguée, déclara Derek. Et que tu as faim. Et que tu m'en veux.

— Fatiguée, oui. Faim, un peu. Mais je ne t'en veux pas. (Je levai les yeux vers lui.)

Sincèrement.

— Tu n'as pas dit grand-chose.

Je ris.

— C'est mon état normal ! Mais ces deux dernières semaines n'ont pas été normales du tout.

— Je sais que tu ne parles pas beaucoup d'habitude, mais, je ne sais pas... (Il haussa les épaules.) Je croyais que tu étais fâchée.

Il mit les mains dans ses poches.

— D'ailleurs, à ce propos, reprit-il, tu avais raison l'autre soir, après ce qui s'est passé dans la ruelle. Je m'en voulais à moi-même. J'ai seulement mis un certain temps à me calmer suffisamment pour m'en rendre compte.

Je hochai la tête.

— Ce qui s'est passé avec le garçon, quand on vivait ici... Je ne pensais pas que ça pourrait arriver encore une fois. Je me suis rejoué la scène tellement souvent en me demandant quand ç'avait dérapé, et ce que je ferais si je me retrouvais dans la même situation, avec tous les mécanismes de défense que m'a appris le docteur Gill.

— Le docteur Gill ?

— Oui, je sais. Elle me faisait flipper même avant qu'on apprenne l'existence du groupe Edison. Mais c'était une vraie psy, et elle a vraiment essayé de m'aider. C'était dans son intérêt de m'apprendre à maîtriser mon tempérament. Et donc, j'étais sûr que si un truc comme ça arrivait de nouveau, je gérerais sans aucun doute mieux la situation. Et qu'est-ce qui s'est passé ? Presque le même scénario... et j'ai fait exactement la même chose.

— Tu t'es arrêté avant de la jeter contre le mur.

— Non, c'est toi qui m'as arrêté. Si tu n'avais pas crié, je l'aurais fait. Tous ces mécanismes. Toute cette répétition mentale. Et le moment venu, je n'ai même pas envisagé d'agir autrement. Je ne pouvais pas. Mon cerveau s'était bloqué.

— Mais il a fallu peu de chose pour le débloquer. (Il haussa les épaules.) C'est forcément un progrès, non ?

— J'imagine, admit-il sans avoir l'air convaincu.

Une fois arrivés à la station-service, le plan était de monter clandestinement dans un camion. Nous nous installâmes dans le restaurant en sirotant des sodas, pendant que Derek écoutait les conversations des gens autour de nous et choisissait des routiers qui allaient dans notre direction.

Le premier camion était garé juste devant, et nous ne pouvions pas nous y glisser sans nous faire prendre. La fois suivante, la remorque était fermée par un énorme cadenas, trop gros pour que Derek puisse le briser. La troisième tentative fut la bonne, comme on dit.

Nous suivîmes le conducteur jusqu'à son véhicule, qui se révéla être une camionnette. Une fois qu'il fut entré dans la cabine, nous nous fauilâmes à l'arrière.

Il devait avoir une entreprise de construction. La camionnette sentait les copeaux de bois et l'huile, et était chargée d'outils, de cordes, d'échelles et de bâches. Quand le véhicule s'engagea sur l'autoroute et que le bruit devint suffisamment fort pour couvrir le son de nos voix, Derek prit les bâches et les installa au sol pour faire un lit.

— Tu as besoin de sommeil, dit-il. Ça pue, mais...

— C'est plus confortable que du carton. Merci.

Il me donna une moitié de barre énergétique qu'il avait dû mettre de côté.

— Non, refusai-je, garde-la.

— Tu dormiras mieux si tu n'as pas le ventre qui gargouille. Ne me dis pas que c'est faux. Je l'entends d'ici.

J'acceptai la barre.

— Et prends ça aussi, ajouta-t-il en enlevant son pull. Là encore, il ne sent peut-être pas très bon, mais il tient chaud.

— Et toi, tu...

— Non. J'ai encore un peu de fièvre d'hier soir.

Je pris le sweat-shirt.

— Ne t'inquiète pas, Derek. Je ne suis pas fâchée.

— Je sais.

Je m'installai sur le matelas de fortune et tirai le sweat-shirt sur moi comme une couverture, puis je mangeai le morceau de barre énergétique. Quand j'eus fini, Derek remarqua :

- Tu ne peux pas dormir les yeux ouverts, Chloé.
- Je ne veux pas m'endormir, au cas où il se passerait quelque chose.
- Je suis là. Repose-toi.

Je fermai les yeux.

Je me réveillai en sentant le camion ralentir. Derek était en train d'ouvrir la portière pour jeter un coup d'œil.

- C'est ici qu'on descend ? demandai-je.
- On devrait être assez loin. Mais ce n'est pas une ville, c'est encore une station-service.
- Une pause-pipi, après l'énorme café qu'il a acheté.
- Voilà. (Il poussa un peu plus la porte pour mieux voir.) Je préférerais qu'on soit dans une ville...

— Mais peut-être qu'il ne s'arrêtera pas en ville. On devrait sortir maintenant qu'on en a l'occasion.

Derek hocha la tête et ferma la porte. La camionnette se gara.

- Cache-toi sous une bâche, me chuchota-t-il, au cas où il regarde.

Une minute plus tard, la portière arrière s'ouvrit. Je retins mon souffle. Le camion n'était pas très grand, et si le conducteur montait pour prendre quelque chose, il nous marcherait certainement dessus. Mais il resta à l'extérieur. Il y eut des cliquetis, comme s'il prenait des outils dans une boîte en métal, puis le bruit s'arrêta. Je me crispai.

- Je savais que j'avais oublié les nouvelles tenailles, marmonna-t-il. Génial.

La portière se referma avec fracas. J'entrepris de retirer la bâche, mais Derek chuchota :

- Attends. Il n'a pas encore disparu. (Une minute passa, et il ajouta :) C'est bon.

Je me relevai et remis les bâches comme nous les avions trouvées, pendant que Derek regardait de nouveau à l'extérieur.

— Il y a des arbres à gauche, remarqua-t-il. On va partir par là et les contourner pour aller chercher quelque chose à boire au restaurant avant de ressortir.

- Et on va passer aux toilettes.

- Oui. Suis-moi.

Nous nous glissâmes hors du véhicule et nous élançâmes jusqu'aux arbres. Courir derrière Derek était pire que courir derrière Tori : avec ses longues jambes, il avait à peine besoin d'accélérer sa cadence pour creuser la distance entre nous.

Soudain, il s'arrêta net et se retourna vers moi. Je m'attendais qu'il me dise de me dépêcher en fronçant les sourcils, mais il jura. Des bruits de pas retentirent derrière moi. J'allais accélérer, lorsqu'une main me saisit par l'épaule.

Derek s'apprêta à foncer. J'aperçus son visage et sa grimace expressive, et lui adressai de grands signes pour lui signifier d'arrêter. Il s'immobilisa, mais garda les yeux braqués au-dessus de ma tête, sur mon ravisseur.

— Je me disais bien que j'avais dû ramasser un ou deux passagers en plus, dit une voix d'homme.

Il me retourna. C'était le conducteur de la camionnette. Avec sa queue-de-cheval et ses traits acérés, il devait avoir une cinquantaine d'années.

— On n'a rien fait, bredouillai-je. Je suis désolée. On avait juste besoin d'avancer.

— Mon Dieu, dit-il en me mettant face au soleil pour mieux me regarder. Tu as quel âge ?

— Q-quinze ans.

— Tout juste, je parie. (Il secoua la tête.) Une fugueuse, je le parie aussi. (Sa voix s'adoucit.) Ce n'est pas le chemin à suivre, les jeunes. Je le sais par expérience, ce n'est pas le bon chemin du tout.

Derek avança furtivement, en dévisageant le conducteur avec une telle intensité qu'il n'avait certainement pas entendu un seul mot de la conversation. Je glissai ma main dans ma poche et touchai le couteau du bout des doigts sans le sortir, pour me rappeler qu'il était là et que je n'étais pas aussi impuissante que j'en avais l'impression.

Je ne savais pas si Derek avait vu mon geste et j'attirai son attention. Il hocha la tête pour me signifier qu'il avait compris, mais qu'il maîtrisait la situation.

L'homme poursuivit.

— Quels que soient les problèmes chez vous, ce n'est pas aussi terrible que vous croyez.

Je levai les yeux sur lui.

— Et si c'est pire ? demandai-je.

Il marqua une pause, puis hocha la tête lentement, tristement.

— Je vois. C'est peut-être le cas. Ça arrive, plus souvent qu'on croit, mais il y a d'autres solutions. Des endroits où vous pouvez aller. Des gens qui peuvent vous aider.

— On se débrouille, répondit Derek d'une voix caverneuse.

L'homme secoua la tête.

— Non, fiston. Quel âge tu as, dix-sept ans ? En cavale ? Tu te déplaces en montant à l'arrière des camions ?

— On se débrouille, répéta Derek d'une voix encore plus grave.

Il se racla la gorge et essaya de prendre un air plus détendu.

— On apprécie votre sollicitude, monsieur.

— Vraiment, fiston ? Vraiment ? (Il secoua la tête.) Je vais vous emmener tous les deux à l'intérieur et vous offrir un repas chaud. Et puis je vais passer quelques coups de fil. Pour essayer de vous trouver un endroit.

— On ne peut pas..., commençai-je.

— Personne ne va vous renvoyer chez vous, assura-t-il. Allez, venez.

Sa main se resserra sur mon épaule. Derek fit quelques pas en avant.

— Je m'excuse, monsieur, mais nous ne pouvons pas accepter.

— Bien sûr que si.

Derek me fit signe de le rejoindre. J'amorçai un pas en avant : l'homme raffermi sa prise.

— Laissez-la s'en aller, dit Derek en grognant de nouveau.

— Non, fiston. Je ne ferai pas de mal à ton amie, mais je vais l’emmener à l’intérieur et appeler quelqu’un qui pourra l’aider. J’espère que tu viendras avec nous, mais je te laisse seul juge.

— Pars, chuchotai-je assez bas pour que seul Derek entende, je te rattraperai.

J’étais sûre qu’il avait compris, mais il fit semblant que non.

— Je vous le demande encore une fois, monsieur, lâchez-la.

— Ça ressemble bien trop à une menace, ça, fiston. Tu es un grand gaillard, mais je t’assure qu’affronter un type qui travaille dans le bâtiment depuis vingt ans et qui s’est battu plus de fois qu’il veut bien l’admettre n’est pas dans ton intérêt. Je ne veux pas te faire de mal...

Derek bondit, rapide comme l’éclair. Il avait passé le bras sous la gorge de l’homme avant même que celui-ci ait levé les poings. Derek le fit tomber au sol et je pus m’éloigner en trébuchant. Ma main s’échappa de ma poche et le couteau tomba par terre. L’homme le regarda fixement. Je le ramassai et le remis dans ma poche.

— Nous ne voulons pas vous faire de mal non plus, déclara Derek. Mais vous sentez bien... (Il resserra sa prise jusqu’à ce que les yeux de l’homme soient injectés de sang.)... que je le pourrais. Je sais que vous essayez de nous aider, mais vous ne comprenez pas la situation. (Derek me regarda et me dit :) Retourne vite à la camionnette et prends les cordes et des chiffons.

Je partis en courant.

Chapitre 32

Vingt minutes plus tard, nous étions à un kilomètre et demi de la station et nous traversions un champ avec difficulté. Devant nous se trouvait une route qui s'étirait parallèlement à l'autoroute.

— Tu penses qu'on n'a pas fait ce qu'il fallait, dit Derek.

Je haussai les épaules.

— Je n'ai pas trop serré ses liens, reprit-il. Il se libérera d'ici à une heure, sans doute moins, et je lui ai laissé son téléphone juste à côté au cas où il y aurait un problème.

Je hochai la tête. Nous avançâmes encore sur une quinzaine de mètres.

— Qu'est-ce que tu aurais fait ? me demanda Derek.

— Tu connais mon plan. C'est celui que tu as fait semblant de ne pas entendre.

Nous arrivâmes au bord de la route avant qu'il réponde.

— Oui, d'accord. J'avais entendu. Mais il ne m'avait pas l'air prêt à t'offrir une chance de t'échapper. Je savais que je pouvais le maîtriser sans faire de mal à personne, avant que les choses empirent. Et si j'ai cette possibilité, c'est celle que je choisis. C'est comme ça que mon père nous a appris à gérer les situations de ce genre.

Je réfléchis, et acquiesçai.

— Tu as raison.

Il eut l'air surpris.

— Je n'ai aucune expérience pour ces choses-là, ce genre de décisions, poursuivis-je. Avec la fille dans la ruelle ou le groupe Edison, la réponse était simple. Si on essaie de nous faire du mal, nous avons tous les droits de nous défendre. C'est juste que...

— Cet homme essayait de venir en aide à deux fugueurs. Il ne méritait pas de finir pieds et poings liés.

Je hochai la tête.

— Même quelqu'un comme lui peut être une menace, Chloé. Qu'il le veuille ou non. Nous étions obligés de nous enfuir, sans quoi son « aide » nous aurait ramenés au groupe Edison.

— Je sais.

Nous nous serrâmes au bord de la route pour laisser passer une voiture, crispés tant qu'elle était proche de nous. Il fallait vérifier que les feux de stop ne s'éclairaient pas et que le véhicule ne ralentissait pas. Peu importe que le conducteur soit un psychopathe qui aurait voulu nous kidnapper, ou une petite grand-mère qui aurait proposé de nous déposer. Nous n'avions qu'une manière d'agir : la fuite. Et si nous ne pouvions pas courir,

nous défendre.

La voiture poursuivit sa route à toute vitesse.

— On ne peut plus faire confiance à personne, à présent, murmurai-je, même pas aux gentils.

— Non. Ça craint, pas vrai ?

Oui, ça craignait.

Nous continuâmes sur de petites routes qui longeaient l'autoroute. À en juger par le temps que nous avons passé dans la camionnette, Derek pensait que nous n'étions pas loin de la prochaine ville desservie par le car, mais à vrai dire, nous n'en savions rien. Quelle que soit la distance, il fallait que nous la parcourions à pied ; nous n'allions pas refaire du stop de sitôt.

Notre jolie promenade dans la campagne était perturbée par les chiens. Ceux qui étaient attachés se précipitaient en aboyant dans tous les sens quand ils sentaient Derek. Cependant, personne ne semblait s'en inquiéter. Il devait y avoir si peu de promeneurs par ici que les chiens avaient tendance à aboyer contre eux, et leur maître n'y prêtaient pas attention.

Mais à la campagne, de nombreux chiens n'étaient pas enchaînés. Plus d'un déboula à toute vitesse d'une allée de garage. Notre réaction finit par devenir automatique. Nous nous arrêtons au premier aboiement. Je me mettais derrière Derek, qui patientait sans changer de position. Une fois que le chien était assez près pour regarder Derek dans les yeux, il prenait ses jambes à son cou en glapissant pour aller s'abriter.

— Ils abandonnent toujours comme ça ? demandai-je en regardant un labrador au pelage blond rentrer chez lui ventre à terre, la queue entre les jambes.

— Ça dépend des chiens. Les gros chiens de campagne comme ceux qu'on voit ici, oui. Ce sont ceux sophistiqués des villes qui me donnent du fil à retordre. Ils sont trop croisés entre chiens de même souche, d'après mon père. Ça les rend capricieux et un peu tarés. L'année dernière, un chihuahua m'a attaqué. (Il me montra une petite cicatrice sur sa main.) Il m'a arraché un bout de chair.

J'éclatai de rire.

— Un chihuahua ?

— Arrête, cette bestiole était plus vicieuse qu'un pitbull. J'étais dans un parc avec Simon, on jouait au foot. Tout à coup cette espèce de rat est arrivé à toute blinde de nulle part, m'a sauté dessus et m'a attrapé la main. Il ne voulait plus me lâcher. Je l'ai secoué, et son maître me criait de ne pas faire mal au petit Tito. J'ai fini par le faire partir, je saignais comme un malade, et le mec ne s'est même pas excusé.

— Il n'a pas trouvé ça bizarre ? Que son chien t'attaque comme ça ?

— Nan. Il a dit que le ballon de foot avait dû le provoquer, et que nous devons être plus prudents. Quand des choses étranges se passent, les gens inventent leurs propres explications.

Je lui parlai alors de la fille dans la ruelle qui avait accusé Tori de se servir d'un Taser.

— Oui, dit-il. Il faut qu'on fasse attention, mais d'habitude les gens expliquent ces phénomènes eux-mêmes.

Nous nous poussâmes pour laisser passer un pick-up ; le conducteur leva la main pour nous saluer. Je lui fis signe en retour, puis l'observai jusqu'à ce que je sois sûre qu'il n'allait pas s'arrêter.

— Et donc tous les animaux ont cette réaction avec toi ? Tu as parlé des rats qui ne s'approchent pas.

— La plupart, oui. Ils voient un humain mais sentent autre chose. Ça les perturbe. Mais les canidés sont les pires. (Il réfléchit.) Non, ce sont les chats, les pires. Je n'aime vraiment pas les chats.

Je me mis à rire. Les ombres commencèrent à s'allonger, et Derek nous fit traverser la route pour rester au soleil.

— Je suis allé au zoo une fois, poursuivit-il. Une sortie avec ma classe de CM2. Mon père m'avait dit que je ne pouvais pas y aller parce que j'étais un loup-garou. J'étais en colère. Très en colère. À l'époque, je n'effrayais pas les animaux. Je les rendais seulement nerveux. Et donc, j'ai décrété que mon père était injuste, et j'y suis allé quand même.

— Comment tu as fait ?

— J'ai imité sa signature, et piqué dans ma tirelire.

— Que s'est-il passé ?

— À peu près ce que mon père avait imaginé. J'ai rendu les prédateurs nerveux, et j'ai complètement affolé les proies. Mes camarades trouvaient ça cool, en revanche. Ils ont pu voir un éléphant charger.

— C'est vrai ?

— Oui. Je me suis senti coupable, et je suis resté loin des enclos après ça. Ce n'était pas eux que je venais voir, de toute façon.

— Tu venais voir quoi ? Les loups, c'est ça ?

Il hocha la tête.

— Tu voulais voir s'ils te reconnaissaient comme l'un des leurs.

— Non, pas à ce point-là. (Il garda le silence pendant un moment, puis finit par dire :) Bon d'accord, c'était exactement ça. J'avais ce...

Il chercha ses mots.

— Ce rêve ?

Son regard noir me fit comprendre qu'il n'aurait pas choisi ce terme.

— Cette idée, reprit-il, qu'ils me sentiraient et qu'ensuite... (Il haussa les épaules.) Je ne sais pas. Qu'ils feraient quelque chose. Qu'un truc cool arriverait.

— Et alors ?

— Oh ! super, si tu considères ça cool de voir un loup se jeter contre la grille jusqu'à s'en faire saigner.

— Oh !

— C'était...

Son regard devint distant et se perdit dans le paysage devant nous. L'expression de son visage était indéchiffrable.

— Ce n'était pas bon, poursuivit-il. Je suis sorti de là aussi vite que possible, mais la bête ne s'est pas arrêtée. Le lendemain, un gamin de l'école a dit qu'on avait dû la faire piquer.

Je regardai Derek. Il reprit, les yeux toujours rivés sur la route :

— Je suis rentré chez moi et j'ai ouvert le journal. La page locale n'y était pas, mon père était intervenu. Il avait compris ce qui s'était passé, mais il avait l'intention de ne rien dire. Il savait que je n'allais pas bien, et j'imagine qu'il a pensé que c'était une punition suffisante. Je suis donc allé au magasin m'acheter le journal. C'était vrai.

Je hochai la tête sans trop savoir quoi dire.

— « Une agressivité soudaine et gratuite envers les humains », récita-t-il comme s'il se souviendrait de ces mots toute sa vie. Les loups ne se comportent pas comme ça, d'habitude. Toutes ces histoires sur le grand méchant loup, c'est des conneries. Oui, ce sont des prédateurs et ils sont dangereux. Mais ils ne veulent pas se mélanger aux humains, dans la mesure du possible. La seule exception, c'est lorsqu'ils sont malades, qu'ils meurent de faim ou qu'ils défendent leur territoire. J'étais un loup solitaire qui avait envahi le territoire d'une meute. Et ce loup, c'était le mâle dominant. Son devoir était de protéger sa meute. Et il est mort pour ça.

— Tu ne l'as pas fait exprès.

— Ce n'est pas une excuse. Mon père m'avait parlé des loups, et je savais comment ils se comportaient. Je l'avais vu avec les autres garçons, les autres sujets...

— Tu te les rappelles ? Simon ne savait pas si tu avais des souvenirs.

— Oui, j'en ai.

Il se frotta la nuque tout en marchant, puis me regarda.

— Tu fatigues ?

— Un peu.

— On ne devrait plus être très loin maintenant. Et donc, heu...

Il sembla chercher quelque chose à dire. J'espérai qu'il allait continuer à parler de lui ou des autres loups-garous. Mais au lieu de cela, il me demanda :

— Dans ce lycée spécial où tu vas, tu prends des cours de théâtre ?

— Je suis en option arts du spectacle. On a quand même les cours en tronc commun, les maths, l'anglais, les sciences...

Nous changeâmes donc de sujet de conversation pour parler de choses plus simples pendant la route qu'il nous restait à parcourir.

Chapitre 33

Nous arrivâmes dans la ville où se trouvait l'arrêt de bus suivant, une boutique de fleuriste, en réalité, où l'on vendait des tickets de bus à la caisse. De nouveau, nous demandâmes le tarif étudiant et comme à Buffalo, on ne nous posa pas de questions. Aucune logique.

Nous avions donc plus d'argent que prévu et il nous restait un peu plus de deux heures avant le départ. Qu'allions-nous faire de ce temps et de cet argent ? Le gargouillement de nos estomacs nous fournit une réponse évidente.

Le jour commençait à s'assombrir, mais comme ce n'était que le début de la soirée, personne ne prêta attention à deux ados en promenade. Nous parcourûmes quelques rues à la recherche d'un endroit où prendre un repas chaud et bon marché. L'odorat de Derek nous guida jusqu'à un traiteur chinois. Qui se révéla malheureusement très populaire, comme l'indiquait la longue queue devant le comptoir des commandes. Je nous réservai une table pendant que Derek choisissait nos plats.

La file d'attente semblait à peine avancer, et la chaleur du restaurant m'oppressait. Peu de temps passa avant que je me mette à cligner des yeux.

— Tu es fatiguée, ma belle ?

Je me redressai et remarquai une femme en manteau jaune debout juste à côté de ma table. Elle m'adressa un sourire que je lui rendis.

— Tu me laisserais m'asseoir un moment ? demanda-t-elle en montrant la chaise vide devant moi.

Je cherchai Derek du regard, en sixième position seulement dans la queue.

— Je m'en irai dès que le jeune homme reviendra, m'assura-t-elle. Il y en a du monde, tu ne trouves pas ?

J'acquiesçai avant de la laisser s'installer.

— J'ai une petite-fille de ton âge, m'annonça-t-elle. Tu dois avoir quatorze ans ?

— Oui, c'est ça, répondis-je, espérant ne pas paraître trop nerveuse.

J'aurais dû éviter de répondre, même si je ne disais pas la vérité, mais je ne savais pas comment me comporter dans cette situation. Je jetai un coup d'œil à Derek, dans l'espoir qu'il vienne me secourir, mais il observait le menu.

— Tu es en seconde ?

— Oui.

— Et quelle est ta matière préférée ?

— Les arts du spectacle.

Elle rit.

— Je ne connaissais pas. C'est comme des cours de théâtre ?

Je lui expliquai et je me détendis à mesure que nous parlions. À part mon âge et ma classe, elle ne me demanda rien de trop personnel, même pas mon nom. Je n'avais affaire qu'à une vieille dame qui voulait bavarder, sans aucun danger, pour une fois.

Nous discutâmes jusqu'à ce que Derek ne soit plus que le deuxième dans la queue. Quelqu'un éclata de rire à la table derrière moi. Je me retournai et vis deux couples d'adolescents d'un ou deux ans de plus que moi. Les filles souriaient avec mépris. Un des garçons était rouge à force de se retenir. L'autre ne faisait pas cet effort et riait si fort qu'il était plié en deux.

Les quatre me regardaient.

Tout le restaurant me dévisageait.

On aurait dit un cauchemar dans lequel tout le monde se serait moqué de moi, sans que je réussisse à comprendre pourquoi, jusqu'à ce que je m'aperçoive que je n'avais pas mis de pantalon. Mais je savais bien que j'en portais un. La seule chose étrange sur moi, c'étaient mes cheveux. Mais ils ne l'étaient pas à ce point, si ?

— Oh ! mince, chuchota la vieille dame.

— Qu-quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Elle se pencha en avant, les yeux brillants. Des larmes ? Mais pourquoi était-elle... ?

— Je suis désolée, dit-elle. Je voulais seulement... (Elle sourit tristement.) Je voulais seulement te parler. Tu as l'air si gentille.

J'aperçus Derek, qui était sorti de la queue et fonçait vers moi, jetant des regards noirs aux garçons qui pouffaient. La dame se leva et se pencha de nouveau vers moi.

— J'ai été ravie de te parler, ma belle.

Elle posa sa main sur la mienne... et elle me traversa. Je me levai d'un bond.

— Je suis désolée, répéta-t-elle.

Elle avait l'air si désespérée que j'avais envie de lui dire que ce n'était pas grave, que c'était ma faute. Mais avant que je puisse articuler quoi que ce soit, elle disparut, me laissant au milieu des rires et des murmures, « tarée », « schizo », et je restai là comme enracinée, jusqu'à ce que Derek me prenne le bras, avec une telle douceur que je le sentis à peine.

— Allez, viens, me dit-il.

— Ouais, je crois que la date de péremption de ta copine est passée ! s'exclama le gars qui riait.

Derek leva doucement la tête, avec son expression familière de mépris. J'attrapai son bras. Il cligna des yeux et acquiesça. Nous nous apprêtions à regagner la sortie quand l'autre jeune intervint.

— Tu dragues en hôpital psychiatrique ? (Il secoua la tête.) T'es vraiment prêt à tout, toi.

Quand nous longeâmes la vitrine du restaurant, tous les clients, j'aurais été prête à le parier, avaient les yeux braqués sur moi. J'en observai quelques-uns : ils me jetaient des regards de compassion, de pitié, de dégoût et d'horreur. Derek s'interposa entre moi et la devanture, pour me cacher cette vue pendant que nous nous éloignons.

— Ils n'étaient pas obligés de faire ça, dit-il. Ces ados, OK, c'est des idiots. Mais les adultes, ils auraient pu éviter. Et si tu avais vraiment été dérangée ?

Il m'emmena jusqu'au parking derrière le restaurant, puis s'arrêta tout au fond, dans l'ombre du bâtiment.

— Tu ne les reverras jamais, reprit-il. Et s'ils sont prêts à se comporter vraiment comme ça avec quelqu'un de déséquilibré, alors tu n'as vraiment pas à te sentir concernée par leur opinion. Quelle bande d'abrutis !

Je ne répondis pas, me contentant de scruter le parking en frissonnant.

Derek se plaça devant moi pour essayer de bloquer le vent.

— F-faut qu'on y aille, articulai-je finalement. Et que tu manges quelque chose. Désolée.

— Désolée de quoi ? De parler toute seule ? Et alors ? Plein de gens font ça. Ils auraient dû t'ignorer.

— C'est ce que tu aurais fait ?

— Bien sûr. Ce ne sont pas mes affaires. Je...

— Tu n'aurais pas ri et tu ne m'aurais pas dévisagée. Je sais. Mais impossible de m'ignorer. Peut-être que tu aurais pu faire semblant de ne rien voir, mais tu aurais quand même réfléchi, tu te serais demandé quel était mon problème, si j'allais péter un câble et sortir un pistolet de mon sac. (Je croisai mes bras pour me protéger du froid.) Je bafouille. Mais tu vois ce que je veux dire. J'étais dans un restaurant, en pleine conversation avec quelqu'un, et jamais je n'aurais deviné que c'était un fantôme.

— Tu finiras par réussir à faire la différence.

— Mais comment ? Ils ressemblent à n'importe qui ! Leur voix est exactement comme celle des vivants. À moins qu'ils passent au travers des meubles, il n'y a aucun moyen de deviner. Est-ce qu'il faut que je cesse de parler à toutes les personnes que je ne connais pas ? Que je fasse semblant de ne pas voir les gens qui viennent vers moi ? J'aurais l'air vachement normale. (Je secouai la tête.) Je radote encore. Désolée. Et pardon de t'avoir mêlé à tout ça.

— Tu crois que ça me dérange ? (Il posa la main sur le mur et se pencha vers moi.) Tu finiras par comprendre comment ça marche. Les autres nécromanciens y arrivent. Il faut juste que tu apprennes les trucs et les astuces.

— Avant qu'on me fasse interner ?

— Si notre fuite dure encore, tu vas bientôt faire exprès de parler toute seule dans les restaurants, histoire de te retrouver quelque part où tu pourrais dormir dans un lit et prendre une douche chaude.

Je réussis à lui sourire.

— Là tout de suite, je me contenterais d'un repas chaud.

— Et un chocolat chaud, sinon ?

— Comment ça ?

— Avant d'arriver ici, j'ai aperçu un de ces cafés du style Starbucks, avec de grands fauteuils et une cheminée... Il n'y avait pas l'air d'y avoir grand monde. Ce n'est pas le genre de ville où les gens s'achètent souvent des cafés à cinq dollars.

Je m'imaginai confortablement installée dans un canapé à regarder les flammes, en

train de boire un énorme chocolat chaud fumant. Un sourire se dessina sur mon visage.

— C'est décidé alors. On va prendre des brownies ou des cookies. Un dîner bien équilibré. Alors, je crois que c'était par ici...

Nous nous mêmes en route.

Le café se trouvait dans la même rue que l'arrêt de bus. Nous nous dépêchâmes, pour nous réfugier au chaud rapidement. Je suivis Derek à travers quelques parkings, avant le prochain raccourci que nous allions emprunter : une aire de jeux. Derek m'arrêta lorsque je commençai à traverser la rue.

— C'est pas le genre d'endroit où passer, de nuit.

Il avait raison, bien sûr. Le lieu paraissait plutôt innocent, un coin de parc avec des balançoires et des jeux en plastique au fond, mais entre l'aire de jeux et les arbres, l'endroit était sombre. La nuit, lorsque les enfants étaient rentrés chez eux, cela devenait le point de ralliement idéal pour des jeunes plus âgés et plus dangereux.

Derek scruta l'obscurité et respira la brise.

— Il n'y a personne, conclut-il. Allons-y.

Nous traversâmes la rue en courant à petites foulées. En terrain découvert, loin des immeubles, le vent glacial soufflait encore plus fort et s'enroulait autour de nous. Les balançoires remuaient et craquaient. Une rafale soudaine m'en envoya une dans l'épaule. Je reculai d'un pas en criant et avalai du sable soulevé par la bise. Je me mis à cracher quand soudain, Derek tourna la tête. Je le regardai. Il se tenait immobile, visage levé.

— Qu'est-ce que tu sens ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas trop... J'ai eu l'impression que... (Le vent changea de direction et je le vis renifler. Il écarquilla les yeux.) Cours !

Il me poussa et je piquai un sprint. Ces derniers jours, je m'étais tellement habituée à fuir, que mon cerveau dirigeait mes jambes en mode automatique, en me faisant oublier mes pieds douloureux.

J'entendais les pas de Derek qui courait derrière moi.

— Chloé ! cria-t-il, alors que quelqu'un se mettait en travers de ma route.

Derek me prit par les épaules et me souleva avant même que je cesse de courir. Nous nous adossâmes à l'un des jeux en plastique. Un homme marchait nonchalamment vers nous. Un autre arrivait de l'autre côté. Ils bloquaient les deux chemins par lesquels nous aurions pu fuir. Derek jeta un coup d'œil aux jeux derrière nous, mais nous étions dos à un mur en plastique avec un nid-de-pie trois mètres plus haut. Il y avait une barre de pompier à trois mètres de nous, mais elle ne nous serait d'aucune utilité.

Les deux hommes paraissaient avoir la vingtaine. L'un était grand et mince, avec de longs cheveux blonds qui lui arrivaient aux épaules. Il portait une veste à motifs écossais et des bottes, et semblait ne pas s'être servi d'un rasoir depuis plusieurs jours. Son camarade, plus petit et plus costaud, avait la peau sombre et les cheveux noirs, et portait une veste en cuir et des baskets.

Aucun des deux n'avait l'air du genre de personnes qui traînent dans un parc pour faire peur aux enfants et leur piquer des cigarettes ou leur argent de poche. Je les imaginai mieux aux courses de *monster trucks*, à harceler les filles pour avoir leur nom

et leur numéro de téléphone.

Ils n'avaient pas l'air ivres non plus. Ils marchaient droit, le regard net et les yeux brillants comme...

Je reculai.

Les mains de Derek serrèrent davantage mes épaules et il me chuchota à l'oreille :

— Des loups-garous.

Chapitre 34

Les deux loups-garous s'arrêtèrent à quelques pas de nous.

— On ne fait que passer, dit Derek d'une voix égale. Si c'est votre territoire...

Le blond l'interrompit en riant :

— Notre territoire ? Tu as entendu ça, Ramon ? Il nous demande si c'est notre territoire.

— Je sais que vous êtes des loups-garous et...

— Des loups-garous ? répéta Ramon d'une voix traînante. Il a bien dit « loups-garous » ?

Le blond posa un doigt sur ses lèvres, me montra de la tête et fit un « chut ! » exagéré.

— Elle est au courant, déclara Derek.

— Tut-tut. C'est contraire aux règles, louveteau. Tu ne dois pas révéler à tes copines ce que tu es, même si elles sont mignonnes. Ton papa ne te l'a pas appris ? C'est qui, ton papa, d'ailleurs ?

Derek garda le silence.

— Il est de la famille des Cain, affirma Ramon.

— Tu crois ? (Le blond pencha légèrement la tête et plissa les yeux.) C'est possible, je suppose.

— Si tu en avais déjà croisé, Liam, tu ne te poserais même pas la question. Lui, là, c'est un Cain. Ils ont trois choses en commun, les Cain : aussi massifs que des maisons, moches comme des poux, et bêtes comme leurs pieds.

— Il n'est pas..., commençai-je avant que Derek me fasse taire.

Liam se rapprocha.

— Tu as dit quelque chose, ma belle ?

— On ne fait que passer, reprit Derek. Si c'est votre territoire, alors je m'excuse...

— Tu entends ça, Ramon ? Il s'excuse ! (Liam s'approcha davantage.) Tu n'as aucune idée du territoire sur lequel tu te trouves, n'est-ce pas ?

— Non, je ne vous connais pas. Si j'avais su, alors...

— Tu es sur le territoire de la Meute.

Derek secoua la tête.

— Non, la Meute est à Syracuse...

— Tu crois qu'elle ne possède qu'une seule ville ? demanda Ramon. Son territoire, c'est l'État de New York tout entier.

— Tu sais ce que la Meute fait aux intrus, hein, louveteau ? intervint Liam. Ton papa

t'a sans doute montré des photos.

Derek ne dit rien.

— Les photos ? poursuivit Liam. Du dernier gars qui s'est introduit sur le territoire de la Meute ?

Derek continua à se taire.

— Ton papa ne t'aimait pas beaucoup, si ? Parce que sinon, il t'aurait montré les photos, et tu n'aurais pas commis l'erreur que tu es en train de faire. La dernière fois qu'un bâtard s'est un peu trop approché des terres de la Meute, ils l'ont découpé avec une tronçonneuse. Puis ils ont pris des photos, et les ont passées aux autres loups-garous pour qu'ils sachent à quoi s'attendre.

Un poids me tomba sur l'estomac. Je me forçai à fermer les yeux jusqu'à ce que l'image s'estompe. Ils nous racontaient des histoires pour nous faire peur... Et ça marchait, en tout cas sur moi. Mon cœur battait si fort que j'étais convaincue qu'ils pouvaient l'entendre. Derek me pressa l'épaule, me caressant du pouce pour me dire de garder mon calme.

— Non, je ne les ai pas vues, mais merci de m'avoir prévenu, je...

— C'est qui, ton papa ? demanda Ramon. Zachary Cain ? Tu as la peau plus sombre, mais tu lui ressembles. Et tu aurais l'âge d'être son fils. Ça expliquerait qu'il ne se soit pas bien occupé de toi.

— Bien sûr, puisqu'il est mort. Mais si c'était Zach, alors tu devrais savoir qu'il vaut mieux ne pas s'aventurer sur le territoire de la Meute.

— Vraiment ? dit Derek, sans aucune émotion dans la voix.

— Tu ne sais donc pas comment ton père est mort ? s'étonna Liam. Cet idiot avait décidé de se joindre à une révolte contre la Meute et s'est fait prendre. Torturé à mort, là-bas, à Syracuse. (Il se tourna vers Ramon :) Tu crois qu'ils y sont allés à la tronçonneuse ?

— Si la Meute est si dangereuse que ça, pourquoi vous êtes sur son territoire ? interrompit Derek.

— Peut-être qu'on en est.

— Si c'était le cas, vous ne parleriez pas d'eux à la troisième personne, de « leur » territoire et de ce qu'« ils » font.

Liam éclata de rire.

— Regarde-moi ça : un Cain qui pense. Ça doit venir du côté maternel.

— Tu veux savoir pourquoi on est ici ? demanda Ramon. On est en mission de salut, et il s'agit du nôtre. Tu vois, l'année dernière, on a traîné avec cet Australien. On a vite compris pourquoi il était parti de chez lui.

— C'était un mangeur d'hommes.

— Un... un man-mangeur d'hommes ? balbutiai-je.

Je ne voulais pas le dire à haute voix, mais les mots m'avaient échappé.

— Quelle habitude dégoûtante ! Chasser des hommes ? Les tuer ? (Il sourit.) C'est toujours amusant. Mais les manger ? Pas trop mon style. Bon, sauf si on compte cette fois au Mexique où...

Derek ne le laissa pas terminer.

— Donc si vous êtes autorisés à passer sur le territoire de la Meute, je suis sûr qu'ils

n'auront rien contre moi. Je me tiens à carreau.

— Tu me laisses finir mon histoire ? rétorqua Ramon. Alors cet Australien, il ne prenait pas trop la peine de cacher ses mauvaises habitudes. La Meute l'a appris. Et on s'est aussitôt retrouvés tous les trois sur sa liste de gens à abattre.

— L'Australien a disparu, continua Liam, et nous a laissés en plan. La Meute se fiche de savoir si oui ou non on mange des hommes. On leur est déjà tombés dessus auparavant, donc ils nous avaient repérés. On n'a plus droit à l'erreur. Ils ont déjà mis la main sur Ramon une fois. Il a réussi à en réchapper. À peu près.

Ramon souleva sa chemise. La peau sur son flanc était sombre et grêlée de cicatrices que j'avais vues seulement dans des démonstrations d'effets spéciaux.

— Donc là, vous allez à Syracuse pour parler avec la Meute, devinai-je. Pour leur expliquer.

— Exactement. Ou en tout cas, c'est ce qu'on pensait faire. Mais c'est la roulette russe, tu vois. On se jette dans la gueule du loup, et on ne sait pas ce qui va se passer. Puis on a eu un formidable coup de chance.

Il regarda Ramon, qui hocha la tête. Pendant un instant, ni l'un ni l'autre n'ouvrit la bouche. Liam se tenait là, un sourire mauvais aux lèvres, laissant s'installer le silence.

— Quel coup de chance ? demandai-je enfin en sachant que Derek ne poserait pas la question.

— Il fallait que je pisse. À trois kilomètres au nord d'ici. Je me suis garé sur le côté de l'autoroute, je suis sorti de la voiture, et devine ce que j'ai senti.

— Moi, répondit Derek.

— La réponse à nos prières. Un Cain ? (Liam secoua la tête.) Pourquoi avait-on autant de chance ? La Meute hait les Cain. Cette bande de néandertaliens trop stupides pour ne pas se mettre dans le pétrin. Si on t'amène avec nous et qu'on leur dit que c'est toi, en fait, qui dégustais de l'humain...

Je sentis Derek s'agiter derrière moi.

— Tu comptes fuir, louveteau ? Ce serait pas très poli. Si tu te casses, on devra se contenter de la fille, et on la gardera jusqu'à ce que tu te décides à revenir écouter ma proposition.

Derek s'immobilisa, mais je sentais son cœur battre contre mon dos et j'entendais qu'il essayait de calmer sa respiration rapide. Je glissai ma main dans ma poche pour prendre mon couteau. Derek serra de nouveau mon épaule.

— Ne t'inquiète pas, me chuchota-t-il à l'oreille. Tout va bien.

Mais son cœur continuait à battre la chamade, me laissant entendre que tout n'allait pas bien.

— Mais oui, confirma Liam. Ça va aller. La Meute, ce ne sont pas complètement des monstres non plus. Ce pauvre orphelin a juste déconné. Il ne le refera plus jamais. Ils comprendront. Il doit probablement avoir... (Il jeta un coup d'œil à Ramon.)... une chance sur deux ?

Ramon réfléchit puis acquiesça. Liam se retourna vers nous.

— Une chance sur deux de survivre. Et même s'il y passe, ils feront ça vite. Pas de tronçonneuse pour toi.

— Pourquoi vous nous dites tout ça ? lui demandai-je.

On se serait crus dans une scène d'un *James Bond* où le méchant explique à 007 ce qu'il s'appête à lui faire, lui laissant la possibilité de préparer son évacion. J'espérais que Derek était justement en train d'y réfléchir. Mon aide, surtout face à des loups-garous, ne pouvait pas lui être d'un grand secours, mais je savais m'y prendre pour gagner du temps.

— Très bonne question, ma belle. On pourrait l'attraper, l'attacher et le jeter dans notre camion pour le livrer aux loups de Syracuse. Pourquoi on ne fait pas comme ça ? Parce que le mâle dominant n'est pas idiot. Si on lui balance un gamin qui hurle qu'il n'a rien fait, il va peut-être l'écouter. Tu vois, ça ne peut fonctionner que d'une seule façon. Si ton copain nous suit de son plein gré et avoue.

— Mais bien sûr, ricana Derek.

— Notre plan ne te plaît pas ?

Derek lui jeta un regard mauvais. Liam soupira.

— Tant pis, alors. On va devoir choisir la seconde option. On te tue, et on s'amuse un peu avec ta copine.

— Je m'occupe de le tuer, dit Ramon. Toi, tu prends la fille. Elle est un peu trop jeune pour moi.

Liam sourit.

— Je les préfère jeunes.

Il parcourut mon corps du regard, d'une façon qui me donna la chair de poule. Derek me serra les épaules d'une main de fer.

— Laissez-la en dehors de tout ça, gronda-t-il.

— Certainement pas, rétorqua Liam en montrant ses dents. J'espérais presque que tu refuserais. Bien sûr, j'adorerais avoir sous la main un bouc émissaire à fournir à la Meute. Mais une jolie fille comme celle-ci, qui sait déjà ce que je suis ? C'est... (Il sourit)... délicieux.

Son regard me fit reculer jusqu'à ce que je me retrouve plaquée contre Derek, la main serrée autour de mon couteau à m'en faire mal. Liam s'avança davantage et Derek passa son bras autour de moi en émettant un grognement qui partait de son ventre.

Liam tendit la main vers moi. Derek se crispa, et Liam recula, puis recommença, comme pour tester ses réactions. Elles le firent rire, et Ramon finit par se moquer lui aussi.

— T'as vu ça ! On dirait que le louveteau s'est trouvé une moitié. Si c'est pas mignon ! (Il baissa la voix et dit à Derek :) Ça ne marchera pas. Ça ne marche jamais. Pourquoi tu ne me la laisses pas tout de suite ? Ça t'aidera à passer à autre chose. Dououreux, mais rapide. Ça sera pour le mieux.

Derek se plaça devant moi. Les loups-garous hurlèrent de rire.

— Je crois que ça veut dire non, nota Ramon.

— Laissez-la en dehors de ça, répéta Derek.

Liam secoua la tête.

— Comment en serais-je capable ? Regarde-la. Toute mignonne et toute fine, avec ses grands yeux bleus effrayés. (Il se pencha à côté de Derek pour mieux me voir.) Ce qu'elle a fait à ses cheveux, en revanche, ça ne lui va pas très bien. Je peux encore sentir l'odeur

du colorant. C'est quoi leur vraie couleur ? Ils sont blonds, je parie. Elle a l'air d'être blonde.

La façon dont il me reluquait me donnait mal au ventre.

— Si je vous suis, elle part, avança Derek. C'est bien ça ?

— Non, lui chuchotai-je.

— Bien sûr, répondit Liam.

— Derek ! insistai-je.

Il mit sa main derrière lui, me faisant signe de me tenir tranquille. C'était une ruse. Il avait un plan. Il fallait qu'il en ait un.

— Alors voici le marché.

— Le marché ? s'esclaffa Liam. On n'est pas en train de négocier, louveteau.

— Il vaudrait mieux, si vous voulez que je coopère. Je veux bien vous suivre, mais d'abord on la met dans un bus. Une fois qu'elle est bien partie, je suis à vous.

— Ah ! bon... (Liam tourna les talons.) Tu n'as pas l'impression qu'il se moque un tout petit peu de nous, Ramon ?

— Ouais, plutôt, dit Ramon en rejoignant son ami.

— Vous avez dit que vous la laisseriez partir...

— Et c'est bien ce qu'on va faire. Une fois que tu auras rempli ta part du marché. En attendant, on la garde en otage pour être sûrs que tu vas vraiment faire ce que tu dis. Et ne t'inquiète pas, on prendra soin d'...

Derek se jeta sur eux si rapidement qu'il les prit par surprise. Il attrapa Liam par la chemise et le poussa contre Ramon. Ils tombèrent tous les deux.

— Cours ! m'ordonna-t-il.

Je sortis mon couteau.

— Cours !

Il me poussa vers l'avant et me fit presque voler. Je m'élançai doucement, la main sur mon couteau, tout en regardant par-dessus mon épaule. Je m'éloignai assez de Derek pour qu'il pense que j'étais à l'abri sans non plus l'abandonner complètement.

Derek poussa Ramon et sa tête heurta la barre de pompier avec un bruit métallique.

Liam se jeta sur Derek, qui esquiva. Ramon gisait par terre, inconscient, et Liam et Derek se faisaient face en décrivant des cercles. Liam bondit de nouveau sur Derek, qui l'évita, mais le blond saisit le dos de son sweat-shirt, tira dessus pour le faire chanceler, et le poussa dans le sable.

Derek glissa au sol. Liam s'approcha de lui en prenant son temps, pendant que Derek se traînait par terre et luttait pour se relever en toussant, la respiration saccadée. Je fis demi-tour, mais Derek se releva d'un bond et se mit à courir.

Chapitre 35

Notre course nous fit traverser en diagonale un quartier commercial, Liam sur nos talons. Mais lorsque nos pas nous menèrent dans une zone résidentielle, il nous laissa prendre une longueur d'avance, comme s'il ne voulait pas être surpris à poursuivre deux gamins. Il restait à une quinzaine de mètres de nous, mais il comptait de toute évidence nous rattraper dès que nous serions dans un endroit plus isolé.

Nous changeâmes de quartier, pour arriver dans une rue commerçante. Je me retournai et m'aperçus que Liam ne nous suivait plus. Nous ne prîmes le risque de nous arrêter qu'après avoir encore dépassé deux pâtés de maisons et être arrivés devant une boulangerie fermée.

Je m'appuyai contre le mur de brique froid et m'efforçai de reprendre mon souffle.

— Tu voulais quelques conseils d'autodéfense ? me demanda Derek, tout essoufflé.

J'acquiesçai.

— La première leçon que notre père nous a apprise, c'est que si tu te bats contre quelqu'un de meilleur que toi, tu dois le surprendre avec ta botte secrète... (Il se pencha vers mon oreille.) Cours comme une dératée.

J'éclatai de rire et cessai de claquer des dents. Je pris une respiration profonde et me détendis, le dos contre le mur.

— Alors il était aussi fort que toi ? demandai-je.

— Je ne sais pas ce que ces scientifiques ont trafiqué, mais ce n'est pas ma force. Il a beau être plus petit que moi, il est au moins aussi fort, et il a beaucoup plus l'habitude de se battre. Il me dominait clairement. (Il se frotta le menton pour faire tomber quelques graviers qui s'y étaient enfoncés.) Tu n'es pas la seule à avoir besoin d'entraînement. Mon père m'a appris à me servir de ma force à mon avantage, mais pas contre des loups-garous.

Il haussa les épaules et repoussa ses cheveux couverts de sueur qui retombaient devant ses yeux.

— Nous reprenons notre souffle, mais ensuite, on doit y aller. Une fois qu'il se sera rendu compte qu'il nous a perdus, il va suivre notre piste.

— Je suis prête, lui dis-je en me redressant. Quand tu veux, tu me...

Quelque chose bougea au-dessus de nous. Je levai la tête au moment où Liam sautait du toit. Il atterrit juste derrière Derek.

— Ton mec n'est pas tout à fait prêt à partir, ma jolie. Il a des affaires à régler, d'abord. Liam atteignit Derek d'un uppercut qui le fit tituber, la bouche en sang. Je cherchai

mon couteau, mais il était coincé dans les plis de ma poche. Quand je réussis enfin à le sortir, Derek avait riposté et ils roulaient tous les deux par terre, chacun essayant d'immobiliser l'autre.

Combien de scènes de combat avais-je vues dans des films ? J'en avais même écrit quelques-unes. Mais en être témoin, en observer une où quelqu'un que je connaissais était vraiment en danger me donnait l'impression que ces scènes avaient été tournées au ralenti. Ce n'était qu'un tourbillon de poings, pieds, grognements et ahanements. Tout ce que je voyais, c'était le sang qui giclait, éclaboussait le sol et coulait, pendant que j'avançais et reculais, couteau en main.

Je me rappelai toutes ces fois où, en tant que spectatrice, je m'étais moquée de la fille inutile et stupide qui tournait autour de la bagarre, une arme à la main, incapable d'intervenir alors qu'elle regardait le garçon se faire rouer de coups. Je savais qu'il fallait que j'aide Derek, qu'il était en difficulté, que la majeure partie de ce sang par terre et de ces grognements provenait de lui. Je n'avais pas peur de me servir de mon couteau. Au contraire, je voulais m'en servir. Mais ils ne m'en laissaient pas l'occasion. Les coups pleuvaient, les corps roulaient et les coups de poing s'abattaient, mais chaque fois que je voyais une ouverture et que je m'avançais, je trouvais Derek sur mon chemin, au lieu de Liam, et je devais me retenir de frapper pour éviter de l'atteindre.

Puis Liam mit Derek à genoux, et lui coinça la tête d'une main, l'autre agrippée à ses cheveux. Il lui tira le visage en arrière et je revis la fille de la station-service qui s'était fait trancher la gorge. Sans réfléchir, je courus vers Liam et lui enfonçai le couteau dans l'arrière de la cuisse, jusqu'au manche.

Liam laissa échapper un hurlement et me cogna du revers de la main. Je chancelai violemment vers l'arrière, toujours cramponnée au couteau, et j'entendis Derek crier mon nom. L'arrière de ma tête vint heurter les briques du mur. L'éclairage de la rue éclata en un millier de fragments lumineux.

Derek me rattrapa avant que je tombe par terre.

— Ça... ça va aller, lui dis-je en le repoussant.

Je me relevai, vacillai, puis me redressai de nouveau.

— Ça va aller, répétai-je, plus fort cette fois.

Je regardai autour de moi et ramassai mon couteau tombé à mes pieds.

Liam, à terre derrière Derek, se tordait de douleur et grimaçait en essayant d'arrêter l'hémorragie. Nous partîmes.

Cette fois-ci, personne ne nous poursuivait, mais cela n'avait aucune importance. Nous courions, persuadés que Liam se mettrait à notre recherche dès qu'il serait capable de se relever.

— Il faut qu'on te trouve des toilettes, dit Derek alors qu'on contournait un immeuble.

— Moi ? Mais je n'ai pas...

— Il *faut* qu'on te trouve des toilettes.

Je gardai le silence. Derek était de toute évidence en état de choc et il lui fallait des toilettes, pour se nettoyer et constater l'étendue des dégâts.

— Il va suivre notre trace, dis-je. Il faut qu'on lui tende un piège.

— Je sais. Je réfléchis.

Ce que je fis également. Je repensais aux films que j'avais vus où l'un des personnages fuyait des chiens. Je ralentis lorsque je vis une énorme flaque d'eau et une grille d'écoulement bouchée par les ordures. L'eau s'étalait sur environ trois mètres. Puis j'eus une meilleure idée.

— Va sur le trottoir et avance en longeant le bord.

— Quoi ?

— Ne pose pas de questions.

Je le suivis sur le trottoir jusqu'à ce que j'aperçoive la porte d'entrée d'un petit immeuble d'appartements. Je demandai à Derek de me suivre et tentai de l'ouvrir. C'était fermé.

— Tu peux casser la serrure ?

Derek essuya ses mains tachées de sang, et prit la poignée. J'essayai de voir son visage pour savoir à quel point cette lutte l'avait atteint, mais il faisait trop sombre, et je n'apercevais que des traces de sang partout sur lui, sur sa figure, ses mains, son sweat-shirt.

Il tira d'un coup sec et ouvrit. J'entrai derrière lui, marchai un peu à l'intérieur et nous ressortîmes.

— Maintenant, on va suivre le chemin qu'on a pris pour arriver ici, sur le bord du trottoir. Nous revenons sur nos pas.

Une fois à la flaque, je m'arrêtai.

— On va traverser.

Derek comprit.

— Donc il va débarquer ici, continuer à chercher notre trace, puis il pensera qu'on est dans un des appartements, sans se rendre compte qu'on est repartis. Astucieux.

Patauger jusqu'aux chevilles dans une eau glaciale finit de sortir Derek de son état de choc. Une fois de l'autre côté, il reprit les commandes et décida que nous allions marcher sous le vent, afin que Liam ne puisse pas nous sentir. Puis il m'emmena dans un café. Quelques personnes, assises au comptoir, discutaient avec le barman. Personne ne leva la tête vers nous quand nous nous faufilâmes vers les toilettes.

Derek me fit entrer dans celles des hommes et verrouilla la porte. Avant que je puisse dire quoi que ce soit, il me souleva et m'assit entre deux lavabos, puis il se lava les mains avec ardeur, les manches relevées jusqu'aux coudes, comme s'il se préparait à m'opérer.

— Euh, Derek... ?

Il mouilla une serviette en papier, me prit le menton, et fit bouger mon visage à mesure qu'il le nettoyait.

— Derek ? Je ne suis pas blessée.

— Tu es couverte de sang.

— Mais c'est pas le mien. Vraiment. C'est celui d...

— Du loup-garou. Je sais. (Il me prit la main et commença à la nettoyer.) C'est pour ça qu'il faut que ça parte.

— Derek ? (Je me penchai en avant pour voir son visage.) Ça va ?

Il continua à frotter.

— On devient un loup-garou de deux façons. Soit tu nais comme ça, soit tu te fais mordre. Si sa salive entre en contact avec ton sang, c'est comme un virus.

— Et son sang aussi ?

— Mon père dit que non, que ça se produit seulement avec la salive. Mais il pourrait se tromper, et tu as des coupures, des égratignures et tu es couverte de sang.

J'en avais quelques-unes, et j'avais seulement été un peu éclaboussée, mais je me tus et le laissai me nettoyer.

Pendant ce temps-là, j'essayai de voir à quel point lui avait été blessé. Ses joues égratignées étaient criblées de gravier. Son nez saignait. Était-il cassé ? Un de ses yeux s'assombrissait. Était-ce du sang que je voyais sur le côté ? Sa lèvre enflée était fendue. Ses dents risquaient-elles de tomber ? En avait-il perdu ?

— Cesse de gigoter, Chloé.

Je n'arrivais pas à m'en empêcher. Ses blessures montraient bien qu'il avait davantage besoin de soins que moi, mais je savais qu'il ne me laisserait rien dire tant qu'il n'aurait pas fini.

Une fois qu'il eut terminé d'enlever la moindre trace de sang, et aussi quelques épaisseurs de peau, je lui dis :

— À ton tour.

— Enlève ta veste et ton sweat-shirt.

— Derek, c'est bon, je suis propre. Crois-moi, je n'ai jamais été aussi propre.

— Il y a du sang sur les poignets de ta veste.

J'entrepris d'ouvrir la fermeture Éclair, mais elle s'était prise dans mon collier.

— Elle s'est coincée...

Derek tira sur le bas de ma veste... La chaîne lâcha et mon pendentif tomba. Il jura et le saisit avant qu'il touche le sol.

— ... dans mon collier.

Il jura de nouveau, puis s'excusa.

— La fille qui m'a attaquée avait essayé de le prendre, lui mentis-je. Le fermoir était sans doute abîmé. Rien de grave.

Il observa le pendentif qu'il tenait dans sa main.

— Il n'était pas rouge avant ?

Je ne l'avais pas regardé depuis plusieurs jours : nous n'avions pas de miroir, et le pendentif était sous mon tee-shirt. J'avais déjà remarqué que la couleur semblait changer, mais la différence s'était encore accentuée et la pierre était presque bleue désormais.

— Je... je crois que c'est une sorte de talisman. Ma mère me l'avait donné, elle m'avait dit que ça tenait les croque-mitaines à distance, mais je suppose que c'est contre les fantômes.

— Ah ! (Il l'étudia, puis secoua la tête et me le rendit.) Il vaut mieux que tu le gardes sur toi, alors.

Je l'enfonçai dans ma poche, bien au fond, pour le mettre à l'abri. Puis j'enlevai mon sweat-shirt et remontai mes manches. Aucune goutte de sang n'avait atteint mes bras, mais il me les fit tout de même laver.

— OK, maintenant, est-ce qu'on peut s'occuper du gars qui était vraiment dans la

bagarre ? Tu es couvert de sang. On dirait que ça vient surtout de ton nez.

— En effet.

— Tu as reçu pas mal de coups dans la poitrine. Comment vont tes côtes ?

— Je dois avoir quelques bleus. C'est tout.

— Enlève ta chemise.

Il soupira comme si c'était moi qui exagérais.

— Si tu veux que je te laisse, pour que tu puisses te soigner...

— Nan.

Il enleva son sweat-shirt, le plia et le posa derrière le lavabo. Le sang venant de son nez et de ses lèvres n'avait pas coulé plus bas que son cou. Je supposai que c'était normal après une lutte au poing, sans armes. Il avoua sentir une douleur lorsqu'il touchait ses côtes droites, mais qu'en toute honnêteté, il ne savait pas si elles étaient cassées. Il respirait normalement, ce qui restait le plus important.

— D'accord. Ton nez. Il est cassé ? Il te fait mal ?

— Même s'il était cassé, tu ne pourrais rien faire.

— Laisse-moi voir tes yeux.

Il protesta, mais sans résister. Le coin injecté de sang commençait à s'éclaircir, et je ne vis aucune coupure. Mais il allait avoir un œil au beurre noir. Il se contenta de grommeler à cette nouvelle. Je mouillai à mon tour une serviette en papier.

— Tu as des petits cailloux plein la joue. Laisse-moi...

— Non.

Il écarta ma main avant que je réussisse à toucher son visage. Il attrapa la serviette et se pencha sur le lavabo pour se nettoyer la joue lui-même. Je me retins de grimacer. Le gravier lui avait profondément écorché le visage.

— Tu vas devoir montrer ça à un médecin.

— Ouais.

Il scruta son reflet dans le miroir avec une expression indéchiffrable, jusqu'à ce qu'il remarque que je le regardais et se retourne pour s'écarter de la glace. Je lui tendis une autre serviette mouillée et il se nettoya le cou, taché de sang coagulé.

— Tu as toujours le déodorant ? me demanda-t-il.

Je le sortis de la poche de ma veste et le posai à côté de lui. Il continua à se laver.

— Tout à l'heure, lui dis-je, quand tu négociais, tu n'étais pas sérieux, hein ? Quand tu disais que tu les suivrais. C'était une ruse.

Le silence dura beaucoup trop longtemps.

— Derek ?

Il ne releva pas et se contenta de prendre une nouvelle serviette sans me regarder.

— Tu as entendu ce qu'ils disaient ? insistai-je.

— À quel sujet ? (Il regarda la serviette, puis la plia soigneusement avant de la jeter à la poubelle.) La chasse aux humains comme source de distraction ? Ou d'alimentation ? (Je fus frappée par l'amertume dans sa voix.) Oui, j'ai bien entendu, oui.

— Mais ça n'a rien à voir avec toi.

Il leva les yeux, le regard fermé.

— Ah non ?

— À moins qu'être un loup-garou te transforme à la fois en loup et en abruti sans cervelle.

Il haussa les épaules et prit d'autres serviettes.

— Tu as envie de chasser des humains, Derek ?

— Non.

— Ça t'arrive d'y penser ?

— Non.

— Et de vouloir en manger, en revanche ?

Il me jeta un regard de dégoût.

— Bien sûr que non.

— Ça t'arrive de rêver que tu tues des gens ?

Il secoua la tête.

— Non, seulement des chevreuils ou des lapins. (Il vit que je fronçais les sourcils, et continua.) Ces dernières années, j'ai rêvé que j'étais un loup. Que je courais dans la forêt et que je chassais des animaux.

— Exactement. Comme un loup, pas comme un monstre ni un cannibale.

Il mouilla la serviette en papier.

— Alors pourquoi tu les aurais laissés t'emmener... (Je m'interrompis.) La Meute. C'est ça que tu voulais ? Leur dire que tu les suivrais, et une fois qu'ils m'auraient relâchée, dire la vérité à la Meute, pour pouvoir... les rencontrer ? Retrouver ceux de ton espèce ?

— Non. Ça ne m'intéresse pas. Mon père dit que ça compte pour les autres loups-garous. C'était le cas des autres garçons. Ils détestaient tous ceux qui n'étaient pas comme nous. Moi ? Je m'en fiche. La seule raison pour laquelle je voudrais en rencontrer, c'est la même que celle pour laquelle tu aimerais rencontrer un nécromancien. Pour parler, savoir comment ça se passe, m'entraîner, etc. Si possible avec quelqu'un qui ne pense pas que chasser les humains est amusant.

— Comme cette Meute. Ils tuent les cannibales et ils n'ont pas l'air d'apprécier ceux qui chassent les humains. C'est à ça que tu pensais ? Que tu pourrais aller les voir, et qu'ils t'aideraient ? C'est ça que je voulais dire quand je te demandais si tu écoutais ces deux abrutis. Je parlais de la Meute, de ce qu'ils risquaient de te faire. Découper des loups-garous à la tronçonneuse et tout ça.

Derek ricana.

— Tu ne les crois pas, en fait, dis-je, soulagée. Personne ne ferait ce genre de choses. Découper quelqu'un à la tronçonneuse puis prendre des photos... Ils essayaient juste de te faire peur.

— Non. Je suis sûr que ces photos existent. Et je suis sûr que ces deux-là croient que la Meute a découpé quelqu'un. Mais les photos doivent être fausses. On doit pouvoir faire ça avec des effets spéciaux et du maquillage, non ?

— Oui, mais dans quelle intention ?

— Celle dont tu parlais. Faire peur. Liam et Ramon pensent que c'est vraiment la Meute qui a fait ça, donc ils évitent son territoire. Ça n'a pas l'air d'être une mauvaise idée.

— Mais tu ferais ce genre de choses, toi ?

De nouveau, je lus le dégoût sur ses traits.

— Certainement pas.

— Mais tu as envisagé de confier ta vie à des gens à qui ça ne pose pas de problèmes.

Des loups-garous qui jugent et exécutent les leurs ? Les torturent et les tuent ? Malgré ça, tu serais allé jusqu'à eux, pour leur dire que tu avais tué des humains, tout en espérant qu'ils ne seraient pas trop durs avec toi parce que tu es jeune ? Ou est-ce que ce risque ne te dérangeait pas ? S'ils avaient jugé que tu ne méritais pas de vivre, tu aurais été d'accord ?

Je pensais seulement être sarcastique. Mais sa réponse se fit attendre, bien trop, et mon cœur se mit à battre rapidement.

— Derek !

Il mit la serviette à la poubelle.

— Non, je n'ai pas spécialement envie de mourir, OK ?

— Tu as intérêt.

— C'est vrai, Chloé, dit-il doucement. Je ne suis pas suicidaire.

Nos yeux se croisèrent et la panique qui résonnait dans ma tête se transforma en quelque chose d'autre, qui me laissa la gorge sèche et le cœur battant...

Je détournai le regard et marmonnai :

— Tant mieux.

Il recula.

— Il faut qu'on y aille.

Je hochai la tête et descendis du rebord.

Chapitre 36

Je donnai ma veste à Derek, qui l'enfila sans protester : elle couvrait les taches de sang sur son sweat-shirt. Ce n'est qu'à notre sortie des toilettes que les employés du café nous remarquèrent, mais seulement pour nous dire qu'elles étaient réservées aux clients.

Il y avait une promotion de fin d'hiver sur les Thermos de l'enseigne. Derek en acheta une, la fit remplir de chocolat chaud, et prit deux tasses en carton. Ainsi qu'une demi-douzaine de donuts, ce qui constitua notre dîner à emporter.

Mais nous ne pouvions pas nous contenter d'aller à l'arrêt de bus en toute insouciance. Liam serait encore à notre recherche, peut-être avec Ramon. S'ils nous avaient suivis depuis le début, ils savaient sans doute qu'on s'était rendus à l'arrêt de bus et ils nous y attendraient.

Il nous fallut donc nous déplacer dans le sens du vent, ou derrière des immeubles, et guetter l'arrivée du car à quelques rues de l'arrêt. Aucun signe des loups-garous. Mais le fait qu'il s'agisse d'un fleuriste et non d'une gare routière nous avait sûrement aidés : s'ils avaient suivi notre trace jusque-là, ils n'auraient sans doute pas deviné que nous y avions acheté des tickets de bus.

Malgré tout, je ne parvins à me détendre qu'après le départ du car. J'en étais à ma seconde tasse de chocolat quand mes paupières commencèrent à se fermer.

— Tu devrais dormir un peu, me conseilla Derek.

J'étouffai un bâillement.

— Mais on est bientôt arrivés, non ? Dans une heure et demie ?

— À peu près le double. C'est un omnibus.

— Quoi ?

— On s'arrête dans toutes les petites villes.

Il prit ma tasse vide. Je me tournai pour trouver une position confortable. Il mit le sweat-shirt que j'avais dû enlever en boule sur son épaule.

— Tu peux y aller, fit-il. Je ne mords pas.

— Et si j'ai bien compris, c'est une bonne chose.

Il fut secoué d'un rire grondant.

— Plutôt, oui, dit-il.

Je m'appuyai sur son épaule.

— Dans quelques heures, tu seras dans un lit. Je parie que ça, ça sera une bonne chose, mmmh ?

Une perspective si simple m'avait-elle déjà paru si extraordinaire ? Mais rien que d'y

penser, je perdis mon sourire et relevai la tête.

— Et si... ?

— Si Andrew n'est pas là ? Ou ne les a pas laissé entrer ? Alors on retrouvera Simon et on s'offrira une nuit dans un motel pas cher. On dormira dans un lit cette nuit. Je te le garantis.

— Et on aura une douche.

Il rit de nouveau.

— Oui, on aura une douche aussi.

— Heureusement ! répondis-je, reposant ma tête sur le sweat-shirt. Et toi, c'est quoi qui te fait le plus envie ?

— Manger.

Je gloussai.

— Je l'aurais parié. Un repas chaud. Moi aussi, il m'en faut un.

— Et une douche. Il faut vraiment que je prenne une douche.

— Eh bien, tu devras te battre contre moi si tu veux y aller en premier. Si ce gars pouvait sentir ma couleur, c'est qu'on n'a pas dû bien la rincer. Ce qui expliquerait pourquoi elle me laisse cette impression dégoûtante.

— En parlant de ça. Tes cheveux. Je ne voulais pas...

— Je sais. Tu as seulement pris quelque chose qui me rendrait différente. Et ç'a marché.

— Oui, mais ça fait artificiel. Même ces gars-là s'en sont aperçus. Lave-toi les cheveux jusqu'à ce que ça parte, et on prendra un roux comme tu aimes.

Je fermai les yeux. Alors que je m'endormais, Derek se mit à fredonner, si doucement que je l'entendais à peine. Je me redressai.

— Désolé. J'ai cette chanson débile coincée dans la tête. Je n'ai pas la moindre idée de ce que c'est.

Je chantai quelques mesures de *Daydream Believer*.

— Ah ouais. Comment tu...

— C'est ma faute. Ma mère me chantait toujours ça quand je n'arrivais pas à m'endormir, du coup j'ai chanté ça hier soir. C'est les Monkees, le tout premier *boy band* du monde. (Je lui jetai un coup d'œil.) Ça y est, je n'ai plus la moindre chance d'avoir l'air cool.

— Au moins ce n'est pas toi qui te retrouves à chanter ça.

Je souris, appuyai ma tête contre son épaule et m'endormis pendant que Derek fredonnait un peu faux.

Nous sortîmes du bus dans l'une des petites villes. Quand Simon avait dit qu'Andrew vivait juste à côté de New York, j'avais cru qu'il voulait parler de la vallée de l'Hudson ou de Long Island, mais nous étions descendus du car dans une ville dont je ne connaissais pas le nom. Derek m'apprit qu'on était à cinquante kilomètres de New York et à un kilomètre du domicile d'Andrew.

Peut-être était-ce parce que nous savions que la maison était proche, mais il me sembla parcourir ce kilomètre en une petite minute. Nous avons discuté et blagué tout

au long du chemin. Si quelqu'un m'avait dit la semaine précédente que Derek était capable de plaisanter, je ne l'aurais pas cru. Mais il était à l'aise, enthousiaste, même, à présent que nous étions si près du but.

— C'est juste ici, indiqua-t-il.

Nous nous trouvions dans une voie étroite et arborée. Ce n'était pas un paysage de campagne, plutôt celui d'une petite ville rurale, avec des maisons très éloignées de la route, cachées derrière des clôtures ou des murs couverts de plantes grimpanes. Je plissai les yeux lorsque Derek désigna un éclairage.

— Tu vois les lampes à gaz anciennes au fond de la voie de garage ? Elles sont allumées, c'est bon signe.

Nous suivîmes cette direction. Le chemin grimpait autant que la route que nous avions prise pour arriver jusque-là, et était au moins aussi long. Finalement, après un tournant, j'aperçus la maison. C'était un joli petit cottage, un peu comme ceux qu'on verrait dans une vieille ville anglaise, avec des murs en pierre sur lesquels poussait du lierre, et des jardins dont j'étais sûre qu'ils seraient fleuris dans un ou deux mois. Pour le moment, la lumière qui éclairait une des fenêtres de la façade constituait la plus belle partie de cette perspective.

— Ils sont là ! m'exclamai-je.

— Quelqu'un est là, me corrigea Derek.

Je voulus me précipiter vers eux, mais Derek me retint par le bras. Je me retournai, et le vis scruter et renifler la maison. Il tourna la tête, sourcils froncés.

— Qu'est-ce que tu entends ?

— Rien. (Il observa les bois sombres qui entouraient le terrain.) C'est bien trop silencieux.

— Simon et Tori doivent être en train de dormir, dis-je en tentant de le rassurer, mais je parlai à voix basse et regardai autour de nous, inquiète à mon tour.

Une fois sur le chemin pavé, Derek s'accroupit et baissa la tête. Je voulais lui dire de se calmer, de frapper à la porte, qu'on saurait bien si les autres étaient là, qu'il devait cesser d'être paranoïaque. Mais j'avais appris que ce que j'aurais qualifié de paranoïa à une autre époque n'était que prudence dans cette nouvelle vie.

Un moment passa et il hocha la tête. Il parut se détendre lorsqu'il se releva.

— Simon est ici ? demandai-je.

— Avec Tori.

Il jeta un dernier coup d'œil circulaire, presque à contrecœur, comme s'il partageait mon envie de courir jusqu'à la porte d'entrée. Puis nous reprîmes notre approche, les pierres crissant sous nos tennis mouillées.

Derek scrutait la forêt avec une telle intensité que je dus lui prendre le bras, cette fois-ci, pour attirer son attention sur ce qui se trouvait devant nous.

La porte d'entrée était entrouverte.

Derek jura. Puis il respira profondément, comme pour lutter contre une bouffée de panique. Il me fit signe de rester derrière lui, réfléchit, puis m'indiqua de me placer à côté de la porte, contre le mur.

Lorsque je fus hors de danger, il poussa la porte d'un centimètre. Puis d'un autre. Au

troisième coup, ses narines se dilatèrent et il renifla une odeur. Il fronça les sourcils, l'air confus.

Après un petit moment, je la sentis aussi. Une odeur amère et forte, familière...

— Du café, articulai-je en silence.

Il hocha la tête. C'était ça : du café brûlé.

Il continua doucement à ouvrir la porte. Je me forçai à rester dos au mur, retenant mon envie d'aller voir ce qui se passait. Je le vis balayer la pièce du regard, son expression m'indiquant que pour le moment, rien n'avait retenu son attention.

Il me fit signe de rester là où j'étais, et entra. Je ne pus m'empêcher de bouger, de taper mes cuisses, de serrer mes orteils dans mes chaussures, le cœur battant. Je regrettais de ne pas être le genre de fille qui a toujours un miroir de poche sur elle. J'aurais pu m'en servir, comme dans les films d'espionnage, pour voir ce qui se passait de l'autre côté de l'angle.

Je me penchais un peu trop près de la porte, quand ma voix intérieure me dit de ne pas me comporter de façon stupide. Le garçon aux sens bioniques était mieux équipé que moi pour cette exploration.

Finalement, Derek revint. Il mima l'action d'entrer pour voir le reste pendant que je resterais dehors. Puis, regardant l'obscurité alentour, il sembla changer d'avis. Il montra du doigt ma poche et fit semblant d'ouvrir mon couteau. Je le sortis. Il me demanda, toujours en silence, de le suivre, me faisant comprendre par son air menaçant que je devais rester derrière lui. « *Je ne plaisante pas, Chloé.* » Je hochai la tête.

J'entraï, mes pas dans les siens. La porte principale donnait sur une petite pièce meublée d'un placard, puis menait au séjour. Il y avait quelques lettres par terre devant le placard. Je supposai qu'elles étaient tombées d'une fente pour le courrier dans la porte, avant de me souvenir de la boîte aux lettres en bas du chemin. Une enveloppe était posée sur une petite table bancale dans un coin.

Derek entra dans le séjour. Je me dépêchai de le rattraper avant qu'il me lance un regard noir.

C'était une petite pièce douillette, comme on s'y serait attendu dans une maison de campagne. Des oreillers de couleurs différentes habillaient les fauteuils et les sofas, au dos desquels des couvertures tricotées à la main avaient été soigneusement pliées. Les rangements des tables situées aux angles contenaient de nombreux magazines, et les deux étagères débordaient de livres. La lampe allumée constituait le seul appareil électrique de la pièce : il n'y avait ni télévision, ni ordinateur, ni d'autre objet technologique. C'était un salon à l'ancienne, où on allumait des feux de cheminée avant de se lover dans un fauteuil avec un livre.

Derek se dirigea vers la porte suivante. Lorsque le parquet grinça, il s'arrêta net et je manquai de lui rentrer dedans. Il pencha la tête. Le silence régnait dans la maison, de façon étrange comme immuable. Même si tout le monde était allé se coucher, elle n'aurait pas dû être si silencieuse, vu que Simon et Tori ronflaient tous les deux.

Nous arrivâmes dans la cuisine. La puanteur du café brûlé me prit à la gorge. La machine à café trônait sur le plan de travail, lumière rouge allumée, un demi-centimètre de marc collé au fond, comme si la cafetière était restée là au moins toute une journée.

Derek l'éteignit.

Il y avait une assiette à côté, avec un toast à peine entamé et un pot de confiture ouvert avec le couteau encore dedans. Une tasse à café se trouvait sur la table, devant un journal ouvert. Je regardai à l'intérieur. Elle était pleine aux deux tiers et le lait s'était coagulé en une pellicule blanche.

Derek me fit signe de me remettre derrière lui avant de se diriger vers l'arrière de la maison.

Chapitre 37

La maison était plus grande qu'elle n'en avait l'air, avec le couloir du fond qui ouvrait sur quatre portes.

La première donnait sur une chambre d'amis. Le lit était fait, des serviettes pliées reposaient sur la commode, ce qui ne donnait pas l'impression que l'endroit avait été utilisé récemment. La pièce suivante était un bureau avec un futon, un nouvel espace pour des invités, mais là non plus, il ne semblait pas que quelqu'un y ait résidé dernièrement. La dernière ouvrait sur une salle de bains, qui paraissait elle aussi inutilisée. Il y avait du savon encore emballé sur le lavabo, ainsi qu'une bouteille de shampooing neuve.

De l'autre côté du couloir se trouvait la chambre à coucher principale. Elle était aussi ordonnée que le reste de la maison, sauf que le lit était défait. Un peignoir avait été posé sur une chaise. Sur la table de nuit, je vis un verre d'eau à moitié plein et un livre de poche. La pièce avait sa propre salle de bains, où j'aperçus un tapis froissé et une serviette posée au-dessus de la tringle du rideau de douche. J'allai la toucher. Sèche.

Dans le couloir, Derek se pencha encore une fois pour renifler.

— Ils sont passés par ici.

— Simon et Tori ?

Il acquiesça.

— Mais ils n'ont pas dormi ici hier soir, lui dis-je. Personne n'a utilisé cette chambre dernièrement.

Il hocha la tête de nouveau.

— Tu sens l'odeur de quelqu'un d'autre ?

— Seulement celle d'Andrew. Je vais encore vérifier l'entrée.

Il s'éloigna, apparemment convaincu que la maison était vide, et que je ne courais pas de risque à rester seule. Je le rejoignis dans la cuisine pour examiner le toast. Il le renifla.

— Andrew ?

Il confirma mon intuition. J'allai observer le journal sur la table.

— On dirait qu'il était en train de lire, de boire du café, et d'attendre que les tartines sortent du grille-pain. Il y a mis un peu de confiture puis...

Puis que s'était-il passé ? Bonne question.

J'empoignai la cafetière.

— Elle a dû rester allumée depuis au moins ce matin.

Il s'approcha pour regarder.

— Les traces montrent que c'était presque plein. Pour que tout s'évapore, ça doit être allumé depuis hier.

— C'est-à-dire avant l'arrivée de Simon et de Tori.

Derek ne répondit pas. Il laissa planer son regard vide sur la fenêtre au-dessus de l'évier.

— Est-ce que c'est... comme pour ton père ? lui demandai-je. Quand il a disparu ?

Il hocha la tête.

— Il y avait d'autres odeurs à la porte ?

Derek se tourna lentement, son attention de nouveau sur moi.

— Oui, mais il y a plein de raisons pour que quelqu'un vienne à la porte, et je ne retrouve pas ces odeurs à l'intérieur.

— On dirait que quelqu'un s'est cogné contre la table de l'entrée, et a fait tomber l'enveloppe par terre. Et Andrew n'a pas l'air d'être du genre à laisser du désordre comme ça.

— Non.

— Quelque chose a donc dû se passer du côté de la porte. Andrew a dû entendre quelqu'un ou quelque chose et il a tout laissé en plan.

Comme leur père. Je ne le dis pas cette fois-ci, je savais que Derek y pensait déjà.

Je fis le tour de la cuisine, à la recherche d'indices supplémentaires. Tout était si propre que le moindre détail m'aurait sauté aux yeux, mais je ne remarquai rien.

— C'est de toute façon un petit déjeuner pour une seule personne. Et rien ne montre que Simon ou Tori ont dormi dans les chambres d'amis ou qu'ils ont utilisé la salle de bains. Tout ça indique que quoi qu'il se soit passé ici, ça s'est produit avant leur arrivée.

Derek hocha la tête, comme s'il était déjà parvenu à cette conclusion.

Le contenu des placards se révéla parfaitement rangé.

— On dirait que Simon a fait exactement comme nous : il est entré, a examiné la maison, compris que quelque chose s'était passé, puis...

Puis quoi ? De nouveau, je me posai la question.

— S'ils étaient partis, ils auraient laissé une seconde piste dehors, commenta Derek en se dirigeant à grandes enjambées vers la porte de la cuisine. Je vais voir s'ils ont pris la route de derrière ou si...

— Ou peut-être que ceci peut nous aider..., dis-je en arrachant un dessin placé entre les factures et les numéros de téléphone collés sur le frigo. C'est Simon qui a dessiné ça, non ?

Le message me parut moins transparent que celui qu'il avait laissé dans l'entrepôt, car une bande dessinée entière aurait été trop visible parmi les papiers d'Andrew. Simon avait fait confiance à Derek pour reconnaître sa touche, même sur un simple croquis.

— Oui, c'est de lui.

— C'est quelqu'un qui nage. Je n'ai pas la moindre idée de ce que ça veut dire, mais...

— L'abri de jardin, à côté de la piscine, répondit Derek, en se hâtant vers l'arrière de la maison.

Je m'empressai de le suivre, mais au moment où j'arrivai à la porte, elle se refermait déjà. Le jardin sombre était clôturé de chaque côté par de grands arbres qui cachaient la

lumière de la lune. Derek surgit des ombres, ce qui me fit pousser un cri. Il m'indiqua de le suivre à l'intérieur de la maison, et referma la porte.

— Il n'est pas là ?

— Courir dehors n'est peut-être pas une très bonne idée.

Il se saisit du croquis et l'étudia, comme s'il cherchait des indices prouvant que Simon l'avait dessiné contre son gré.

— L'entrée. On va faire le tour. Et se faufiler.

D'un geste impatient, il me fit signe de rester près de lui et commença à s'éloigner. Je sortis de nouveau mon couteau à cran d'arrêt et le suivis. Derek s'arrêtait tous les quelques mètres pour regarder, écouter et humer. La nuit était trop obscure pour que je fasse autre chose que rester le plus près possible de lui. À cause de ses vêtements sombres et de sa démarche silencieuse, ce n'était pas facile, et de temps en temps, je devais tendre la main et toucher l'arrière de sa veste pour m'assurer qu'il était encore devant moi.

Finalement, nous arrivâmes dans un endroit dégagé occupé par une petite maison claire. Puis j'entendis un sifflement strident.

— Simon, dit Derek.

Il se mit à courir, me laissant me débrouiller pour le rattraper. Avant qu'il soit arrivé à la porte, celle-ci s'ouvrit avec un petit bruit.

— Salut, frangin, chuchota Simon, avant de lui taper dans le dos, ce qui fit bruissier sa veste en Nylon. Où est Chloé ?

— Juste derrière... (Derek se retourna et me vit trébucher légèrement.) Désolé.

— Tu as oublié que tout le monde ne voit pas comme toi dans le noir ? (Simon lui donna un léger coup de poing dans l'épaule, vint vers moi et m'enlaça d'un seul bras en me parlant à l'oreille.) Je suis content de te voir.

Il me serra le bras, puis commença à dire quelque chose mais Derek l'interrompit :

— On rentre !

Je m'enfermai avec eux dans la cabane, éclairée par la lueur d'une lanterne. En la remarquant, Derek examina rapidement les murs.

— Du calme, intervint Simon. Il n'y a pas de fenêtre. Tu n'avais pas vu la lumière de l'extérieur, si ?

Derek grogna en s'avançant dans la maisonnette. L'abri était rempli de matériel pour le jardinage et la piscine, rangé en piles nettes et bien organisées. Simon et Tori avaient ouvert deux chaises pliantes. Des emballages et des canettes de Coca light étaient éparpillés sur une table. Je cherchai Tori du regard, et la vis endormie sur un matelas gonflable.

— Plus elle dort, mieux c'est, dit Simon. Heureusement que vous êtes arrivés parce qu'un jour de plus avec elle et...

Il mima qu'il s'étranglait.

— Je t'ai vu, déclara Tori d'une voix endormie en levant la tête. Crois-moi, c'est réciproque.

Elle s'assit et repoussa ses cheveux en arrière en étouffant un bâillement.

— Rien de tel que de passer une journée entière avec un garçon pour qu'une fille se

dise : « Mais qu'est-ce que je suis allée m'imaginer ? »

— Il en est au moins sorti quelque chose de bon, murmura Simon.

Tori me regarda.

— Il m'a laissée ici. Seule. Sans arme. À la merci de celui qui s'en est pris à l'ami de son père...

— Premièrement, d'après ce que j'ai entendu au sujet de tes sorts, tu es vachement mieux armée que moi, rétorqua Simon. Et deuxièmement, comment ça, je t'ai laissée ? C'est toi qui as refusé de me suivre.

— Parce que je n'en voyais pas l'intérêt. Pourquoi courir après les méchants ? Je suis sûre que si on reste dans le coin, ils nous trouveront bien assez vite. Ce qui aurait été intelligent, ç'aurait plutôt été de partir le plus loin possible d'ici. Mais non, parce que sinon le pauvre Derek et la petite Chloé n'auraient pas pu nous rejoindre. Vraiment ? (Elle fit un geste en direction de Derek.) C'est un chien de chasse humain. Il nous aurait retrouvés.

— Ç'a été vachement sympa, me souffla Simon à l'oreille.

— Et puis..., poursuivit Tori.

Je l'interrompis :

— Et puis on s'est rappelé qu'on avait déclaré un moratoire contre les disputes, et que nous ne discuterions de nos problèmes qu'une fois à l'abri.

— Il faut aussi qu'on établisse un plan de bataille, intervint Derek. Au cas où ça se répéterait. Mais tout de suite, le plus important, c'est Andrew. (Il se tourna vers Simon.) Qu'est-ce que tu as trouvé quand tu es arrivé ?

Exactement la même chose que nous, selon les explications de Simon. La porte d'entrée ouverte, qu'ils avaient laissée en l'état, pour nous inciter à être prudents. Ils avaient traversé la maison, et lorsque Simon s'était aperçu que tout cela ressemblait à la disparition de son père, ils étaient rapidement sortis. Simon avait laissé le dessin, trouvé les clés et ils s'étaient installés dans l'abri de jardin.

— Tu as les clés ? demanda Derek.

Simon les lui tendit.

— On dirait qu'elles y sont toutes. La voiture est encore dans le garage ?

Simon jura dans sa barbe.

— J'ai complètement oublié de vérifier.

— On va voir, mais je parie qu'elle y est.

— Voiture ? (Tori se leva pour nous rejoindre.) On a une voiture ?

— Non, on n'a pas..., commença Derek.

— Tu as bien seize ans ^[3] ?

— J'ai eu seize ans il y a deux mois, quand j'étais enfermé à Lyle House, ce qui veut dire que je n'ai pas le permis, et que même si je...

— Mais tu sais conduire, non ? Tu as l'air assez âgé pour que les policiers ne t'arrêtent pas tant que tu respectes les limitations de vitesse, et que tu ne brûles pas de...

— Je ne vais pas voler la voiture de quelqu'un dont la disparition risque d'être signalée à la police à tout moment. Tout ce qui m'intéresse, c'est voir si elle est encore là. Parce

que si c'est le cas, ça veut dire qu'Andrew n'est pas parti avec, mais que quelqu'un l'a emmené. On ignorera juste s'il était d'accord.

— Alors qu'est-ce qu'on va faire ?

— On va partir du principe qu'il s'est fait enlever, et s'éloigner le plus possible d'ici, au cas où ses kidnappeurs reviendraient.

— Tu vois ? fit Tori à Simon. On va dormir un peu, puis suivre mes conseils...

— Je voulais dire maintenant, interrompit Derek.

Il avait raison. Plus vite aurait-on quitté les lieux, mieux ce serait, mais je ne pus m'empêcher de me sentir déçue et fatiguée à l'idée de reprendre la route. De marcher encore. De manger des barres de céréales et de dormir de nouveau dans la rue. J'essayai de ne pas penser à la maison, chaude et confortable, avec ses lits, ses réserves de nourriture, ses salles de bains...

Je sentis le regard de Derek sur moi et me redressai.

— Ça va, affirmai-je.

— Évidemment, dit Tori. Notre super... (Elle s'interrompt.) OK, désolée, j'arrête, mais vous comprenez ce que je veux dire, les garçons. Tant que Chloé est encore capable de marcher, elle ne va pas admettre qu'elle a besoin de se reposer.

— J'ai dormi dans le bus.

— Environ une heure. Et tu n'as pas du tout dormi la nuit dernière, ajouta Derek.

— Que s'est-il... (Simon s'arrêta.) Plus tard, je sais. Mais Tori n'a pas tort. Il faut que Chloé se repose et elle n'est pas la seule. On est tous crevés. Il est déjà tard. Si on peut dormir ici, on devrait tous en profiter pour le faire. Sinon, on va manquer d'énergie quand on en aura le plus besoin.

Je voyais bien que Derek aurait voulu que nous partions, mais après un moment de réflexion, il finit par dire :

— On se lève à l'aube, et on part une demi-heure après. On n'attendra pas celui qui n'est pas prêt. On n'allume pas d'autres lumières. Tenez-vous loin des fenêtres...

Chapitre 38

Nous prîmes chacun une douche. Les deux salles de bains facilitèrent les choses. Pendant que j’attendais, je tentai de faire un nœud à la chaîne de mon collier, car je n’aimais pas garder le pendentif dans ma poche. Comme je n’y parvenais pas, je finis par trouver un morceau de ruban sur lequel le nouer.

Après nous être lavés, nous dînâmes. Andrew avait plein de repas tout prêts ; ses qualités ménagères ne devaient pas inclure la cuisine. Nous enfournâmes des plats congelés dans le micro-ondes, et ils se révélèrent délicieux, bien meilleurs qu’un repas gastronomique.

Simon organisa les tours de garde pendant que nous mangions. Derek voulut absolument assurer le premier, pour que les autres commencent par dormir. Tori et moi allions partager la chambre d’amis et Simon prendrait le futon. Personne n’osa emprunter le lit d’Andrew.

Je passai aux toilettes. En sortant, j’aperçus des photos dans le couloir, et m’arrêtai devant celle de Simon et Derek. Ils devaient avoir douze ans et faisaient griller des marshmallows sur un feu de camp. Simon n’avait pas changé, avec ses cheveux blond cendré qui rebiquaient et un large sourire, alors qu’il montrait son marshmallow enflammé à l’appareil.

Derek avait l’air différent. De toute évidence, la photo avait été prise avant le début de la puberté. Il avait la peau lisse et une touffe de cheveux noirs, qui lui tombait déjà dans les yeux. Il était légèrement plus grand que Simon, et plus mince : il n’avait pas encore commencé à se remplumer. Il ne ressemblait toujours pas à un top model, mais il se rapprochait plus du genre de garçon qu’à cet âge j’aurais pu apercevoir en cours et me dire qu’il était relativement mignon, avec des yeux plutôt agréables.

— Cette photo a été prise dans les bois, pas loin d’ici.

Je sursautai. Simon rit et secoua la tête.

— Oui, confirmai-je. Je suis encore assez nerveuse. Donc vous étiez ici ? demandai-je en montrant l’image.

Il acquiesça.

— L’été avant qu’Andrew et notre père se disputent, je crois. Derek et moi on a campé dans une clairière. (Il s’interrompit et réfléchit.) Je me demande si Andrew a gardé tout le matériel. Je suis sûr que Tori n’est pas du genre à faire du camping, mais...

— Si ça veut dire qu’on ne dormira plus dans des immeubles infestés de rats, elle changera d’avis.

— Je vais convaincre Derek de nous laisser le temps de chercher ça demain. Je sais que tu es épuisée, donc je ne vais pas te retenir plus longtemps, mais tu me raconteras les aventures que j'ai ratées, cette fois-ci ?

Je réussis à sourire malgré la fatigue.

— Bien sûr. (J'allais m'en aller mais m'arrêtai.) Tu as mis l'alarme de ta montre en marche ? Tu me réveilleras après ton tour ?

— Je ne pense pas que l'un de nous prendra un tour. Derek m'a seulement laissé les organiser parce qu'il n'avait pas le courage de discuter. Je sortirai à 3 heures, mais il n'abandonnera pas son poste.

— Il a besoin de sommeil, lui aussi.

— Je suis d'accord avec toi, et je vais insister. Mais ça ne lui plaît pas qu'on soit ici, et il ne va pas accepter de laisser la veille à quelqu'un qui ne possède ni la force ni les sens d'un super-héros. Le mieux qu'on puisse faire, c'est de trouver les tentes et les sacs de couchage demain matin, chercher le terrain de camping le plus proche et le laisser dormir à ce moment-là.

Je fis quelques pas avant qu'il m'appelle.

— Chloé ?

Je me retournai. Seule la lumière du séjour éclairait le couloir, ce qui laissait son visage dans l'ombre.

— Est-ce que Derek... a été sympa ? Je sais qu'il avait tendance à s'énerver contre toi avant qu'on parte de Buffalo, et j'étais inquiet. Mais ç'a l'air d'aller, maintenant...

— Oui, ça va.

Comme il ne répondait rien, j'ajoutai :

— En fait, on s'entend vraiment bien maintenant. C'est une bonne chose.

Je sentis son regard sur moi, sans parvenir à distinguer son expression.

— Bien, dit-il doucement. (Après une pause, il conclut avec plus d'enthousiasme :) C'est vraiment bien. On se voit demain, alors. On parlera.

Chacun se dirigea vers sa chambre.

De nouveau, le sommeil m'échappait. Mon esprit était trop occupé à jouer au pays des cauchemars.

Je pensais toujours aux bois qui entouraient la maison. J'entendis une branche frôler la fenêtre et sursautai, convaincue qu'il s'agissait d'une chauve-souris, puis je me mis à songer aux chauves-souris zombies, prisonnières de leur corps écrasé...

Après un rêve ressemblant à une parodie de Disney où je me promenais dans la forêt, suivie par des animaux ressuscités, je me redressai dans mon lit, couverte de sueur, et décidai que j'allais laisser tomber pour cette nuit. Je m'assis pour regarder l'heure. Presque 5 heures, ce qui signifiait que Simon avait eu raison quand il avait dit que Derek ne nous laisserait pas prendre la relève. Je me levai, pris un manteau dans le placard de l'entrée et me dirigeai vers la cuisine.

— Chloé ! (Le grognement de Derek résonna dans la forêt bien avant que je puisse le voir.) J'ai dit à Simon que je voulais que vous dormiez.

Il se tut lorsque l'odeur des saucisses lui parvint. Je l'imaginai renifler l'air, l'estomac grondant, et je me retins de rire.

Je le trouvai assis sur l'herbe dans une clairière. Je lui tendis une chaise pliante et un plateau de sandwiches aux saucisses.

— Je sais que tu n'entreras pas dans la maison, donc autant que tu sois bien installé. À moins que tu n'aies pas faim...

Il prit les saucisses. Je sortis un Coca de ma poche, enlevai le manteau que j'avais enfilé, et lui passai le tout.

— Tu devrais être en train de dormir, dit-il.

— Je n'y arrive pas.

— Mais bien sûr que si. Ferme les yeux... (Il observa mon visage et grommela :) Qu'est-ce qu'il y a ?

Je regardai la forêt. L'air sentait très légèrement la fumée de bois, ce qui me rappela la photo.

— J'ai vu une photo de toi et de Simon. Il m'a dit que vous faisiez du camping dans le coin. C'était dans cette clairière ?

— Donc tu veux qu'on change de sujet ? (Il secoua la tête, ouvrit la chaise, s'assit et me regarda, attendant que je poursuive, avant de reprendre la parole.) Oui, c'était ici.

— Ça sent comme si quelqu'un avait allumé un feu de camp, plus tôt dans la soirée. Pour brûler des feuilles ? Ou alors c'étaient des enfants qui prennent de l'avance sur l'été ?

— Alors on change vraiment de sujet ?

Je me tus, puis m'assis sur l'herbe.

— C'est juste... ça. (Je lui montrai la forêt.) J'ai peur de, tu sais, pendant mon sommeil...

— Réveiller un autre cadavre ?

Je hochai la tête.

— C'est pour ça que tu n'as pas dormi la nuit dernière ? J'y ai pensé après, dans le bus. Tu avais peur qu'elle soit enterrée là – la fille que tu as vue se faire tuer.

J'acquiesçai de nouveau.

— J'avais peur, si je m'endormais, de continuer à penser à elle, jusqu'à l'invoquer, comme le clochard. Je ne sais pas maîtriser mes rêves. Et je me suis dit qu'il y avait de fortes chances qu'elle soit vraiment enterrée là, sans que personne l'ait jamais trouvée.

— Donc si tu l'avais fait sortir, et qu'on avait laissé le corps là, au risque qu'il soit trouvé, ce n'aurait pas forcément été une mauvaise chose, si ?

— Peut-être... Si j'avais été sûre de la faire sortir de terre puis de rapidement libérer son esprit. Mais que se serait-il passé si... elle n'avait pas réussi à sortir, ou si elle ne s'était pas rendu compte que je l'avais ressuscitée...

Je me tournai pour observer de nouveau la forêt.

— Je vais te chercher une chaise aussi.

Je protestai que je n'en avais pas besoin, mais il partit quand même. Il revint par l'autre côté.

— J'ai fait le tour de la maison, expliqua-t-il. S'il y avait eu un corps, je l'aurais senti.

Le vent est bon ce soir. Tu ne cours aucun risque.

— J'ai pas... j'ai pas seulement peur pour les gens.

Je finis par lui parler des chauves-souris dans l'entrepôt.

— Je ne les avais pas invoquées. Je ne savais pas que je pouvais faire ça avec les animaux, ni qu'ils avaient un esprit, ou une âme, ou quoi que ce soit. Si je m'endors et que je rêve d'invocation, il y a forcément un animal mort à proximité. Je pourrais le ranimer sans même m'en rendre compte, et puis partir et le laisser coincé dans son corps jusqu'à... (Je pris une grande inspiration.) OK, je suis en train de flipper, je sais.

— Il y a de quoi.

— Ce n'est pas comme si c'était volontaire, et ça devrait sans doute faire une différence mais...

— C'est quand même un risque que tu ne veux pas prendre.

Je hochai la tête.

Il avala une gorgée de Coca, referma la bouteille, la mit dans sa poche, et se leva.

— On y va.

— Où ?

— J'entendrai si quelqu'un s'approche de la maison. Donc pas besoin de rester ici à ne rien faire. Autant te trouver des animaux morts.

Je me fâchai.

— C'est pas drôle.

— Je n'essaie pas d'être drôle, Chloé. Tu es inquiète parce que tu ne comprends pas ce qui se passe, ni pourquoi, ni comment l'éviter. On peut tenter l'expérience et en apprendre un peu plus. Ce n'est pas comme si on avait beaucoup mieux à faire durant les heures qui viennent.

Chapitre 39

Derek s'accroupit à côté d'une créature écrasée, aux poils emmêlés, qui batifolait autrefois dans la forêt mais avait à présent l'air d'avoir affronté un rouleau compresseur. Je la touchai du bout du pied.

— Je pensais à quelque chose qui aurait encore...

— Des morceaux de corps ? dit-il.

— Des traits reconnaissables, pour que je sache quel animal je suis en train d'invoquer. Mais oui, des morceaux supplémentaires pourraient m'aider.

— C'était une taupe. Je crois qu'il y a un lapin quelque part par là.

— Tu peux tout sentir, pas vrai ? C'est cool.

Il me dévisagea en haussant les sourcils.

— Retrouver des animaux en décomposition, c'est cool ?

— Eh bien, c'est... un talent rare.

— Qui me fera aller très loin.

— Hé ! quelqu'un doit bien s'occuper de trouver les animaux écrasés sur les routes. Je suis sûre que ça rapporte.

— Sûrement pas assez.

Il se releva et huma l'air, avança de quelques pas, puis toucha un morceau de fourrure de lapin.

— Il faut vraiment qu'il ait plus de membres, insistai-je. Une tête, par exemple.

Il eut un grognement de rire.

— Elle est sans doute dans le coin, mais je suppose que tu voudrais qu'elle soit rattachée à son corps. (Il s'interrompit.) Je me demande ce qui se passerait, si...

— Tu peux continuer à te poser la question, je ne vais pas tenter l'expérience.

— On va trouver autre chose.

Il marcha quelques mètres, puis s'immobilisa une fois de plus, les épaules tendues pendant qu'il surveillait la forêt.

Je m'approchai et murmurai :

— Derek ?

Il scruta de nouveau la forêt, lentement, puis secoua la tête, et se remit à marcher.

— C'était quoi ?

— Des voix, mais elles sont loin. Il s'agit probablement de ceux qui avaient fait ce feu de camp.

Malgré ces mots rassurants, il s'arrêtait tous les trois pas pour écouter.

— Tu es sûr que c'est bon ?

— Oui.

— Est-ce qu'il faut que je me taise ?

— Non, ça va.

Quelques pas de plus, et je m'éclaircis la voix.

— L'autre nuit, quand j'ai dit que je ne savais pas si avoir un cadavre près de moi me poserait un problème. Bon, évidemment, c'était après les chauves-souris, alors...

J'attendis qu'il prenne la relève, mais il se contenta de marcher.

— Je savais qu'il y avait un problème, poursuivis-je. Je sais que j'aurais dû le dire. Mais je ne voulais pas... exagérer, je suppose. Quand j'ai ressuscité cet homme, je voulais t'avouer ce qui s'était passé avec les chauves-souris, mais...

— Tu n'avais pas envie que je te dise que tu avais fait quelque chose de stupide alors que tu le savais déjà. (Il écarta une branche basse de notre chemin.) Oui, tu devrais être plus prudente. Nous devrions tous l'être, en fait. Mais tu n'as pas besoin que je complique les choses en me fâchant contre toi. Je sais.

Il me regarda un moment, puis bougea ses narines et tourna le visage dans le sens de la brise. Il me fit signe de tourner à gauche.

— Et quand j'ai dit que je ne savais pas si j'allais me transformer, j'ai menti. Entre les démangeaisons, la fièvre, et les courbatures, je savais ce que ça signifiait. Seulement je... Comme toi, je ne voulais pas en faire trop et inquiéter Simon. Je pensais que je pourrais me débrouiller.

— On doit tous être prudents. Surtout maintenant que nous savons ce qu'ils nous ont fait, le...

Je ne terminai pas ma phrase, sentant de nouveau la panique monter comme une bulle, cette partie de moi qui ne cessait de lire ces mots. *Modification génétique. Pouvoirs incontrôlables.* À quel point ç'allait empirer, jusqu'où, comment... ?

— Chloé ?

Je me cognai contre son bras et m'aperçus qu'il s'était arrêté pour me regarder.

— On finira bien par comprendre, murmura-t-il. On s'en occupera.

Je me détournai. Je tremblais si fort que mes dents s'entrechoquaient. Derek posa ses doigts sur mon menton et dirigea de nouveau mon visage vers lui.

— Ça va aller.

Il me regarda, la main encore sur mon menton, son visage au-dessus du mien. Puis il me lâcha et dit d'une voix bourrue :

— Il y a quelque chose par là.

J'eus du mal à le suivre. Je le retrouvai penché sur un oiseau mort.

— C'est mieux ? me demanda-t-il.

Je me baissai. Le corps avait l'air tellement normal, on aurait pu croire l'animal simplement endormi. Ma conscience était prête à accepter de rappeler temporairement son esprit dans son corps. Je m'agenouillai, puis me relevai d'un bond.

— Il n'est pas mort.

— Je suis sûr que si, me contredit-il en le poussant du pied.

— Non, il bou... (Un asticot sortit de sous son aile et je reculai d'un pas.) On peut en

trouver un sans supplément ?

Derek secoua la tête.

— Soit on en trouvera dans cet état, avec des vers, soit ils seront trop décomposés pour qu'il y en ait. (Il s'approcha davantage, et l'étudia.) Ce sont des larves de mouches bleues à leur premier stade, ce qui veut dire que cet oiseau n'est mort que depuis... (Il rougit et sa voix baissa d'un ton.) Et tu viens sans doute d'en apprendre plus que tu ne l'aurais voulu, non ?

— Je sais, tu as fait un exposé en science là-dessus, je crois ? (Il me dévisagea et je continuai.) Simon m'en a parlé quand on regardait le cadavre dans la maison abandonnée. Il m'a aussi dit de ne pas te poser de questions, car tu n'avais obtenu que le deuxième prix.

Il grommela.

— Ouais. Je ne dis pas que le mien était le meilleur, mais il était mieux que celui du gagnant, une connerie débile sur un carburant écologique. (Il s'interrompit.) Ce n'est pas ce que je veux dire. Je n'ai rien contre l'écologie, mais la partie scientifique de son projet était bâclée. Il a gagné parce qu'il parlait d'écologie. Mais j'ai eu le prix du public.

— Parce que apparemment, les gens préfèrent regarder des trucs morts couverts d'asticots plutôt que sauver la planète.

Il rit.

— Je suppose.

— Bon, si on se concentrait sur cette chose morte couverte d'asticots... Je pense que je devrais m'y mettre, et essayer de la rendre morte-vivante.

Je m'agenouillai à côté.

— On va d'abord..., commença Derek.

Il s'arrêta en me voyant rouvrir les yeux.

— Tu veux que je me taise, c'est ça ? dit-il. J'allais te suggérer quelque chose pour établir, euh, un protocole expérimental, mais j'imagine que tu peux le faire toute seule.

— N'ayant qu'une idée extrêmement vague de ce qu'est un protocole expérimental, je vais éviter de me ridiculiser à en chercher un, et te confier cette mission. Pour ce qui est de l'invocation, en revanche...

— Je vais me taire et te laisser faire. (Il s'assit en tailleur.) Tu disais qu'avec les chauves-souris, tu invoquais un fantôme que tu ne voyais pas. Donc c'était une sorte d'invocation générale. Tu devrais commencer par en faire une spécifique. Qu'on sache si tu réveilles un animal du coin chaque fois que tu veux entrer en contact avec une personne en particulier.

— OK. Je vais essayer avec Liz.

Je décidai que pour suivre un processus scientifique, nous devrions utiliser des sortes de mesures de contrôle. Je commençai par le « réglage » le plus faible et demandai mentalement : *Hé ! Liz, tu es ici ?* Je regardai l'oiseau ; aucune réaction.

Je visualisai Liz et l'appelai de nouveau. Rien. Je m'imaginai en train de la tirer depuis l'autre côté. Toujours rien. J'essayai plus fort, en me concentrant sur son image. Je continuai à vérifier l'oiseau et à chercher, à espérer un signe de Liz elle-même.

— Avec quelle force devrais-je essayer ? demandai-je.

— Aussi fort que tu peux.

Je pensai à ce qu'avait dit le demi-démon au sujet des zombies ressuscités dans un cimetière à trois kilomètres de distance. J'étais convaincue qu'elle avait exagéré. Pourtant...

— Essaie aussi fort que tu as envie, me dit Derek, me voyant hésiter. On pourra toujours en faire davantage une prochaine fois.

J'augmentai un peu la force. Puis un peu plus. Je venais de fermer les yeux après avoir jeté un nouveau coup d'œil à l'oiseau quand Derek s'exclama :

— Stop.

J'écarquillai les yeux. L'aile de l'oiseau bougeait. Je me levai et me rapprochai de lui.

— Ce sont peut-être seulement les asticots, dit-il. Attends.

Il se leva pour prendre une branche qu'il approcha du volatile quand soudain, il releva le visage. Il plissa les yeux et ses narines se dilatèrent.

— Der...

Une détonation lointaine m'interrompit. Derek bondit et me plaqua comme au rugby. Je tombai à la renverse. Je sentis une piqûre dans mon bras droit au-dessus des bandages, puis j'entendis le projectile siffler tout près de moi au moment où nous nous effondrions. L'objet toucha le sol avec un bruit sourd et souleva un nuage de poussière. Derek se redressa, toujours au-dessus de moi, comme pour faire bouclier... Ou plus probablement, pour m'empêcher de me relever. Il regarda par-dessus son épaule.

— Ça va ? me demanda-t-il. (Il se tourna vers moi, dilatant de nouveau les narines.) Tu es blessée.

Il souleva le tissu de ma manche. Un trou traversait l'un des plis de part en part.

— Je pense que quelqu'un a tiré une fléchette. Elle m'a frôlée. Elle a atterri par...

Il avait déjà trouvé l'endroit. Ce qu'il ramassa, cependant, n'était pas une fléchette tranquillisante.

Chapitre 40

Derek tint la balle de pistolet devant nous et mon cœur se mit à battre violemment dans ma poitrine. Je respirai profondément et chassai mes pensées au sujet du groupe Edison.

— On est sur la propriété d'Andrew ? lui demandai-je.

Il acquiesça.

— Mais ça pourrait quand même être des chasseurs.

Il acquiesça de nouveau, puis détourna les yeux vers la forêt. Tout était calme.

— Viens par ici, chuchota-t-il, les buissons sont plus épais. Je vais me rapprocher et jeter un coup d'œil.

Les hautes herbes volèrent dans tous les sens à nos pieds. Derek se précipita de nouveau sur moi en chuchotant : « Reste à terre ! », comme si j'avais pu faire autrement avec un gars de quatre-vingt-dix kilos sur le dos.

Un horrible cri rauque résonna dans la forêt et je vis l'oiseau mort qui marchait, les ailes traînant par terre. Je tiens à signaler, avec une certaine satisfaction, que je ne fus pas la seule à sursauter.

Derek se releva.

— Libère...

— Je sais.

Je rampai de l'autre côté de la clairière, assez loin pour ne pas m'inquiéter de la possibilité que l'animal m'attaque.

— Tu entends ça ? intervint une voix entre deux cris de l'oiseau.

La bête hurlait et je me concentrai pour la libérer, mais les seuls mots qui me venaient à l'esprit étaient : « Tais-toi ! Tais-toi ! ». Il y eut une autre détonation. Je me jetai par terre en même temps que Derek. Une balle siffla au-dessus de nos têtes et toucha un tronc d'arbre, provoquant une pluie d'écorces.

Toujours couchée sur le ventre, je fermai les yeux. Derek me prit le bras.

— J'essaie, lui dis-je. Laisse-moi juste...

— Oublie. Viens.

Il me poussa, ramassé sur lui-même, et avança rapidement. Derrière nous, l'oiseau continuait à hurler, couvrant le bruit de notre fuite. Quand il se taisait, nous nous arrêtions. J'entendis quelque chose marcher lourdement dans les sous-bois, sans pouvoir affirmer s'il s'agissait de l'oiseau ou de nos poursuivants. Après un moment, l'animal recommença, ses cris se teintant d'une panique qui me donna la chair de poule.

Je fermai les yeux pour le libérer.

— Pas encore, intervint Derek.

Il m'emmena plus loin, jusqu'à ce que nous arrivions à un bosquet de buissons. Nous réussîmes à nous faufiler au centre pour nous y cacher. Les cris de l'oiseau s'atténuèrent, mais je l'entendais bouger.

— Qu'est-ce que...

La voix masculine fut coupée par un « pfft » que n'importe qui ayant vu des films policiers aurait reconnu comme le bruit d'une balle tirée par un pistolet équipé d'un silencieux. J'étais à peu près sûre qu'on n'en fabriquait pas pour les fusils de chasse... Et que les chasseurs ne s'embarrassaient pas d'armes de poing.

Les cris de l'oiseau s'intensifièrent. Ainsi que les jurons de l'homme. J'entendis encore quelques coups assourdis, puis une autre détonation, comme s'il essayait la carabine. Les cris se transformèrent en un horrible gargouillis.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que ce truc ? Je lui ai quasiment explosé la tête et il est encore vivant.

Un autre homme répondit par un rire dur.

— Eh bien, ça répond à notre question, non ? La fille Saunders a retrouvé les garçons.

Je jetai un coup d'œil à Derek, mais il regardait droit devant lui, vers la voix. Je fermai les yeux et me concentrai sur l'oiseau. Après un moment, les sons pathétiques s'arrêtèrent enfin.

Lorsqu'un autre caquètement nous parvint, je fermai les yeux, certaine que cela signifiait que je n'avais finalement pas réussi à libérer l'esprit de l'oiseau. Mais ce n'était qu'une radio. Derek se concentra pour écouter. Je ne pus distinguer clairement ce qui se dit, mais j'en compris juste assez pour confirmer que ces hommes appartenaient à l'équipe de sécurité du groupe Edison.

Ils nous avaient trouvés. Et ils ne prenaient même plus la peine de tirer avec des fléchettes tranquilisantes. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Nous étions de dangereux sujets d'expérience qui s'étaient échappés deux fois. Ils n'avaient plus besoin d'une excuse pour accomplir ce que les scientifiques voulaient faire depuis le début : abandonner le programme de réhabilitation et nous « retirer » de leur étude. La seule personne qui aurait pu se battre pour me garder en vie, tante Lauren, était une traîtresse à leurs yeux. Il était plus facile de nous tuer et d'enterrer nos corps, loin de Buffalo.

— Simon ! chuchotai-je. Il faut qu'on le prévienne et aussi...

— Je sais. La maison est de l'autre côté. On va faire le tour.

— Mais on ne peut pas retourner dans la maison. C'est le premier endroit où ils iront, s'ils n'y sont pas déjà.

Le regard ailleurs, Derek serrait les mâchoires.

— Je... je suppose qu'il faut qu'on essaie, non ? repris-je. OK, alors si on est prudents...

— Non, tu as raison. J'y vais. Attends ici.

J'attrapai l'arrière de son manteau alors qu'il s'était mis à ramper.

— Tu ne peux pas...

— Il faut que je prévienne Simon.

— Je viens...

— Non, tu restes ici. (Il commença à se retourner, puis s'arrêta.) Mieux encore : éloigne-toi. Il y a une route à un peu moins d'un kilomètre au nord d'ici, dit-il en indiquant la direction. Tu ne peux pas la rater. Elle est facile à atteindre. Simon et moi, on y allait tout le temps. À mon signal, pars. Va jusqu'à la route et cache-toi. Je te retrouverai là-bas.

Il s'éloigna. Je voulais contredire ses instructions, mais je savais que c'était peine perdue : rien ne le dissuaderait de rejoindre Simon. Et il avait raison de refuser que je vienne avec lui. Je n'aurais été qu'une personne de plus à protéger. Il valait mieux que j'attende son signal et...

Le sifflement perçant de Derek déchira le silence de la nuit. Puis il siffla de nouveau, puis une troisième fois, et je sus ce qu'il avait voulu dire par « signal ». Il ne m'était pas réservé, il devait aussi réveiller Simon.

Il avait fait assez de bruit pour réveiller tout le monde, et pour que l'équipe de sécurité sache exactement où...

Cette pensée s'attarda dans mon esprit. Puis je l'insultai et le traitai mentalement de tous les noms auxquels je pus penser, et même quelques autres.

Il savait que ses sifflements attireraient l'attention de tous les sbires du groupe Edison. C'est ce qu'il avait voulu, au lieu de quelque chose de plus subtil, comme de jeter des pierres contre la fenêtre de Simon. Il attirait leur attention sur lui, nous laissant une chance à Simon et à moi de nous en tirer.

J'avais envie de lui crier après. Ces hommes étaient armés. De vrais pistolets. Et ils n'avaient pas peur de s'en servir. S'ils mordaient à son appât...

Il va s'en sortir. Il t'a donné une chance de t'échapper. Sers-t'en ! Bouge !

Je m'obligeai à sortir des buissons et me mis à courir doucement, penchée, traçant mon chemin dans une zone dégagée plutôt que dans le sous-bois bruyant. Je cherchais une cachette des yeux quand j'entendis des pas et, n'en voyant aucune, m'allongeai à terre.

Deux personnes passèrent à peine à trois mètres de moi. Des vêtements de camouflage les couvraient de la tête aux pieds. Même les chapeaux étaient équipés de filets protecteurs pour leur visage.

Une radio grésilla, transmettant une voix d'homme :

— Équipe bêta ?

L'une des deux, une femme, d'après sa voix, répondit.

L'homme continua.

— Il est par ici. Approchez par l'est et on l'aura...

Un coup de fusil fit bondir mon cœur jusque dans ma gorge. Le son venant des sous-bois couvrit le bruit de la radio.

— Vous l'avez eu ? demanda la femme.

— Pas sûr. C'était l'équipe Charlie. Transmission terminée. Revenez par ici.

Un coup supplémentaire, suivi d'autres craquements distants. J'étais sûre que mon cœur faisait assez de bruit pour que ces deux-là m'entendent, mais ils continuèrent leur chemin en direction de ce raffut lointain. Droit sur Derek.

Bêta, Charlie... J'avais vu assez de films de guerre pour savoir ce que cela signifiait : au

moins trois paires, soit six agents de sécurité armés. Assez pour entourer Derek et...

Continue. Il saura s'en sortir. Il a des pouvoirs surnaturels, tu t'en souviens ?

Mais ils ne serviraient à rien contre six professionnels entraînés. Ni contre des balles.

J'attendis que les deux agents soient partis, puis je scrutai la couronne des arbres. Pendant les stages d'arts du spectacle des deux étés précédents, nous avons eu des journées d'entraînement à la survie. J'avais été nulle dans la plupart des épreuves athlétiques, mais il y en avait une dans laquelle être petite semblait constituer un avantage... Auquel s'ajoutaient quelques trophées de gymnastique.

Je courus jusqu'à l'arbre le plus proche qui possédait des branches basses, en saisis une, et en testai la solidité. Si Derek avait grimpé dessus, il aurait directement rejoint le sol, mais je parvins à l'escalader jusqu'à la suivante, plus solide, sans que la première n'émette plus qu'un léger grincement de protestation.

J'escaladai jusqu'à être certaine que les feuilles nouvelles les plus hautes me couvriraient. Puis je m'installai dans une position sûre et sifflai : un léger crissement aigu qui aurait fait lever les yeux au ciel à Derek.

Qu'est-ce qui te fait croire qu'ils vont réussir à entendre ça ?

Je sifflai une deuxième fois.

Et même s'ils t'entendent, pourquoi s'intéresseraient-ils à toi ? Ils savent déjà où est Derek. Ils continueront avec lui.

Les lourds bruits de bottes de l'équipe qui s'éloignait s'arrêtèrent. Des murmures. Puis les pas prirent ma direction.

Maintenant qu'est-ce que tu vas faire ? Il vaudrait mieux que tu aies un plan, sinon...

Je fis taire cette voix intérieure et sifflai encore une fois, plus doucement, pour m'assurer qu'ils m'avaient entendue.

La radio grésilla.

— Alpha ? Ici Bêta. On pense avoir entendu la fille Saunders. Elle essaie d'appeler Souza. Vous l'avez ?

Je m'efforçai d'entendre la réponse, mais sans succès.

— On vous rejoint dès qu'on l'a attrapée.

Ce qui voulait dire qu'ils n'avaient pas Derek.

Ou alors ils l'ont capturé, mais ont seulement besoin d'aide pour le maîtriser.

La radio crépita de nouveau, une seconde transmission que je ne compris pas. La femme termina la communication avant de s'adresser à son partenaire :

— Ils veulent que tu ailles les aider avec le garçon. Je peux m'occuper de la fille Saunders.

Eh bien, ça n'a pas si bien marché, pas vrai ?

L'homme partit. Je me tins immobile pendant que la femme se mettait à ma recherche. Elle passa sous mon arbre au moins une douzaine de fois, puis continua son chemin. J'attendis d'être sûre qu'elle ne reviendrait pas d'elle-même, puis donnai un coup contre le tronc.

Elle se retourna. Elle resta sur place un moment, décrivant des cercles avec sa lampe torche. Je me préparais à donner un second coup, au cas où elle repartirait, mais elle vint dans ma direction, lentement, éclairant le sol, s'arrêtant devant chaque buisson et chaque

touffe d'herbes hautes.

Quand elle arriva sous mon arbre, je m'y raccrochai plus fermement et m'aplatiss contre la branche. Je bougeai le pied avec lequel j'avais frappé l'arbre et effleurai le tronc. Un morceau d'écorce tomba aux pieds de la femme.

Elle braqua sa lampe dessus.

S'il vous plaît, non. Pitié, pitié...

Elle la dirigea vers les branches.

Je me laissai tomber. Je ne réfléchis pas à la bêtise de me jeter sur une femme armée et deux fois plus grande que moi. Je me contentai de lâcher prise, ma voix intérieure hurlant : « Qu'est-ce que tu fais ?! » dans un registre bien moins correct.

Je percutai la femme. Je tombai avec elle, son corps amortissant ma chute. Je me relevai, ignorant les protestations de mes membres endoloris. Je sortis mon couteau et...

La femme gisait au pied de l'arbre, la tête à quelques centimètres du tronc. Un voile était attaché à son chapeau mais je constatai à travers que ses yeux étaient fermés et sa bouche était ouverte. Elle avait dû se cogner contre l'arbre et s'assommer. Je me retins de vérifier, pris sa radio et tournai autour d'elle, à la recherche de son arme. Je ne la trouvai pas. Pas de fusil ni de pistolet... Du moins, je n'en vis pas. Je regardai prudemment autour au cas où elle l'aurait lâchée. Rien.

Soit c'était son partenaire qui l'avait, soit elle l'avait cachée sous sa veste. Je m'interrompis, car, malgré l'envie de vérifier, je ne voulais pas la réveiller. Je jetai un dernier coup d'œil, ramassai la lampe de poche par terre, et me mis à courir.

Chapitre 41

J'étais sûre de suivre la direction que Derek m'avait indiquée, de sorte que toutes les équipes de sécurité devaient se trouver derrière moi. Mais au bout d'une minute, j'entendis de nouveau des bruits de bottes. Je m'accroupis et couvris la radio. Je baissai le volume au minimum, même si elle avait été silencieuse depuis que je l'avais.

Je rampai jusqu'au bosquet de broussailles le plus proche et m'étendis sur le ventre. Les pas semblaient suivre une route parallèle à la mienne, sans s'éloigner ni se rapprocher.

— Dites-moi comment une brigade entière peut perdre quatre adolescents dans moins de vingt acres de forêt ? demanda une voix d'homme. Davidoff ne va pas apprécier.

— Avec un peu de chance, lui répondit un autre homme, il n'en saura rien. On a encore une heure avant le lever du soleil. Ça nous laisse pas mal de temps. Jusqu'où peuvent-ils aller ?

Ils continuèrent à parler et marcher, en même temps que leur voix et leurs pas s'éloignaient. Après leur départ, je commençai à sortir, puis m'arrêtai. Si nous avons tous réussi à nous enfuir, ne devais-je pas me mettre à l'abri ? Ou partir à la recherche des autres ?

Euh, si tu vas jusqu'à l'abri où Derek espère que tu ailles, tu n'auras pas à t'inquiéter de les retrouver. Ils te rejoindront.

Et s'ils avaient besoin de mon aide ?

Tu as assommé une femme par accident, et ça y est, tu te prends pour Rambo ?

L'idée de me mettre à l'abri me parut lâche, mais ma petite voix n'avait pas tort : si Derek s'attendait que je sois là-bas, je ferais aussi bien d'y aller pour le retrouver.

Mais je me sentais un peu comme Rambo, couteau à cran d'arrêt dans une main, radio dans l'autre, lampe torche à la ceinture, à me déplacer en silence dans l'épaisse forêt.

Ouais, tant que tu trébuches pas et que tu t'empales pas sur ton propre couteau.

Je rangeai la lame.

— Chloé, chuchota une voix de femme.

Je me retournai si rapidement que mes pieds glissèrent sur le sol léger.

— Tori ?

Je scrutai l'obscurité. Les bois étaient si sombres ici que je ne distinguais que des formes qui pouvaient aussi bien être des arbres ou des buissons que des gens. Je touchai ma lampe de poche, mais me ravisai, et me contentai de regarder autour de moi.

— Tori ?

— Chut. Par ici, ma chérie.

Ce dernier mot me donna la chair de poule.

— Tante Lauren ?

— Chut. Suis-moi.

J'entrevis une silhouette. Elle était aussi difficile à distinguer que la voix, et tout ce que j'aperçus fut un tee-shirt pâle qui brillait devant moi. Je ne bougeai pas. Son timbre était le même que celui de tante Lauren, et la silhouette avait la même taille, mais je n'étais pas sûre que ce soit elle, je n'allais donc pas la suivre comme un petit enfant suffisamment naïf pour se précipiter dans un piège.

Je sortis ma lampe torche et l'allumai, mais elle courait entre les arbres, et je ne voyais rien de plus que le contour de son corps et son haut. Puis elle jeta un coup d'œil en arrière, et je discernai son profil, le reflet d'une mèche blonde, une vision imparfaite, mais qui suffit pour que mon instinct me dise : *C'est elle !*

Elle me fit signe de me dépêcher, puis tourna à gauche et s'enfonça plus profondément dans la forêt. Je la suivis, encore prudente malgré mon instinct. Je dépassai quelques buissons lorsque quelqu'un bondit. Avant que je puisse faire demi-tour, la personne m'attrapa et me colla sa main sur la bouche, étouffant mon appel au secours.

— C'est moi, chuchota Derek.

Il essaya de me tirer dans les buissons, mais je résistai.

— Tante Lauren, lui annonçai-je. J'ai vu tante Lauren.

Il me regarda comme s'il m'avait mal comprise.

— Ma tante. Elle est là. Elle... (Je montrai la direction qu'elle avait prise.) Je la suivais.

— Je n'ai vu personne.

— Elle avait un tee-shirt clair. Elle est passée...

— Chloé, j'étais ici. Je t'ai vue arriver. Personne d'autre ne courait...

Il s'aperçut de ce que ça signifiait et s'interrompit. Si je l'avais vue et pas lui...

Ma poitrine se serra.

— Non...

— C'était une illusion, ajouta-t-il rapidement. Un sort pour te piéger. Mon père a fait des choses de ce genre et... (Il frotta sa main contre ses lèvres, puis ajouta, plus fermement :) Ce n'était que ça.

Je m'étais fait la même remarque, mais alors que je l'entendais de sa bouche, et que cela aurait pu me conforter dans mes doutes, je ne pouvais penser qu'à une chose : un fantôme. J'avais vu le fantôme de tante Lauren. La forêt se brouilla devant mes yeux ; seule me retenait la main de Derek sur mon épaule.

— Chloé ? C'était un sort. Il fait sombre. Tu n'as pas pu bien voir.

C'était vrai. Entièrement vrai. Et pourtant... Je secouai la tête pour évacuer l'idée de mon esprit, me redressai et m'éloignai de lui. Il hésita, la main tendue, prêt à me retenir si je m'effondrais, et je reculai d'un pas.

— Ça va. Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— On attend ici...

Il y eut un bruit de pas, et nous nous accroupîmes dans les buissons. Une lampe

torche éclaira les arbres alentour, comme un projecteur.

— Je sais que vous êtes ici, les jeunes, déclara un homme. J'ai entendu vos voix.

Derek et moi nous immobilisâmes. Sa respiration rapide sifflait dans mon oreille. Je sentais son cœur battre contre mon dos. Le faisceau de lumière continuait à se rapprocher, déchirant l'obscurité. Il dépassa les buissons où nous étions, puis s'arrêta et revint se braquer en plein sur nos visages.

— OK, vous deux. Sortez.

Je ne voyais qu'une silhouette voilée, à contre-jour derrière l'éclairage aveuglant de la lampe.

— Sortez, nous répéta-t-il.

Je sentis le souffle chaud de Derek sur mon oreille.

— Quand je te dis de courir, tu y vas.

Puis il ajouta, plus fort :

— Lâchez votre arme et on sort.

— Je n'en ai pas.

Aveuglés par la lumière derrière laquelle se tenait l'homme, nous étions incapables de savoir s'il disait la vérité.

Il leva sa main libre et la secoua.

— Vous voyez, pas d'arme. Maintenant, venez...

L'homme s'effondra en avant, comme s'il avait été frappé par-derrière. La lampe tomba par terre, sa lumière décrivant un arc dans l'air. Derek me dépassa à toute vitesse et le plaqua au sol au moment où il commençait à se relever. Simon émergea de l'obscurité derrière l'homme, mains levées, prêt à lancer un second sort d'étourdissement.

— Allez-y ! ordonna Derek en retenant l'homme qui essayait de se relever. (Lorsqu'il vit que Simon et moi hésitions, il gronda :) Courez !

Je m'élançai avec Simon, mais continuai à regarder derrière moi. Nous entendions des bruits de bagarre, mais ils ne durèrent pas, et avant que nous nous soyons trop éloignés, Derek nous avait rejoints. Nous ralentîmes, mais il nous poussa en nous incitant à continuer. La lune derrière les arbres nous éclairait suffisamment pour que nous puissions voir notre chemin.

— Tori ? chuchotai-je à l'intention de Simon.

— On a été séparés. Elle...

D'un signe, Derek nous intima le silence. Je courus avec eux jusqu'à ce qu'on voie le scintillement d'autres maisons à travers les arbres, ce qui signifiait qu'on devait approcher de la route dont avait parlé Derek. Encore quelques foulées et Derek nous frappa d'un grand coup entre les omoplates qui nous fit tomber. Il atterrit derrière nous. Quand nous essayâmes de nous redresser, il nous repoussa par terre.

Simon releva son visage couvert de poussière et se frotta la mâchoire.

— J'aimerais bien garder mes dents. Toutes mes dents.

Derek le fit taire, et se retourna sur le ventre pour regarder dans l'autre sens. En l'imitant, je suivis la direction de son regard, braqué sur la forêt, jusqu'à ce que nous entendions des bruits de pas.

Derek se tendit, prêt à bondir, mais les pas s'arrêtèrent à une bonne distance,

remplacés par des murmures. La radio couina dans ma poche. Je la sortis et vérifiai le volume.

Simon me regarda par-dessus Derek et chuchota : « Une radio ? », tout en montrant la direction des voix du doigt, pour me demander si c'était à nos poursuivants.

J'acquiesçai.

— Bien ! articula-t-il silencieusement, et il leva les pouces pour me féliciter, ce qui me fit rougir. Derek me jeta un coup d'œil, acquiesçant d'un grognement que j'interprétais comme : « Bien joué... Tant que tu n'as rien fait de stupide pour l'avoir. »

— J'ai trouvé Alpha un, annonça une voix d'homme, si bas que je l'entendais difficilement.

Simon fit signe à Derek de monter le son, mais son frère secoua la tête. Il entendait sans problème, donc il valait mieux ne pas prendre de risque.

— Où est-il ? demanda une voix de femme par la radio.

— Assommé. On dirait qu'il a eu quelques démêlés avec notre jeune loup-garou.

— Mettez-le à l'abri. L'équipe Delta a encore la fille Enright, c'est ça ?

L'expression de Derek restait la même, concentrée sur ce qu'il écoutait.

— C'est Delta deux qui l'a. Je ne suis pas sûr qu'elle fasse un très bon appât, donc je vais envoyer Delta un chercher Carson au camion.

Cela attira l'attention de Derek. Simon me chuchota « Andrew ». Leurs voix se retirèrent, mais un instant plus tard, une femme parla dans la radio, appelant Delta deux. Un homme répondit.

— Tu as ramené Carson ? demanda-t-elle.

— J'y suis presque.

— Bien. Ton boulot, c'est de le convaincre d'appeler les enfants. Il les fera venir à nous.

— Il ne va pas accepter.

— Je ne m'attends pas qu'il veuille, rétorqua la femme. Mais étant donné qu'il est entre nos mains, il fera ce qu'on lui dit. S'il refuse, tu le descends.

Simon releva brusquement la tête, les yeux teintés d'inquiétude. Derek lui fit signe de se tenir tranquille pendant qu'il écoutait.

La voix de Delta deux se fit entendre de nouveau.

— Euh, est-ce que quelqu'un a déplacé le camion ?

— Quoi ?

— Le camion. Dans lequel se trouve Carson. Il n'est... pas là.

La dispute qui suivit fut suffisamment forte pour que Derek pose sa main sur l'émetteur radio pour en assourdir le son. Nos poursuivants passèrent les minutes suivantes à s'assurer que Delta deux était au bon endroit et que personne d'autre n'aurait pu partir avec Andrew et le camion. Mais ils ne découvrirent pas d'explication satisfaisante. Leur otage était parti... avec leur camion.

— Donc Andrew est en sûreté. Et Tori, alors ? demandai-je lorsque la radio se tut.

Derek garda le silence un moment, ce qui était mieux que ce à quoi je m'étais attendue (qu'il s'exclame, par exemple, « Quoi, Tori ? »). L'autre jour, il n'avait pas hésité un instant à dire qu'il se fichait que Tori se jette devant une voiture en marche, mais il lui était plus difficile de rester fidèle à ses mots à présent que Tori se trouvait en danger de

mort.

— Je vais faire un tour, dit-il. Si je la trouve, tant mieux.

Il ne poursuivit pas sa phrase, mais je saisis le reste. *Et sinon, on devra la laisser ici.* Aussi terrible que cela puisse paraître, c'était ce qu'il fallait faire. Je ne voulais pas que Derek ait à s'interposer entre Tori et une balle. C'était horrible de devoir l'admettre. Je ne haïssais pas Tori, je ne la détestais même plus. Mais je n'étais pas capable de risquer une vie pour sauver la sienne. Pas celle de Derek, ni celle de Simon, ni la mienne. Et ce choix me hanterait longtemps.

— Sois prudent, lui dis-je, et... (J'avais envie d'ajouter « et fais vite », mais je ne pouvais être si indélicate, alors j'avalai ma salive et repris :) Sois prudent.

Cependant, Derek s'attarda. Simon et moi nous éloignâmes. Derek attendit pour couvrir notre départ. Il partit chercher Tori une fois qu'il fut certain que nous avancions vers la route, en sécurité.

Nous fîmes une vingtaine de pas avant qu'une silhouette surgisse devant nous. Simon leva instantanément les doigts.

— Simon, c'est..., s'exclama l'homme, mais il termina sa phrase par un « aïe », au moment où le sort qui l'avait touché le projetait par terre.

— Andrew !

Simon courut vers lui.

L'homme se leva et nous adressa un sourire ironique pendant qu'il frottait ses vêtements.

— Je vois que tu as progressé dans ton sort d'étourdissement.

À peine plus grand que Simon, Andrew avait une carrure charpentée, un visage large et le nez tordu. Ses cheveux en brosse étaient gris, même s'il devait avoir l'âge de mon père, et il ressemblait à un boxeur à la retraite. Pas ce à quoi je m'attendais après avoir vu cette petite maison confortable et bien rangée.

Quand il me regarda, son sourire vacilla et la ride entre ses sourcils s'approfondit, comme s'il me reconnaissait, mais sans réussir à se souvenir de moi. Il commença à dire quelque chose, puis il jeta un coup d'œil inquiet.

— Quelqu'un arrive.

Simon se retourna vers la grande ombre qui s'approchait silencieusement.

— C'est Derek, dit-il.

— Non, ce n'est pas..., commença Andrew.

Derek arriva sous la lumière de la clairière. Andrew le dévisagea et cligna des yeux, comme s'il essayait de reconnaître le garçon qu'il avait connu, sans y parvenir.

Derrière la surprise dans son regard se révélait un sentiment plus aigu, une note d'inquiétude, peut-être même de peur, comme si, à ce moment-là, il n'avait pas vu le fils de son ami, mais un jeune loup-garou grand et puissant. Il chassa ce sentiment de ses yeux, cependant Derek l'avait aperçu, et regarda par terre, serrant les mâchoires et contractant les épaules, comme pour signifier que ça ne le dérangeait pas. Mais je savais que si.

— Tu... as grandi.

Andrew tenta d'esquisser un sourire, sans vraiment y parvenir, et cela, pour Derek, fut

pire que sa peur. Il détourna le regard en murmurant :

— Ouais.

Simon me désigna.

— C'est...

— Laisse-moi deviner. La fille de Diane Enright.

Je fis « non » de la tête.

— Chloé Saunders.

— C'est à cause de ses cheveux, intervint Simon. Ils sont blonds, mais on a dû les lui teindre parce que...

— Plus tard, l'interrompit Derek, avant de s'adresser à Andrew. Ils ont la fille Enright. Victoria.

L'homme fronça les sourcils.

— Tu es sûr ?

Simon m'emprunta la radio pour la lui montrer.

— Chloé leur a pris ça. On a entendu que tu t'étais échappé et qu'ils avaient eu Tori.

— Je vais la chercher, alors. Vous trois, allez dans le camion.

Il nous indiqua où le trouver, puis commença à partir.

— Je viens avec toi, annonça Derek. Je la retrouverai plus vite que toi.

Andrew sembla vouloir protester, mais un coup d'œil à Derek lui montra que c'était inutile, il me prit donc la radio et nous envoya, Simon et moi, nous mettre en sécurité.

Chapitre 42

Le camion, un vieux 4 x 4, se trouvait derrière une grange proche. La portière était ouverte. Quelqu'un avait enfoncé un morceau de métal dans le contact pour démarrer la voiture avec les fils. Simon étudiait le mécanisme pour voir s'il pouvait le faire fonctionner, lorsque trois personnes sortirent du bois en courant : Derek, Andrew et Tori.

Simon et moi ouvrîmes les portes à toute vitesse pour nous installer à l'arrière. Derek prit la place du passager. Tori s'assit à côté de moi.

— Rapide, comme sauvetage, commenta Simon pendant qu'Andrew démarrait.

— J'ai pas besoin qu'on me sauve. Je suis capable de m'en sortir seule.

Derek murmura qu'il s'en souviendrait la prochaine fois qu'il risquerait sa vie pour l'aider.

Une fois le 4 x 4 en marche, je demandai à Tori ce qui s'était passé. Ils l'avaient capturée et gardée pendant que les autres nous cherchaient. Au début, deux personnes la surveillaient, puis lorsque les choses avaient commencé à aller de travers, ils l'avaient laissée avec un seul garde.

— Et un joli sort d'immobilisation plus tard, ils avaient perdu le seul prisonnier qu'il leur restait.

— On aurait pourtant pu supposer qu'ils prendraient en compte tes sorts, remarqua Derek.

— Eh bien, ils m'ont sous-estimée.

Derek grogna. Simon commença à lui poser une question, mais Andrew nous fit taire, pendant qu'il traversait un champ au sol inégal. Il roula doucement, phares éteints.

Simon bougea à côté de moi, s'installant de façon plus confortable sur le siège arrière où nous nous étions serrés. Sa main frôla ma jambe, trouva mes doigts et les saisit. Il me fit un sourire et je le lui rendis.

Je m'attendais qu'il la serre comme il le faisait d'habitude pour me rassurer, puis me lâche. Au lieu de quoi, il prit mon sourire comme un encouragement, entrecroisa nos doigts et les posa sur ma cuisse. Malgré la fatigue, l'adrénaline dans mes veines et les questions qui fusaient dans ma tête, je fus parcourue d'un petit frisson. Idiot, peut-être. Donner de l'importance à ce que quelqu'un vous tienne la main ? Ça faisait tellement CM2.

J'étais sûre que, pour Simon, cela n'avait aucune importance. Même si ce n'était pas le premier garçon à me prendre la main, disons que mon expérience avec la gent masculine n'allait pas plus loin.

Ce moment de joie passa rapidement, pourtant, quand le camion s'engagea sur la route et qu'Andrew alluma les phares. Il demanda si nous allions bien, et la première phrase qui sortit de ma bouche fut :

— Est-ce que ma tante Lauren était avec vous ?

Il croisa mon regard dans le rétroviseur, fronçant les sourcils.

— Lauren Fellows. Elle travaille pour...

— Je connais ta tante, Chloé, mais non, elle n'était pas là.

— Chloé croit l'avoir vue, dit Derek.

Simon se tourna pour me faire face.

— Quoi ?

— Je... J'ai vu quelqu'un. Qui avait la même voix et qui lui ressemblait, d'après ce que j'ai aperçu dans le noir...

— Toi, tu l'as vue ? demanda Simon à Derek.

— Non, il ne l'a pas vue, continuai-je. Et pourtant, il aurait dû, parce qu'elle est passée juste à côté de lui.

— Tu as vu un fantôme, conclut Tori. Et tu penses que c'était ta tante.

— Plutôt un sort, raisonna Derek. Ils font des choses de ce genre, non, Andrew ?

— Tout à fait. Des sorts de séduction et d'autres illusions. Si tu n'as pas bien réussi à la voir, c'était sans doute intentionnel : la personne qui a jeté ce sort ne voulait pas que tu l'examines de trop près.

Cela paraissait logique, mais j'étais persuadée, de façon viscérale, que je l'avais vue. Pas tante Lauren, mais son fantôme.

Simon se pencha vers mon oreille et me chuchota des mots rassurants, me disant qu'ils n'auraient pas tué Lauren, qu'elle leur était bien trop utile.

— Comment va ton bras ? demanda Derek au bout d'un long moment pendant lequel je restai silencieuse, perdue dans mes inquiétudes.

— Tu as retiré tes points de suture ? fit Simon.

— Non, dit Derek. Elle a été frôlée par une balle.

— Une balle ?

Andrew se rangea sur le bas-côté en faisant crisser les pneus.

— Tu as été touchée ?

— Non, non, c'est juste une égratignure.

Andrew hésita, mais je lui assurai, ainsi qu'à Simon, que j'allais bien, et Derek confirma que la balle n'était passée qu'à travers le tissu de mon tee-shirt et m'avait à peine touchée.

Andrew reprit la route.

— On nettoiera ça quand on s'arrêtera. Je n'arrive pas à croire que...

Il secoua la tête.

— Hé ! je me suis écorché la paume de la main, dit Tori. Ça m'a arraché pas mal de peau.

— Il faudra regarder les points de suture de Chloé, aussi, intervint Derek. Elle s'est coupée avec un morceau de verre il y a quelques jours. Ils l'ont soignée, mais il faudrait y jeter un coup d'œil.

Tori secoua sa main blessée et s'écria :

— Ça intéresse quelqu'un ? Hein ? (Elle leva les yeux au ciel.) On dirait que non.

— Ça doit faire mal, lui répondis-je. Il faudrait mettre de l'iode dessus.

Elle m'adressa un faible sourire.

— Je peux toujours compter sur toi, non ? Je crois que je devine qui a envoyé la cavalerie pour me sauver.

— Mais tu n'avais pas besoin qu'on te sauve, tu te rappelles ? remarqua Simon.

— C'est l'intention qui compte.

— On ne t'aurait pas laissée là, Victoria, assura Andrew, en lui jetant un coup d'œil.

Tori, c'est ça ?

Elle acquiesça. Il lui fit un sourire.

— Ça me fait plaisir de vous voir ensemble, Simon et toi.

— Ouh là, non, s'exclama Simon. Je ne suis pas avec elle.

Tori confirma, avec autant d'insistance.

— Non, je voulais dire... (Dans le rétroviseur, Andrew regarda Simon, puis Tori.) Je, euh, vous quatre. Je suis content de vous voir ensemble. Kit et moi étions d'accord là-dessus, le groupe avait tort de séparer les sujets.

— Donc vous avez travaillé pour eux, vous aussi ? demandai-je. Pour le groupe Edison ?

Simon confirma.

— Il est parti juste avant notre père. (Il s'adressa ensuite à Andrew.) C'est pour ça qu'ils savaient où te trouver, non ? Quand on s'est échappés, ils se sont dit qu'on irait chez toi, donc ils t'ont capturé pour t'utiliser comme appât.

— Il semblerait que c'était leur plan. Et c'était une bonne excuse pour me capturer, ce qu'ils voulaient faire depuis des années.

— Pourquoi ? demanda Tori.

— On en parlera plus tard. D'abord, essayons de trouver quelque chose à manger pendant que vous me raconterez ce qui s'est passé.

Le seul endroit ouvert qu'on dénicha était un *drive-in* dans la ville suivante. Je n'avais pas faim, mais Simon insista pour me prendre un milk-shake que je sirotai pendant qu'il expliquait les événements à Andrew : Lyle House, notre évasion, l'usine, les expériences, les morts de Liz, de Brady et d'Amber...

— Rachelle est encore là-bas, conclut Simon. La tante de Chloé aussi, et de toute évidence, c'est désormais un otage, comme toi.

— À moins qu'elle..., commença Tori.

Le regard furieux que lui jeta Simon la fit taire.

— Elle va bien. Mais il faut qu'on la fasse sortir, ainsi que notre père. La tante de Chloé ne pense pas qu'ils l'ont attrapé, mais ça paraît quand même très probable.

— Je suis plutôt d'accord, dit Andrew. Je n'ai rien découvert qui permettrait une autre explication.

Derek se tourna brusquement vers lui.

— Tu étais à sa recherche ?

— Et à la vôtre.

Nous avons passé une heure sur la route, mais traversé une seule ville importante. Nous nous éloignions de plus en plus de New York. Enfin, Andrew entra dans une voie privée encore plus longue et escarpée que la sienne.

— Où on est ? Dans une planque pour surnaturels ? demanda Simon en me donnant un coup de coude. Un peu comme dans un film ?

— Eh bien, cet endroit a déjà joué ce rôle, pour des surnaturels qui fuyaient la Cabale.

— La Cabale ? répéta Tori.

— Une tout autre histoire. Mais cet endroit est surtout une auberge de passage pour ceux de notre groupe. Il appartenait à l'un de nos premiers membres ; un bien ancestral qu'il a légué à notre cause.

— Quelle cause ? demanda Tori.

— La surveillance et, à terme, la destruction du groupe Edison.

Il ralentit à mesure que la piste en terre devenait irrégulière.

— C'était du moins notre but originel. Nous étions, au début, un groupe d'anciens employés du groupe Edison, des transfuges comme moi, inquiets de ses actions. Pas seulement au sujet du projet Genesis II, qui est l'une de nos préoccupations majeures ; le groupe Edison va beaucoup plus loin. Finalement, on a été rejoints par d'autres personnes, qui ne s'opposaient pas qu'aux activités du groupe Edison, mais aussi à celles des Cabales et d'autres organisations de surnaturels. Cependant, le groupe Edison reste notre cible prioritaire : nous surveillons ses agissements et nous organisons de petites actions de sabotage.

— Du sabotage ? dit Simon. Cool.

— De petites actions de sabotage. On s'est surtout concentrés sur la surveillance, avec un désaccord de plus en plus important de certains de nos membres, dont moi.

— Est-ce que papa était dans le groupe ?

Andrew secoua la tête.

— Je suppose que tu sais que ton père et moi nous nous sommes...

— ... disputés.

— Oui. Et c'était à ce sujet. Ton père n'a jamais voulu faire partie du groupe. Trop politique à son goût. Il voulait bien aider, mais pas participer. Il pensait que ça attirerait trop l'attention sur vous, les garçons. Mais les autres faisaient pression sur moi pour que je le convainque de nous rejoindre. En tant que père de deux sujets de l'expérience la plus ambitieuse et sans doute la plus dangereuse du groupe Edison, il aurait été la personne idéale pour attirer de nouveaux membres puissants de la communauté surnaturelle. Il était furieux que je lui demande ça, après tout le travail qu'il avait fait pour vous cacher. Je l'admets, je soutenais l'idée. Mais je sous-estimais le danger auquel ça vous exposait par rapport au groupe Edison. Je m'en rends compte maintenant.

Il fit de nouveau tourner le camion, ralentissant davantage, car les ornières étaient de plus en plus profondes.

— Après la disparition de votre père, puis la vôtre, et après les rumeurs selon lesquelles le groupe Edison vous avait capturés, certains d'entre nous ont commencé à défendre une position plus active. On pensait que les autres sujets, vous deux compris, étaient en danger. D'autres, plus influents, croyaient cependant que le groupe ne vous

ferait pas de mal.

— Eh bien, ils avaient tort, nota Tori.

— Oui, et votre histoire fournira la preuve qu'il faut qu'on passe à l'action.

Le camion tourna encore et la maison apparut. L'espace d'un instant, on ne put que l'observer, bouche bée : une immense maison victorienne de trois étages, à la construction anarchique, bordée de forêt, qu'on aurait dit tout droit sortie d'un roman gothique. S'il y avait eu des gargouilles sur le toit, cachées par la nuit, je n'aurais pas été surprise.

— Cool, commenta Simon. C'est bien un endroit où devraient vivre des surnaturels.

Andrew se mit à rire.

— Et les prochains jours, c'est ici que vous allez vivre. Vous pouvez vous installer et vous reposer pendant que nous établissons notre plan de bataille.

Il se tourna vers nous pendant qu'il se garait.

— Mais ne prenez pas trop vos aises. Je vais bientôt demander à mes partenaires de mettre au point une effraction au quartier général du groupe Edison, et ça fait plusieurs années qu'aucun d'entre nous n'y a mis les pieds. On va avoir besoin de votre aide.

Chapitre 43

Je partis me coucher et m'endormis. Je n'étais pas sûre d'y arriver, entre l'excitation de la nuit précédente, mon inquiétude au sujet de tante Lauren, mon angoisse liée à la forêt qui nous entourait, pleine de cadavres d'animaux prêts à ressusciter. Mais pour la première fois depuis des semaines, nous étions à l'abri, et c'était tout ce dont mon cerveau et mon corps épuisés avaient besoin pour se mettre en veille et me laisser dormir d'un sommeil profond et sans rêves.

Je savais que ce n'était pas fini. Loin de là. Même la première étape, convaincre le reste du groupe d'y retourner, ne serait pas aussi facile qu'Andrew l'espérait. Et jamais ce ne serait tout à fait terminé. Du moins pas pour moi.

J'avais changé. Pas seulement à cause de la modification génétique. J'étais différente. L'idée de rentrer à la maison, à l'appartement de mon père, et de retourner au lycée auprès de mes amis me donnait le vertige. Dorénavant, cette vie n'existait plus. Peut-être y retournerais-je un jour, mais ce serait comme de me remplacer par une nouvelle personne qui ne ressemblait plus à l'ancienne, ni physiquement ni dans son comportement. Je n'étais pas sûre de pouvoir jouer ce rôle.

J'avais l'impression que mon ancienne vie était un rêve, un rêve plutôt agréable, sans complications. À présent, on m'avait réveillée, j'avais compris qui j'étais et ce que j'étais, pour le meilleur et pour le pire. Je ne pouvais plus fermer les yeux et me laisser glisser de nouveau dans cette délicieuse illusion de normalité. Désormais c'était ça, ma normalité.

Fin du tome 2

Remerciements

J'avais raté cette occasion dans le précédent livre, et j'ai donc un tas de personnes à remercier. Tout d'abord, Sarah Heller, mon agent, et ma bonne marraine la fée pour cette série, qui s'est emparée de mon souhait d'écrire pour les adolescents et l'a fait devenir réalité. À Rosemary Brosnan de HarperCollins, qui a travaillé avec moi pour la première fois sur *L'Invocation*. Travailler avec un nouvel éditeur peut exiger qu'on s'adapte, mais elle m'a rendu la tâche facile dès le premier jour. Un grand merci aussi à Maria Gomez de HarperCollins pour avoir présenté mes livres à Rosemary. Merci aussi aux éditrices Anne Collins de Random House Canada et Antonia Hodgson de Little, Brown UK, qui collaborent avec moi depuis mes débuts et qui sont toujours prêtes à me laisser essayer quelque chose de nouveau. Et merci à Kristin Cochrane de Doubleday Canada pour son soutien et son gros travail en coulisses.

Ma première équipe de « bêta lecteurs » pour la série ***Pouvoirs obscurs*** a commencé avec ce livre en particulier. Merci à Sharon B., Terri Giesbrecht, Stephanie Scranton-Drum, Matt Sievers et Nicole Tom, qui ont lu les épreuves et m'ont aidé à dénicher les erreurs que personne d'autre n'avait relevées (apparemment, le requin de *Peur bleue* était un mako, et pas un grand requin blanc... oups !).

[1] Chaîne de grands magasins américaine dont le principal se trouve à New York. (Ndt)

[2] Chanson pop des années 1960, interprétée par le groupe américain The Monkees. (Ndt)

[3] Aux États-Unis, l'âge légal pour conduire est de seize ans. (Ndt)